NICE.

TROISIÈME ÉDITION

REVUE ET CORRIGÉE AVEC SOIN

PAR

MADAME MARIE DE SOLMS

NÉE BONAPARTE WYSE.



FLORENCE,

TYPOGRAPHIE DU VULCAN

1854

NICE.

NICE.

TROISIÈME ÉDITION

REVUE ET CORRIGÉE AVEC SOIN

PAR

MADAME MARIE DE SOLMS

NÉE BONAPARTE WYSE.



FLORENCE,

TYPOGRAPHIE DU VULCAN

1854

DÉDICACE.

—

Faire hommage de ce livre à la ville de Nice, c'était trop ambitieux; ces modestes pages ne méritent pas un pareil honneur. — Prier un de mes amis d'en accepter la dédicace, je le compromettrais!!! — *L'envoyer à mes parents; ils*

le refuseraient! Voyons à qui le donner? — Pour des raisons différentes, je ne puis l'offrir à aucun de ceux que j'aime, le cas est embarrassant, tranchons le différent, et puisque l'amitié ne peut le patronner, je prie mes ennemis, en corps, de vouloir bien accepter l'humble dédicace que leur en fait

Leur très-obéissante servante,

MARIE DE SOLMS,
née Bonaparte Wyse.

Nice, 1er *Mai* 1854.

AVANT-PROPOS

Avant de livrer à la publicité quelques pages écrites sans aucune prétention, je dois appeler l'indulgence du lecteur sur les négligences de style dont on m'accusera et dont je suis la première à m'accuser. Je sais qu'un livre est une grande affaire, et qu'il y faut tout le soin et toutes les recherches possibles; le public a droit d'exiger, quand on affronte les dangers de l'impression, un peu mieux qu'une simple ébauche. Mais quoi! ceci n'est pas un livre; ce sont des notes écrites au courant de la plume pour fixer quelques impressions fugitives, pour classer quelques traditions sur Nice, la ville grecque, romaine et piemontaise.

J'ai mis en ordre ces notes éparses, telles qu'elles étaient, en leur laissant l'abandon de la causerie; que si on me reproche ce laisser-aller, je prierai mes censeurs de considérer que ce n'est point un manque de respect envers mes lecteurs, mais une défiance de moi-même, et que plus de soins auraient trahi plus de prétentions.

Et puis, il faut bien tenir compte à l'auteur de sa position particulière et des circonstances dans lesquelles il compose un ouvrage. Je comprends que l'on soit sévère envers un écrivain connu, qui doit justifier une réputation acquise, qui entre, le front haut, dans la carrière littéraire où il réclame sa place, qui écrit parce qu'il sent en lui le génie ou la science, qui recherche les applaudissements et doit par suite se soumettre à toutes les rigueurs de la critique; mais moi, je suis bien loin d'avoir cette ambition; plût au ciel que la vie douce et paisible me fût permise, je ne la troublerais pas par des velléités littéraires. Hélas! il n'en est pas ainsi. Je suis exilée, errante en pays étranger, arrachée à toutes les joies de la patrie et du foyer; la France m'est fermée, à moi, Française par le cœur et par le sang, et repoussée de cette *tant belle et tant douce patrie*, je me tiens sur ses limites pour apercevoir de loin la cime de ses montagnes, et entendre le bruit des flots qui ont baigné ses rivages. Peut-on m'en vouloir de charmer par quelques travaux sans importance les tristes heures de l'exil, et dans chaque négligence d'une plume distraite ne doit-on pas voir plutôt, en y compatissant, le regret de la patrie perdue? En un mot, d'autres écrivent pour écrire; moi, j'écris pour tâcher d'oublier.

Sans doute, outre les défauts de style, on trouvera que je n'ai pas abordé tous les sujets qui s'offraient à moi, et qu'il y a mille omissions; ou bien, en sens contraire, que j'ai embrassé trop de choses, et qu'un livre qui parle de tout sans rien approfondir n'est ni très-original, ni très-intéressant; cela est vrai, et je m'en confesse. Je ne puis que répéter la même excuse, savoir que ces feuilles ont été écrites pour moi plus que pour le lecteur. J'aime à consacrer quelques pages aux pays que je traverse; c'est un souvenir que je retrouverai avec bonheur, quand les beaux jours de la jeunesse et des voyages seront loin de moi. Comme l'insecte laborieux, j'amasse des provisions pour l'arrière-saison; il doit être doux alors de ressusciter le passé, et d'évoquer devant soi, par la magie de quelques notes relues mélancoliquement, les paysages qu'on a parcourus, les villes qu'on a visitées, les solitudes où on a rêvé, et les émotions qu'on a éprouvées en face d'une ruine antique, au milieu d'un site pittoresque, sous un ciel radieux, ou devant un beau coucher de soleil. J'ai senti profondément, mais j'ai mal rendu mes impressions; la faute en est à mon insuffisance et aussi au temps qui m'a manqué et aux événements qui entraînent et dispersent toutes les heures de mon existence.

Enfin, ami lecteur, appliquez à moi et à mon livre ce mot de Mme de Sévigné, sur les traductions, qui, disait-elle, ressemblent à des laquais de grande maison, lesquels, porteurs d'un message, disent tout le contraire de ce qu'on les a chargés de dire; et pardonnez-moi mes inexactitudes en faveur de mes bonnes intentions.

Voici, en effet, la raison principale qui m'a déterminée à faire paraître cet essai: j'ai trouvé une nouvelle patrie sur le sol hospitalier de la Sardaigne; les institution libérales de ce beau pays, la moralité et la loyauté de son gouvernement, le noble esprit de ses hommes d'état, la distinction des hommes de lettres dont il s'honore et dont quelques-uns sont mes amis, tout cela valait bien ce petit souvenir, que je lui dédie, de ma sympathie et de ma reconnaissance. J'aurais voulu faire aimer et admirer un roi, honnête homme, une administration dévouée aux idées généreuses, un peuple instruit et libre, une magnifique nature, et je m'en veux de n'avoir offert qu'une pâle et insuffisante image de toutes ces belles et bonnes choses.

Que du moins ce pays, que j'aime et dont je vais bientôt m'éloigner, daigne accepter, à défaut d'une œuvre digne de lui, cet hommage que je lui laisse avec mes adieux et mes regrets.

PREMIÈRE PARTIE.

PREMIÈRE PÉRIODE

Nice colonie Phocéenne.

I.

La colonie *Phocéenne* qui fonda Marseille, l'an 599 avant J.-C., était parvenue rapidement à un haut degré de puissance et de prospérité; commerçante et guerrière, en même temps qu'elle disputait à Carthage le domaine des mers, elle avait soumis à ses armes la plupart des peuplades barbares qui l'environnaient. Inquiétée cependant par les invasions des Liguriens, ses voisins les plus redoutables, elle résolut de leur opposer une barrière, et bâtit, à l'ouest de l'embouchure du Var, 300 ans avant l'ère chrétienne, une ville qui fut nommée Nike (du grec Νίκη, victoire), en souvenir d'une victoire remportée sur les Liguriens.

Ces peuples, de même race que les Ibères, habitaient la contrée de l'Italie septentrionale ancienne (Liguria), qui formait la partie S.-O. de la Gaule cisalpine. Ils étaient divisés en nombreuses tribus, savoir:

1.° Au nord, les Vagiens, les Venènes, les Statielles, les Cerdiciates, les Célélates, les Ilvates, les Casmonates, les Emburiates, les Magelles, les Vibelles;

2.° Dans les Apennins, sur le versant méridional, les Hercates, les Lapicins, les Garules, les Friniates;

3.° Sur la mer de l'est à l'ouest, les Apuans, les Ingaunes, les Intimèles, les Védiantiens.

Ces montagnards belliqueux, que Rome ne soumit entièrement que sous Auguste, se retiraient, après leurs excursions, vers les sommets inaccessibles des Alpes Maritimes,

et défiaient la poursuite de leurs ennemis, qui n'osaient s'engager dans les défilés et les précipices.

Les Phocéens de Marseille, en établissant une station maritime à l'entrée même du territoire ligurien, purent veiller de là sur leurs possessions dans les Gaules, les mettre à l'abri des déprédations, et contenir dans leurs limites toutes ces tribus menaçantes.

II.

Nice, comme toutes les villes naissantes, eut de faibles commencements, et, de même que Rome, elle fut continuellement obligée de défendre par les armes le sol qu'elle avait conquis.

Ses maisons et ses édifices bordèrent d'abord le rivage de la mer; mais bientôt la nécessité de la défense la força de prendre position sur le roc qui la domine et qu'elle entoura de hautes murailles.

Les Liguriens n'étaient pas les seuls ennemis dont Nice eut à repousser les attaques. En face d'elle s'élevait une antique et forte cité, née, comme Nice et Marseille, de la civilisation hellénique. Bien antérieurement à la fondation de Nice, les Védiantiens, d'origine grecque ainsi que les Phocéens, avaient obtenu des peuples de la Ligurie une partie des Monts Ciménéens, dans les Alpes Maritimes, et y avaient construit Céménélum (Cimiers), leur capitale, dont nous voyons encore aujourd'hui les augustes ruines.

L'antique reine des Alpes Maritimes ne put assister sans jalousie aux progrès de sa jeune rivale, qui était venue se poser orgueilleusement à ses côtés, défrichant les champs d'alentour, étendant son commerce sur toutes les côtes de la Méditerranée, et attirant à elle, par tous les moyens, par l'influence de sa civilisation, de ses arts, de ses relations commerciales, et par ses institutions politiques, la suprématie dont Cimiers avait joui jusqu'alors sans conteste.

La liberté, avait présidé aux premiers éléments de son éducation morale, politique et religieuse. Le gouvernement républicain, en vigueur chez les Phocéens de Marseille, avait été adopté par leurs colons de Nice.

La nomination des magistrats et de tous les fonctionnaires publics, le droit de déclarer la guerre, le choix des mesures financières, le pouvoir de faire les lois, appartenaient aux assemblées populaires.

C' est à la faveur de ces grandes et fortes institutions que les habitants de Nice purent se livrer à la culture des terres, couronner d'oliviers les collines environnantes, y planter la vigne et l'oranger, féconder les vallées, et faire de la contrée sauvage, où leurs pères avaient abordé, une nouvelle Grèce, dont le ciel lumineux et les poétiques rivages leur rappelaient leur première patrie.

Quant à Cimiers, toujours jalouse et toujours agressive, les Lombards vinrent en débarrasser Nice, lorsqu'ils se ruèrent en Italie (568), sous la conduite de leur roi Alboin.

Cependant Rome était aux prises avec Carthage (219 av. J.-C.) et le contre-coup de ce duel gigantesque allait se faire sentir dans le monde entier et particulièrement à Marseille et à Nice.

Nous allons tracer brièvement cette seconde période de l'histoire que nous avons entreprise, et marquer le rôle important que ces deux villes ont joué dans les péripéties de la fortune romaine.

DEUXIÈME PÉRIODE.

Nice alliée aux Romains.

I.

Annibal, en traversant les Gaules pour attaquer Rome dans Rome même, ne put détacher Marseille et ses colonies de l'alliance qu'elles avaient contractée de bonne heure avec les Romains. Cette fidélité était sans doute aidée par

un sentiment d'envie contre le commerce étendu de Carthage, et par le désir d'abaisser une marine rivale.

Marseille et Nice ouvrirent leurs ports aux galères romaines, qui venaient s'y ravitailler, au retour des côtes d'Afrique.

Les Liguriens, les Saliens et toutes les peuplades des Alpes Maritimes suivirent une conduite tout opposée; ils se précipitèrent en foule sous l'étendard du héros carthaginois, et l'aidèrent puissamment à vaincre à la Trébie, à Trasimènes sur les bords du Tessin, et enfin à la fameuse bataille de Cannes.

II.

Dans les alternatives de succès et de revers qui signalèrent la lutte de Carthage et de Rome, Marseille et Nice furent sans cesse exposées aux attaques des tribus de la Ligurie. Mais lorsque Carthage eût enfin succombé dans la troisième guerre Punique, Rome, délivrée de cette question de vie ou de mort, songea à récompenser ses alliés et à se venger de ses adversaires.

Elle envoya successivement contre les Liguriens ses légions les plus aguerries, sous les ordres des consuls L. Bæbius, F. Flaccus, Q. Cécilius et C. Valérius. Toutefois la conquête totale de la Ligurie ne fut consommée qu'après trente ans de guerre. (200-162 av. J.-C.)

Quant à Marseille et à Nice, protégées par la puissance romaine, arrivée à son apogée, elles profitèrent de ce haut patronage pour étendre leur commerce sur les bords les plus lointains.

Désormais sans rivales, leurs flottes allèrent jusque dans l'Océan et la Baltique échanger contre des marchandises nouvelles les produits de leur sol et de leur industrie, et devinrent de plus en plus riches et florissantes.

Cette sécurité et ce paisible développement ne tardèrent pas à être de nouveau troublés par l'invasion des Cimbres et des Teutons, qui, ayant traversé les Gaules, se répandirent par les Alpes Maritimes en Italie.

Ce fut un moment suprême; le sort du monde était en suspend: il s'agissait de savoir qui l'emporterait de la civilisation ou de la barbarie. Mais les temps n'étaient pas arrivés; ce n'était que les prémisses de ce problème qni fut enfin résolu contre Rome. Les Romains exterminèrent les barbares, et Marseille et Nice respirèrent.

III.

Tandis que Nice grandissait à l'ombre du nom de Rome, la ville éternelle allait accomplissant ses grandes destinées.

Après avoir subjugué la Gaule cisalpine, les Romains finirent par attaquer la vraie Gaule, la Gaule au N. O. des Alpes; César la soumit toute entière après dix ans de combats acharnés, de victoires et de défaites.

Plus tard, Marseille et Nice ayant embrassé avec enthousiasme le parti de Caton, cet héroïque et dernier représentant de la liberté expirante, César reparut à la tête de ses légions, et s'empara de Cimiers qui ne lui opposa aucune résistance; Nice lui ouvrit ses portes à son tour, et de là le général vainqueur alla attaquer Marseille, dont les habitants se défendirent si vaillamment que, pressé d'aller combattre Pompée dans les champs de Pharsale, il fut obbligé de lever le siége.

Le vainqueur de Pompée revint à Marseille, où il retrouva son lieutenant Tribonius, qui s'était rendu maître traîtreusement de la place, pendant son absence.

L'habile conquérant laissa aux Marseillais la jouissance de leurs anciennes lois et de leur gouvernement républicain; il maintint même Nice sous leur juridiction, mais il fit détruire leurs fortifications et s'empara d'une partie de leurs vaisseaux.

IV.

Pendant les guerres du Triumvirat, les peuplades des Alpes Maritimes profitèrent de ces troubles pour se soustraire à la domination romaine. Après l'élévation d'Octave à l'empire, de nouvelles légions vinrent attaquer dans leurs

roches les Liguriens et les Saliens: ceux-ci leur opposèrent un courage opiniâtre, mais accablés par le nombre, ils furent forcés de recevoir la loi de l' Empereur.

C'est pour éterniser le souvenir du triomphe d' Auguste que le sénat romain décréta l'érection d' un monument sur la montagne, dite de la Turbie, au point le plus élevé de la route, décrite par Antonin, qui de Rome conduisait à Arles, en traversant la ville de Cimiers.

Cependant le règne d'Auguste devint funeste à la ville de Nice; il lui ôta l'arsenal pour le transporter à Fréjus. Dès lors, Nice perdit de son importance et commença à se dépeupler. Ce n'était pas encore le terme de ses épreuves; elle devait connaître, sous les successeurs d' Auguste, tous les désastres qu'enfante la tyrannie.

TROISIÈME PÉRIODE.

Nice sous les successeurs d' Auguste.

I.

Depuis ce moment, Nice ne put lutter qu'avec désavantage contre Cimiers sa rivale, qui, comblée des bienfaits de l'empereur, devint, sous ce prince, la capitale de la province romaine en deça des Alpes.

Une légion permanente, un préfet romain veillèrent, dans son enceinte, à la tranquillité publique, et furent chargés de la défendre au dehors.

L' empereur Tibère, pour concilier les intérêts de ces deux cités, les relia l'une à l'autre. C'est ainsi qu'il enleva Nice à la juridiction de Marseille, et l'annexa à la province des Alpes Maritimes, sous la dépendance de Cimiers. Elle conserva, neanmoins, la faculté de se régir d'après ses propres lois et de nommer ses magistrats.

Cette ville put, de la sorte, continuer à jouir de quelque indépendance et de quelque prospérité matérielle, trouvant un accroissement de ressources dans son commerce, dans l'affluence continuelle des Romains qui se rendaient à Cimiers et dans l'arrivage des navires qui approvisionnaient ses côtes.

Les successeurs de Tibère laissèrent Nice dans cet état mitoyen, qui n'était ni la force ni la faiblesse, jusqu'à l'époque où l'introduction du christianisme dans le Gaules et les Alpes Maritimes excita de sanglantes persécutions contre les disciples du Christ.

II.

Cependant, la BONNE NOUVELLE que le Fils de Dieu était venu annoncer aux hommes, allait, se propageant de pays en pays, et la face du monde se renouvelait partout.

Le Christ, du haut de son Calvaire, n'avait-il pas proclamé la fraternité et l'abolition de l'esclavage!

Les destinées de Nice se dérobent à nous pendant que le sang coule à flots dans les Gaules, depuis la fin du deuxième siècle de l'ère vulgaire, jusque vers le milieu du troisième.

La foi évangélique avait été prêchée dans les Alpes Maritimes par saint Barnabé, au commencement du règne de l'empereur Claude: cet apôtre zélé de la nouvelle croyance du genre humain, en traversant les Gaules, s'était arrêté dans la ville de Nice, où il avait opéré plusieurs conversions, et enrôlé de nombreux disciples sous la bannière du Dieu crucifié. Plusieurs payèrent de leur sang généreux leur renonciation au culte des faux dieux.

Ceux que nous trouvons inscrits en tête du martyrologe des premiers jours de l'Eglise dans les Alpes Maritimes se nommaient Celse et Nazaire, martyrisés sous le regne de Néron. Leur sang versé pour la cause du christianisme devint une source féconde où s'alimentèrent le courage et la foi d'autres martyrs.

Les cruautés de l'empereur Décius ne purent arrêter l'intrépide dévouement de saint Dalmas, autre apôtre du Christ,

qui, parcourant les Alpes, augmentait, par ses prédications, le nombre des néophites demandant le baptême.

Bassus, né à Nice, et disciple de saint Dalmas, lui ayant succédé dans sa mission. fit triompher comme lui l'Evangile, et resta ferme et croyant en présence des bourreaux. Pérennius, préfet de Cimiers, n'ayant pu vaincre par des menaces la constance du saint prélat, le fit périr au milieu des plus affreux tourments.

III.

Les disciples de ce premier évêque de Nice lui donnèrent pour successeur Pontius, né à Rome d'une famille patricienne et récemment converti à la foi par le pontife Pontianus.

Chassé de la maison paternelle par les fureurs de Décius, il avait apporté aux peuples des Alpes Maritimes la connaissance du vrai Dieu. Les habitants de Nice et de Cimiers le choisirent pour leur évêque avec d'autant plus d'empressement, que Pontius avait osé attaquer le paganisme dans la capitale de l'empire, et y renverser les idoles.

Comme son prédécesseur, le préfet de Cimiers, Marius Claudius, employa vainement les menaces; l'évêque inébranlable ne répondit aux sommations du préfet qu'en promettant de briser lui-même les statues des faux dieux. Pontius était de l'ordre des sénateurs. Le peuple n'osa point prendre sur lui de le livrer aux bourreaux; il s'en rapporta aux empereurs Galerien et Valérien. La sentence fatale reçut leur sanction ; Pontius fut décapité, le onze du mois de mai (261 après J.-C.), sur le sommet d'un roc taillé à pic, où se trouvent aujourd'hui les ruines d'une ancienne chapelle, au pied de laquelle coule le torrent Pallion.

Charlemagne, au retour de son expédition contre Didier, roi des Lombards, fit élever un sanctuaire, en mémoire du saint martyr, à l'endroit où est située l'abbaye de Saint-Pons.

Cette abbaye, placée sur une petite élévation, à gauche de la route de Saint-André, fut fondée en 775 par saint Siagre, comte de Brie, qui, suivant une ancienne et fort contestable tradition, aurait été le neveu de Carlemagne.

Ce fils de Carloman, voué à la vie monastique, aurait accompli plusieurs miracles, et serait mort en grand renom de sainteté.

Je serais tentée d'en rapporter quelques-uns, si le plus grand de tous les miracles, même au point de vue philosophique, l'établissement du christianisme, ne précipitait la marche de mon sujet sur les pas des barbares qui, terribles envoyés de Dieu, se ruaient de toutes parts sur le cadavre du monde romain. Le moment marqué par la Providence était venu de substituer des races fortes, neuves et vigoureuses à des races vieillies, dégénérées, condamnées à périr ou à se retremper dans des croyances plus pures, plus morales et plus appropriées aux destinées de l'homme.

QUATRIÈME PÉRIODE.

Nice pendant l'irruption des Barbares.

I.

Nous touchons à une époque de honte et de malheur pour l'Empire romain qui, violé dans sa majesté par la main des barbares, arrosé du sang des chrétiens, reçut son dernier coup de mort sous les descendants de Constantin-le-Grand. Ce prince, en faisant asseoir le christianisme avec lui sur le trône, avait consacré la réforme morale; mais, en transférant le siège de l'empire à Byzance (330), il l'avait poussé, par cela même, sur la pente de sa décadence et de sa ruine.

Le sceptre impérial, ainsi coupé en deux tronçons, perdit de sa force et de son poids; et l'aigle romaine, dont la tête était d'un côté et les pieds de l'autre, ne put plus, comme autrefois, voler d'un seul trait vers les points où les invasions du Nord menaçaient le territoire.

L'empire une fois décapité, des nuées de Scythes, de Goths, de Visigoths, de Vandales, de Suèves, d'Alains, se précipitèrent sur les plus belles provinces du midi de la Gaule. C'est à peine si, au milieu de la poussière sanglante des cités renversées, saccagées, détruites, incendiées, nous apercevons la ville de Nice surnageant dans ce vaste naufrage de l'ancienne civilisation.

Sous le règne d'Honorius, en l'année 407, nous la retrouvons livrée aux Goths et aux Vandales, qui, après avoir successivement ravagé Aix, Marseille, Fréjus, Antibes et Grasse, étaient venus la mettre à feu et à sang.

Lorsqu'ils eurent massacré tous les habitants qui n'avaient pu se résoudre à abandonner leurs foyers, et emmené les femmes et les enfants en esclavage, ils laissèrent la pauvre ville gisant à demi-morte sur son beau rivage.

Un misérable bourg, désert, sans habitants et sans vie, la remplaça sur le théâtre de sa gloire, et quelques malheureux, désormais voués à l'indigence, errèrent seuls au milieu de ses ruines.

Cimiers eut le bonheur, on ne sait comment, d'échapper à ce désastre; elle reparait encore, long-temps après, dans l'histoire, populeuse et florissante; mais ce ne devait être qu'une riche proie offerte à d'autres barbares qui vinrent la visiter à son tour, et la détruisirent à jamais.

II.

Tandis que Nice expirante reconstruisait des masures avec ses débris, l'empire d'Occident se démembrait et achevait ses destinées entre les mains débiles d'Augustule, ce ridicule diminutif d'un grand nom (476).

Le fameux Attila, roi des Huns, maître de la Pannonie, étendait ses ravages jusqu'aux portes de Constantinople; Genseric, roi des Vandales, occupait l'Afrique et la Sicile; Euric, roi des Visigoths, avait rangé sous sa domination les provinces comprises dans la Gaule méridionale, la Navarre, la Catalogne et l'Aragon; enfin, Clovis, roi des Francs, ayant conquis la partie septentrionale des Gaules en deçà du Mein, y avait fondé une puissante monarchie.

Les peuples de l'Italie, avilis et méprisés, n'attendaient plus qu'un maître pour se donner à lui. Odoacre, général au service d'Attila, profitant de cette disposition des esprits, se présenta à la tête d'une armée formidable de Scythes, d'Hérules et de Vandales, battit Oreste, général d'Augustule, et força le faible empereur à capituler dans les murs de Ravenne.

Rome ouvrit ses portes au conquérant; les autres villes principales imitèrent son exemple, et dans moins de six mois l'empire d'Occident fit place au royaume d'Italie.

Toutefois, Odoacre avait un voisin dangereux dans Euric, roi des Visigoths, qui, déjà possesseur d'Arles, de Marseille et de la majeure partie de la Gaule Narbonnaise, résolut de s'emparer aussi des Alpes Maritimes.

Un traité intervint entre les deux rois, jaloux l'un de l'autre, et le Var fut assigné, comme limite entre les deux royaumes.

Par cette convention, la ville de Nice et tout le pays en deçà de ce fleuve appartinrent à Odoacre, jusqu'à ce qu'un nouveau rival, Théodoric, roi des Goths, l'eût chassé d'Italie.

De nouvelles hordes parcoururent les côtes de la Ligurie, et Nice, à peine relevée, se vit saccagée une seconde fois.

Enfin elle commença à respirer sous le gouvernement paternel de Théodoric, qui après avoir successivement triomphé de Gondebaud, roi des Bourguignons, et de Clovis, roi des Francs, prit le double titre de roi des Visigoths et de roi d'Italie.

Ce prince, quoique barbare et illettré, administrait ses états avec une sagesse et un zèle rares chez les barbares. Cependant il ne fut point béni après sa mort, arrivée en 526, par la généralité de ses sujets, car, chaud partisan de la secte d'Arius, il avait exercé de cruelles persécutions contre les catholiques.

Huit princes issus de sa race, qui se succédèrent ne laissèrent pendant le court intervalle de quarante années, qu'un triste souvenir de leur incapacité et de leurs passions brutales.

III.

Cimiers avait été assez heureuse pour échapper deux fois au sac de Nice ; mais son heure fatale allait sonner !

Belisaire avait reconquis à Justinien, Naples, Rome et Ravenne.

Narsès, après lui, consolida ces conquètes; maître de l'Italie, sous le titre de duc, il la réorganisa et y rétablit l'ordre; mais, disgrâcié par Justin II, il s'en vengea en y attirant Alboin, roi des Lombards.

Alboin s'empara de Milan et de tout le nord de l'Italie et y fonda le royaume Lombard.

Après sa mort, en 574, les principaux chefs des Lombards se partagèrent le royaume; ils formèrent une fédération qui dura six ans, pendant laquelle l'Italie, gouvernée par dix ducs, fut réduite au pire état de misère qu'elle eût jamais connu.

Les Francs et les Bourguignons avaient profité des troubles de la fédération pour ravager plusieurs points de la Lombardie. Amond, Zaban, et un autre Alboin, rèsolurent de les punir.

Le premier des chefs lombards franchit les Alpes par la route d'Embrun; le second suivit celle de Digne ; Alboin s'avança sur les bords du Var, par les rivages de la Ligurie.

Ces troupes indisciplinées arrivèrent sous les murs de Cimiers et de Nice.

A l'abri de leurs hautes murailles, les Ciménéens jurèrent de se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Ils combattirent vaillamment pour leurs foyers, leurs femmes et leurs enfants; mais ils finirent par succomber après un siége long et meurtrier.

Les Lombards, ayant escaladé les remparts de Cimiers, se répandirent dans la ville, massacrant impitoyablement sans distinction d'âge, ni de sexe, tout ce qui s'offrit à leur rage. Le feu fut mis aux quatre coins de la malheureuse cité ; les maisons, les palais, les temples, les édifices devinrent la proie des flammes.

Ainsi fut anéantie la capitale des Alpes Maritimes, dont nous foulons aujourd'hui la cendre et les vénérables débris.

Là où régnait la vie règne aujourd'hui le silence ; là où circulait dans une vaste enceinte remplie de maisons, de temples et de monuments superbes, une population riche et nombreuse, croissent des forêts d'oliviers dont la pâle et triste verdure ombrage quelques pans de murs détruits; près de l'amphithéâtre où les Romains livraient leurs esclaves aux bêtes, s'élève un pieux monastère surmonté de cette croix libératrice qui devait supprimer l'esclavage et enseigner au monde le dogme de l'égalité.

CINQUIÈME PÉRIODE.

Moyen-âge.

I.

L'arrêt de mort qui avait frappé Cimiers s'étendit sur sa voisine infortunée, qui, ne pouvant se réfugier dans sa force, s'était abritée dans sa faiblesse et avait demandé pitié: les barbares inexorables la livrèrent également aux flammes.

Les malheureux débris des deux populations s'étant alors réunis sur les ruines fumantes de leurs cités ne formèrent plus qu'un seul groupe, et Nice put encore une fois renaître de ses cendres; elle mit dix ans à ce laborieux enfantement.

Nous la voyons alors engagée dans les domaines de Childebert, roi d'Austrasie (584), et passant successivement sous la domination des autres rois francs; puis, pour échapper aux troubles continuels qui agitaient les territoires mal définis de ces divers chefs, elle se mit sous le protectorat de Gênes et entra dans une confédération des villes d'Italie, qui voulaient opposer ainsi un rempart à l'ambition inquiète des nouveaux maîtres de la Gaule. Vaine barrière qu'un ennemi

plus redoutable encore devait briser; car voici Nice en présence des Sarrazins.

Les Maures ou Sarrazins ayant pénétré en France, après s'être emparés de toute l'Aquitaine, avaient été amenés, au nombre de neuf cent mille hommes, par Abdérame leur chef, dans les plaines de Poitiers, où Charles-Martel les avait écrasés (728). Chassés de la Guyenne ils revinrent quatre ans après, c'est-à-dire en 729, avec de nouvelles forces, sur les côtes du Languedoc, de la Provence et des Alpes Maritimes, et remplirent de deuil et de ruines les contrées dont ils s'emparèrent. La forte épée de Charle-magne fut impuissante contre ces terribles ennemis du nom chrétien.

Sous Louis-le-Débonnaire, ce faible rejeton d'un héros, les Sarrazins, affranchis de toute crainte, se livrèrent à leurs pirateries avec plus de fureur que jamais.

C'est alors qu'ils construisirent, dans la péninsule de Saint-Hospice, un redoutable fort appelé Fraxinet, nid inexpugnable d'où s'élançaient ces brigands des mers.

Leur domination dura près de trois siècles dans les Alpes Maritimes.

II.

L'an 941, Hugues, roi d'Italie et comte de Provence, grâce aux secours qu'il devait aux empereurs d'Orient, Constantin et Romain, aurait pu facilement chasser les Sarrazins; d'autant plus que ses sujets de Provence et des Alpes Maritimes s'étaient levés en masse et ne demandaient qu'à le suivre contre les pirates; mais il aima mieux, même après les avoir repoussés une fois et avoir détruit leur flotte, pactiser avec eux, et leur concéder, à la suite d'un lâche traité, la ligne des montagnes qui s'étendent de l'Italie à la Suisse, voulant se former ainsi une barrière contre la puissance des empereurs allemands.

Dans cette première guerre contre les infidèles établis sur les bords liguriens, figuraient au premier rang Jérôme Doria, qui commandait la flotte des Génois; Guy de Balbs, baron de Beuil et de Glandevès, qui avait enrôlé sous ses ban-

nières toute la fleur de la jeunesse de Nice et de la Provence.

Il était réservé à Othon-le-Grand, roi des Germains, et à Guillaume Ier, comte d'Arles et de Provence, d'expulser les Sarrazins de leur dernier repaire.

L'histoire cite Guillaume, baron de Castellane, Godon, comte de Sisteron, et Giballin Grimaldi de Nice, seigneur d'Antibes, parmi les héros qui se signalèrent le plus dans cette dernière et triomphante expédition,

III.

Attaqué simultanément par terre et par mer, le fort de Fraxinet fut pris d'assaut. et on poursuivit les Sarrazins l'épée dans les reins, jusque sur les Monts Maures, dans le voisinage de Fréjus.

Comme il fallait franchir à découvert une suite de position qui permettaient aux Sarrazins une defense avantageuse, Giballin Grimaldi conçut le projet hardi de tourner les retranchements des Maures et de gagner la crête des montagnes en gravissant les flancs du rocher du côté de la mer, quoique cet endroit fût jugé impraticable.

Tenant d'une main son épée et de l'autre sa bannière, il s'élance au milieu d'un nuage de traits et il parvient jusqu'au sommet du mont, où il plante l'étendard des chrétiens.

A cette vue, les compagnons du jeune héros se pressent autour de lui, renversent tous les obstacles et précipitent les Sarrazins du haut de leurs rochers escarpés.

Le massacre fut épouvantable; presque tous les infidèles furent passés au fil de l'epée; ceux qui obtinrent merci ne conservèrent la vie que pour être réduits en esclavage.

Cet événement mémorable eut lieu en l'an 947.

C'est à cette époque que Nice, délivrée des Sarrazins, entre dans le régime féodal dont nous allons rapidement parcourir les phases agitées et steriles, pour arriver plus vite à l'ère nouvelle, ère de paix, d'indépendance et d'activité, inaugurée par la Maison de Savoie, et si glorieusement développée par le prince régnant, Victor Emmanuel. On a

hâte de laisser derrière soi ces landes du camp historique, peuplées de quelques malheureux qui creusent péniblement leurs sillons, et ne récoltent que la misère ; on a besoin de se reposer de ce spectacle attristant dans la contemplation du régime moderne, et on benit ceux dont l'œuvre progressive a poursuivi et consommé cette complète transformation.

SIXIÈME PÉRIODE.

Nice sous les rois de Bourgogne, les comtes d'Arles et de Provence, et les ducs d'Anjou.

I.

Rodolphe II, roi de la Bourgogne transjurane, s'étant fait cèder par Hugues de Provence la Bourgogne cisjurane, ne fit des deux Bourgognes qu'un seul royaume, appelé royaume d'Arles.

Ce nouvel état, fondé en 933, subsista jusqu'en 1032. Conrad II le réunit alors à l'empire d'Allemagne, tout en laissant à la Provence ses comtes particuliers.

Sous la domination faible et relâché de ces divers princes, rois de Bourgogne, rois et comtes d'Arles, et comtes de Provence, Nice se fractionna en plusieurs seigneuries indépendantes que se taillèrent dans les terres du comte une foule de petits tyrans d'origine ligurienne.

Ainsi surgirent les comtes de Tende et de Vintimille, les barons de Beuil, les princes de Monaco, les marquis de Dolceacqua. Exercant un pouvoir absolu dans leurs domaines, ils n'étaient tenus qu'à un vain hommage envers leurs suzerains, lesquels, trop occupés de leurs propres querelles, ne pouvaient point porter une attention sérieuse sur les par-

ties éloignées de leurs états, et y faisaient rarement sentir leur autorité d'ailleurs peu bienfaisante.

II.

En proie à l'anarchie féodale, déchirée en outre par les dissensions du clergé et des barons, Nice se vit peu à peu dépouillée de tous les droits, de toutes les libertés, de toutes les prérogatives et privilèges que les comtes de Provence avaient laissé subsister dans son sein, et elle fut enfin vendue par son évêque au comte de Barcelone.

Alors son territoire, envahi par une multitude de fiefs épiscopaux, mis à contributions par les moines, ne fut plus bientôt qu' un camp stérile, cultivé a règret par de misérables serfs qui ne travaillaient pas pour eux mais pour leurs oppresseurs de toute espèce, moines, évêques, abbés, comtes et barons.

En vain le Christ avait proclamé la fraternité du haut de la Croix; l'esclavage ancien n'avait fait que se modifier et changer de nom: les hommes considérés comme marchandise, étaient vendus aussi bien que sous le règne du paganisme et souvent pour une somme minime, tant la dignité humaine était de peu de prix aux yeux des possesseurs de fiefs. Le clergé lui-même prêtait ses mains à ce honteux trafic et ne craignait pas de le faire pour son propre compte.

C'est ainsi qu'en l'an 1164, Raymond. évêque de Vence, vendit à celui de Nice la seigneurie de Drap, pour le prix de trois cents livres. Marché honorable, qui a laissé depuis lors aux évêques de Nice le titre de comtes de Drap et formé leur blason d'un sac d'écus!

III.

En 1176, Alphonse Ier roi d'Aragon, s' empara de Nice, et la transmit quelques années plus tard à Raymond Béranger.

Le vainqueur voulut s'assurer sa conquête par la construction d'un château (1182) qui ne fut achevé qu'en 1440, par les comtes de Savoie.

Le comte Raymond Bérenger, fin politique et habile guerrier, administra sagement ses nouveaux états, et Nice put goûter un peu de calme sous le gouvernement de ce prince, qui la légua, en 1245, comme un don testamentaire, à la comtesse Béatrix son épouse.

Cette princesse la remit, l'année suivante, à Béatrix sa fille, qui, ayant épousé Charles d'Anjou, roi de Naples, lui permit d'ajouter ce fleuron à sa couronne.

Après la mort de Charles d'Anjou, en 1285, elle servit de rançon à son successeur, Charles d'Anjou II, qui captif d'Alphonse, roi d'Aragon la lui céda; mais le donataire reprit le gage de sa liberté quatre ans après et rentra à Nice en 1286.

IV.

Pour des questions de rivalités commerciales et de prépondérance maritime, des hostilités éclatèrent entre les habitants de Nice et ceux de Gênes.

Mais le règne réparateur de Charles d'Anjou, surnommé le Sage, cicatrisa les plaies de la guerre, et rendit à Nice une prospérité qu'elle ne connaissait plus depuis long-temps.

Uniquement occupé du bonheur de ses sujets, il employa les vingt-quatre ans que dura son autorité à faire fleurir, parmi eux, la concorde et la paix, et à leur restituer leurs droits, leurs franchises et leurs privileges.

Ce fut lui qui, en 1295, fonda Villefranche, dans le voisinage de Nice. Il désirait, par là, attirer les étrangers dans la comté de Nice, et ranimer le commerce que tant de désastres avaient éteint.

Cet espoir ne fut que à moitié rempli, et même de nos jours Villefranche, presque déserte, attend encore des habitants.

Charles d' Anjou, en mourant (1309), légua ses états à Robert, le troisième de ses fils.

Robert d' Anjou, qui devait sa couronne au Souverain-Pontife, alors siégeant à Avignon, se dévoua aux intérêts pontificaux.

Il mourut à Naples, en 1342, laissant pour héritière, sa

fille Jeanne, mariée dix ans auparavant avec André de Hongrie.

On connaît toutes les oscillations, toutes les tourmentes au milieu desquelles fut ballotée la couronne de la reine Jeanne.

Cependant, les habitants des Alpes Maritimes ont conservé la tradition de son gouvernement paternel et le souvenir de ses bienfaits est encore vivant parmi eux.

Elle opposa une ferme barrière à la tyrannie de tous les petits despotes seigneuriaux. Les comtes de Tende, les marquis de Dolceacqua, entre autres, furent vigoureusement contenus et réprimés.

A cette époque, deux papes élus à la fois, Urbain VI et Clément VII, divisaient l'Europe. Urbain, pour se venger de la cour de Naples qui avait reconnu son rival, décida le roi de Hongrie à envoyer Charles de Duras contre la reine Jeanne. Charles de Duras détrona la reine et la fit étouffer. Nice, ingrate envers sa bienfaitrice, se déclara pour l'usurpateur.

Louis d'Anjou, que Jeanne avait adopté deux mois avant sa mort, envahit le comté de Provence et se rendit maître de la plus grand partie de ses places; Nice résista, et, même après la mort de Charles, devenu roi de Hongrie, elle soutint avec la même vigueur, le parti de Ladislas, son fils et son successeur.

Enfin, affaiblie par une longue résistance et à la veille de tomber au pouvoir de Louis d' Anjou II, elle envoya des députés à Ladislas, pour lui exposer sa détresse et lui demander de prompts secours.

V.

Ce jeune prince réunissait, dans ce temps-là, toutes ses forces contre les partisans de Louis qui le menaçaient à Naples: quand l'orage allait fondre sur lui, il ne pouvait se détourner de son propre péril, pour venir en aide aux Niçois.

Il les autorisa donc à se donner un prince de leur choix, à l'exception toutefois des ducs d' Anjou, et à la condition expresse que lui et ses héritiers rentreraient en possession

de tous ses droits sur la ville et ses vigueries, si, dans trois ans, il parvenait à rembourser, à qui de droit, tous les frais de guerre, de défense et d'occupation.

Parmi les princes voisins, aucun ne jouissait d'une réputation pareille à celle d'Amédée VII, dit le Rouge, comte de Savoie. Sa valeur guerrière et l'habileté de son administration l'avaient rendu le modèle et l'arbitre des princes de son temps.

Nice jeta les yeux sur lui, et l'acte de donation fut passé et signé, le 28 septembre 1388, par Jean de Grimaldi et Oddon de Villars au nom du comte de Savoie, et par Reforнat d'Agout. seigneur de Glandevès et de Cans, au nom de la reine Marie de Blois et de son fils Louis d'Anjou; il fut ratifié de part et d'autre le 21 de mois de novembre suivant.

Les habitants de Nice allaient donc respirer, après tant de troubles et d'alarmes, et tous les cœurs se livraient à la joie et à l'espérance, lorsqu'un événement imprevu les replongea dans le deuil et la tristesse.

Amédée VII mourut à Ripaille, le premier du mois de novembre 1391, à la suite d'une chute de cheval.

Les habitants de sa nouvelle ville le regrettèrent, d'autant plus vivement, qu'ils se voyaient encore exposés au ressentiment de la maison d'Anjou, et que le comte de Savoie ne laissait pour lui succéder qu'un prince âgé de huit ans, Amédée VIII, destinée à surpasser la gloire de son père.

Sous la sage direction de Bonne de Bourbon, régente, le jeune souverain attendit que l'âge l'eût investi du pouvoir de règner par lui-même, et de donner à ses peuples tout le bonheur et toute la sécurité qu'ils attendaient de lui.

Cependant les trois années de reserve stipulées en faveur du roi Ladislas étant expirées sans que ce roi eût revendiqué ses droits souverains, la ville et le comté ne balancèrent plus à prêter hommage définitif de fidélité et d'obéissance au jeune Amédée VIII.

VI.

Le grand bailli de Savoie, muni des pleins pouvoirs de la régente, vint expressément à Nice pour recevoir, aux termes de la convention de 1388, l'hommage des Vigueries.

Dans cette circonstance, à jamais mémorable, l'envoyé de la comtesse leur confirma la plénitude de tous leurs anciens priviléges et franchises compris dans le premier acte de donation, en tête desquels figure la reconnaissance de Nice comme port franc, privilége devenu incompatible aujourd'hui avec une constitution qui ne devait en laisser subsister aucun, car sous un régime de liberté il n'y a qu'une loi pour tous, devant laquelle doivent s'abaisser tous les intérêts particuliers de localité.

Le 16 du mois de novembre 1381, les notables étaient réunis dans l'église cathédrale de Sainte-Marie du château; l'encens fumait encore à l'autel pompeusement paré, lorsque l'évêque Jean de Tournefort, signalant, dans un éloquent discours, toutes les promesses du nouveau gouvernement, toutes les espérances de tranquillité qu'il donnait à la ville, se tourna vers l'assemblée et invita nominativement les quatre classes de citoyens, représentées par leurs députés, à prêter sur les saints Evangiles hommage de fidélité et d'obéissance au comte Amédée VIII, et à le reconnaître pour seul et légi ime souverain, lui et ses successeurs, à perpétuité.

Le notaire Jean Aliprandi, surintendant de la ville, en dressa acte public et authentique, et les consuls en envoyèrent une copie à la comtesse Bonne de Bourbon, pour être déposée aux archives de Chambery.

La famille d'Anjou n'en continua pas moins à élever des prétentions sur ce comté.

Vaines et impuissantes tentatives!

Ni son habileté a profiter des circonstances, ni les discordes secrètes qu'elle essaya d'entretenir parmi les citoyens, ne purent les détacher des souverains dont ils avaient apprécié les bienfaits, et sous lesquels ils avaient enfin rencontré un gouvernement normal qui fixait enfin leurs destinées et mettait un terme à tant de vicissitudes.

VII.

Depuis le jour mémorable où Nice s'est donnée aux princes de la maison de Savoie, elle n'a cessé de montrer à cette auguste famille la plus éclatante fidélité. Se séparant à jamais des troubles de la Provence, dans lesquels elle avait été si souvent enveloppée, elle a gardé intact le titre glorieux de CITÉ TRÈS FIDÈLE (1), que lui a valu son attachement à ses rois, dont elle n'a jamais déserté la cause, dans la bonne ni dans la mauvaise fortune.

Plusieurs fois prise, reprise et occupée par des troupes françaises, turques, espagnoles, on l'a toujours vue, l'orage passé, revenir avec un nouvel empressement, à ses souverains légitimes, aux gardiens sacrés de son honneur, de sa gloire, de sa prospérité et de son indépendance, désormais inviolable.

SEPTIÈME PÉRIODE.

Histoire moderne.

NICE SOUS LE PRINCES DE LA MAISON DE SAVOIE.

I.

Le parti de la maison d'Anjou, loin de s'avouer vaincu, continua la guerre jusqu'en 1406, portant ses armes jusqu'aux portes de Nice.

(1) Nice est toujours représentée, en effet, sous l'emblème d'une femme armée, avec le casque en tête, ayant le cœur ouvert, au milieu duquel est empreinte la croix blanche de Savoie. Un glaive arme sa man droite; son bras gauche tient un bouclier, et un aigle rouge; elle est debout sur un rocher baigné par la mer, à ses pieds un chien, symbole de fidélité, avec ces mots: NICEA FIDELIS.

Les ducs de Savoie, pour se mettre à l'abri de leurs continuelles attaques, résolurent de se fortifier dans la ville qui s'était donnée librement à eux et d'en achever le château.

Trois forts, placés par étages les uns au-dessus des autres, rendirent ce château tellement redoutable qu'au commencement du seizième siècle on le regardait comme le boulevard de l'Italie.

Il fut le bouclier de Nice lors des querelles de Charles-Quint et de François Ier, dont le duc Charles, surnommé le Bon, eut l'imprudence de se mêler, et par suite desquelles il ne resta à la maison de Savoie, depuis 1538 jusqu à 1559, que Nice et son comté, défendus par la valeur et la fidélité de ses habitants.

En 1538, le Pape Paul III tenta de s'en emparer furtivement pour son neveu Pierre-Louis Farnèse, à l'occasion de l'entrevue qui eut lieu à Nice, au mois de juillet, entre Charles-Quint et François Ier, par la médiation de ce souverain Pontife.

Paul était dejà parvenu à prendre possession du château et à y loger ses effets; mais les citadins, s'étant aperçus qu'il voulait y introduire des armes et des gens de guerre, prirent avec eux le prince Emmanuel-Philibert, fils du duc Charles, l'emmenèrent au château et en fermèrent les portes.

Du 10 août 1543 au 8 septembre suivant, les habitants de Nice soutinrent un terrible siège contre les deux armées réunies des Français et des Turcs.

Nous allons entrer dans quelques développements à cet égard, car nous sommes arrivés à une des époques les plus saillantes de notre sujet.

II.

François Ier, vaincu à Pavie où il avait *tout perdu hors l'honneur*, gardait un profond ressentiment de sa défaite.

Voulant satisfaire, à la fois, sa vengeance et son ambition, il rompit, au premier prétexte, la trève convenue, et, violant promesses et traités, il ressaisit les armes pour courir, de nouveau, la chance des combats.

C'était en l'an 1543. Le roi très-chrétien, peu soucieux

de son titre, pourvu qu'il réussît, ne craignit point de se liguer avec Soliman, empereur des Turcs, contre Charles-Quint, le roi très-catholique.

François Ier rassembla en Provence une nombreuse armée dont François de Bourbon, duc d'Enghien, vint prendre le commandement.

De son côté Soliman équipait une flotte formidable qui devait occuper la Méditerranée, sous le commandement du fameux corsaire Barberousse.

Cette fois, comme toujours, la malheureuse Italie fut le champ de bataille où devait se vider une querelle qui lui était étrangère.

Déjà les Français, maîtres de Turin et de Pignerol, envahissaient le Piémont; déjà, le duc de Savoie, Charles-le-Bon, avait été dépossédé de son domaine ; il ne lui restait d'autre asile que sa fidèle ville de Nice dont les habitants s'étaient réfugiés dans la forteresse, comme les anciens Romains dans le Capitole, à l'approche des Gaulois

Le duc Charles, convaincu qu'il n'avait plus d'autre parti à prendre que de vaincre ou de mourir, arriva à Nice, au mois de mars, pour y organiser ses moyens de défense, et passa un mois entier à exciter ses concitoyens et à veiller à leur salut.

Le jeune prince Emmanuel-Philibert, escorté d'une troupe de vaillants hommes de guerre, vint rejoindre son père et faire l'apprentissage des armes dans cette glorieuse et solennelle occasion.

Tandisque tous ces gens de coeur s'apprêtaient à défendre ainsi la patrie menacée, on apprit que le comte de Grignan, lieutenant-général du roi, en Provence, méditait de s'emparer du château par surprise, à l'aide de quelques traîtres qui connaissaient les côtés accessibles du château.

En effet, quatre galères bien armées, profitant d'une nuit obscure (16 juin), vinrent relâcher dans la rade d'Olympée. Un bon nombre d'hommes résolus, quittant en silence leurs embarcations, s'approchèrent du château, et commencèrent à l'escalader, au moyen d'une échelle de corde, vers un endroit faisant face au levant, qui leur avait été désigné par la trahison.

Mais le prince, comme le rapporte Gioffredi, voulait être de la fête; aussi avait-il préparé aux assaillants une réception inattendue.

Les troupes de la forteresse, les prenant par derrière, en tuèrent un grand nombre; les autres furent faits prisonniers ou gagnèrent rapidement, à la nage, les vaisseaux qui les avaient apportés.

Cette tentative avortée, mit sur la voie d'une conspiration intérieure, qui avait pour but de rétablir l'autorité tombée des princes d'Anjou, en fomentant des dissensions parmi les citoyens; le coupables furent arrêtés et emprisonnés.

Cependant, André Doria, qui commandait les forces navales du duc, était sorti du port de Villefranche, sur l'invitation du prince, et s'était mis à la poursuite des fuyards; ses manœuvres furent si habiles, qu'il détruisit en peu de temps les navires ennemis, et conduisit triomphalement à Villefranche, et à Gênes ensuite, ceux qui échappèrent à son artillerie.

Le comte de Grignan attendait, à peu de distance, l'issue de l'entreprise, prêt à la soutenir avec douze autres galères bien armées et bien équipées, et il se figurait sans doute déjà qu'il allait arborer le drapeau français, sur la citadelle, dont il convoitait la possession; mais, voyant la funeste aventure des siens, il tourna la proue de ses vaisseaux, déploya toutes ses voiles et ne se crut en sûreté qu'arrivé au port de Toulon.

III.

Pendant que ces événements avaient lieu, Barberousse, s'avançait, à la tête d'une flotte de deux mille galères, sur lesquelles il avait embarqué quatorze mille Turcs.

Ce redoutable ennemi du nom chrétien parut sous les murs du château le 5 de juillet, un jeudi, à l'heure des vêpres.

En un moment, tout le golfe de Nice fut couvert de cette multitude de navires, au haut desquels flottait, menaçant et terrible, l'étendard du Prophète.

Un cri d'alarme retentit sur le rivage ; tout le monde courut aux armes et s'elança vers les bastions ; mais l'ennemi se tint, pour le moment, à distance du canon, comme s'il n'avait voulu que faire parade de ses forces, et la nuit étant venue, il se dirigea vers les côtes de France

Barberousse ayant relâché à Marseille, y fut reçu avec des honneurs extraordinaires.

Les habitants de Nice, désirant connaître ses desseins, envoyèrent secrètement un de leur concitoyens, dans cette ville, sous prétexte d'y traiter certaines affaires commerciales, mais avec la mission réelle, d'observer l'ennemi et de pénétrer ses intentions

On sut, par ce moyen, que Nice devait supporter, elle seule, l'assaut de toute l'armée gallo-turque, et que, dans un bref délai, vingt cinq mille hommes de cavalerie et d'infanterie, et d'innombrables voiles l'attaqueraient à la fois par terre et par mer.

Les forces réunies à Nice, consistaient en trois cents hommes levés dans le comté, et dans une faible troupe qui défendait le château !

C'était faire preuve d'une folle témérité que de vouloir résister, avec des moyens de défense si minimes, à une armée si nombreuse. Mais, de quels prodiges n'est pas capable l'amour de la patrie ! Trois cents Spartiates n'avaient-ils pas défendu, pendant plusieurs jours, le passage des Thermopyles contre un milion de Perses? La faible garnison de Nice devait renouveler cet héroïsme antique.

Les Niçois jurèrent de s'ensevelir sous les ruines de leur château, plutôt que de se rendre; André de Montfort, gouverneur de la cité pour le duc, était un homme d'une âme fortement trempée, d'un caractère résolu, et digne, en tout point, de commander la magnanime petite troupe qui l'entourait; les magistrats du peuple, Barthélemi Gallano, Léonard Guisolis, Giovani Gondolphe et Laurent Blancon, disposèrent toute chose, avec calme et prévoyance pour que la résistance fût longue et honorable.

Les hommes propres au maniement du mousquet furent divisés par bataillons et confiés à des chefs expérimentés ; on pourvut au service de l'artillerie en apostant près des

pièces des jeunes gens, rangés par quartiers, qui devaient transporter les munitions, et être toujours prêts à réparer les brèches.

Les femmes elles-mêmes, enflammées d'un noble enthousiasme, vinrent se placer à coté de leurs maris et de leurs frères, pour combattre avec eux et partager tous les dangers d'une lutte qui devait être acharnée, désespérée.

Les habitants de la campagne, saisis d'effroi, désertant leurs cabanes, emportant leurs effets, poussant devant eux leurs bestiaux, se précipitaient vers les lieux les plus éloignés et les plus escarpés; les monastères, situés hors des murailles, étaient abandonnés; les routes se couvraient de fuyards; on ne voyait partout que confusion, on n'entendait que des cris et des plaintes!

Mais les plus jeunes et les plus courageux, s'arrachant des bras maternels, couraient dans la ville renforcer les rangs des combattants!

IV.

L'attente ne fut pas longue. La flotte ennemie commandée par Barberousse, entra dans le port de Villefranche, le 5 août, forte de quatre cent quarante-quatre voiles, au pavillon français ou turc.

Ce même jour, Paul de la Garde, qui accompagnait le chef musulman en qualité d'ambassadeur de François Ier, somma la ville de se rendre.

Un trompette français, porteur d'une lettre du roi de France, se présenta aux consuls; cette dépêche royale engageait les citoyens à la soumission, et vantait tous les avantages qu'ils retireraient de leur adjonction à un vaste empire, en même temps qu'elle leur promettait la conservation de leurs franchises et priviléges.

Les généreux soldats, qui défendaient la cause de la patrie, ne répondirent à la lecture de ces honteuses propositions, que par le nouveau serment de garder intacte la foi jurée à leur souverain légitime, Charles, duc de Savoie.

Alors Barberousse mit à terre un nombre considérable de troupes, occupa les hauteurs de Montboron et de Montgros,

et jeta, dans la plaine, une assez grand quantité de tirailleurs, qui, étant venu escarmoucher jusque sous les murs de la ville, furent repoussés et poursuivis vigoureusement par les assiégés.

Cette sortie intrépide donna le temps à Paul-Simon de Cavoretto, chevalier de Malte, de pénétrer dans la ville.

C'était un homme, d'une valeur éprouvée, envoyé au duc, avec la promesse d'un prompt secours, et dont la presence devait fortifier le courage des Niçards.

Paul de la Garde tenta, une seconde fois, d' arracher à Montfort une capitulation, en le menaçant d' une entière ruine s' il s'y refusait.

Mais l' intrépide savoyard, renvoyant le messager qui lui intimait une telle menace, le chargea de cette fière réponse:

« Je me nomme Monfort, mes armes sont des pals; avec l'aide de Dieu et le courage des habitants, je défendrai ces remparts tant qu'il me restera un souffle de vie. »

L'ordre d' un débarquement général suivit cette seconde sommation.

Les fantassins ennemis envahirent la plaine, enveloppèrent la ville et interceptèrent toutes les communications.

Les tranchées furent ouvertes; des lignes de circonvallation ceignirent la ville; on construisit différents petits forts dans les lieux les plus avantageux aux assiégeants.

Les trois principales batteries, furent dressées sur Montboron, sur le Montgros et sur la pente méridionale de la colline de Cimiers.

Chaque batterie avait vingt-cinq canons de gros calibre, qui lançaient des boulets de 109 livres.

Le 11 du mois d'août, dans la matinée, toutes ces pièees d'artillerie commencèrent contre la ville un feu bien nourri.

Les canons du château, répondirent à l attaque par un feu non moins soutenu, et, comme ils étaient parfaitement dirigés, ils causèrent de grands dommages aux travaux de l'ennemi.

Un neveu de Barberousse, commandant l'artillerie, fut tué sur la batterie de Montboron.

L'amiral, qui l'aimait beaucoup, poussa des cris de douleur, et, pour se venger, fit couper la tête d'un prisonnier niçard, nommé Jean Boyer.

V.

Ce même jour, sur le midi, le duc d'Enghien, ayant gagné le Var avec le gros de son armée, vint camper, au pied des collines qui se trouvent à l'occident.

Il était accompagné de la fleur de la noblesse française; le marquis de Baquincourt, le duc de Rochechouart, les comtes de Tavanes, de la Tour, du Maine, de Castellane, de Pontevès, le chevalier d'Aulx et plusieurs autres vaillants hommes de guerre, tous renommés, suivaient ses drapeaux.

A l'arrivée du général, la ville reçut une troisième sommation, mais qui ne fut pas mieux écoutée que les autres.

Les jours suivants, le feu de l'ennemi, plus terrible que jamais, tonna contre les remparts, sans amener cependant le moindre avantage du côté des confédérés.

Les généraux des deux nations, irrités de voir leurs efforts ainsi paralysés par la résistance d'une poignée de braves, tinrent conseil, dans la nuit du 14 août, et résolurent un assaut définitif pour le lendemain, avec toutes leurs forces de terre et de mer.

Le 15 août, à l'aube du jour, la flotte sortit du port de Villefranche, se rangea en ordre de bataille sous le promontoire de Montboron et vint s'embosser en face de la ville. Les colonnes de l'armée française, commandées par le duc d'Enghien, en personne, s'avancèrent du côté de terre.

Le feu s'ouvrit contre la place quatre heures avant midi. L'acharnement fut tel de part et d'autre que le sol tremblait sous les pas des combattants aux horribles secousses de la cannonade.

Les citadins, au milieu de cette grêle de projectiles qui pleuvent sur eux, restent inébranlables; ils voient d'un œil impassible leurs maisons renversées, et leurs toits embrasés.

Cependant, une brèche avait été pratiquée dans une des murailles de la ville; les Turcs et les Français s'y précipitent à l'envi, mais derrière ce mur écroulé, ils rencontrent des hommes de cœur qui leur disputent valeureusement le passage. Un choc terrible ne fait pas reculer d'un pas les défenseurs de la place.

Aux clameurs de toute sorte, au retentissiment des armes, les hommes les plus rapprochés accourent; les femmes, les enfants, armés de pierres et de bâtons, de tous les ustensiles domestiques qui tombent sous leurs mains, volent à l'endroit menacé, et opposent leur corps comme un rempart à ce torrent d'ennemis qui les presse et les entoure; la fureur répond à la fureur, et une lutte de géants s'établit entre une poignée de héros, combattant pour leur patrie, et une multitude d'hommes, jaloux de leur ravir la vie ou la liberté.

La terre commençait à ruisseler de sang; les rangs ennemis avaient beau s'éclaircir, leur rage augmentait en proportion de leurs pertes, et la supériorité numérique allait enfin l'emporter; déjà un soldat turc avait planté l'étendard du Croissant sur le murs du château. Nice était menacée d'une ruine immédiate!!!

Dans ce moment de suprême danger accourt une femme du peuple du nom de Catherine Segurana, suivie de quelques soldats et aux cris de: Vive la Savoie! elle fond sur l'orgueilleux Musulman, l'abat d'une massue qu'elle tient à la main, et lui enlève son drapeau; puis, agitant ce glorieux trophée, elle marche à la tête des siens, les encourage, les excite, les exalte et les précipite avec elle sur les assaillants, qui se retirent épouvantés, et abandonnent la brèche en entrainant dans leur fuite les autres colonnes qui venaient derrière eux pour monter à l'assaut.

Cette action héroïque couronna l'intrépide résistance des habitants de Nice; les Turcs et les Français ne tardèrent pas à abandonner le siége d'une place où les hommes et les femmes avaient rivalisé de courage, d'honneur et de fidélité.

VI.

Maintenant, lecteurs, parcourons ensemble les places, les édifices, les monuments de la ville qui a eu l'honneur de donner le jour à l'héroïne qui chassa l'étranger du sol de sa patrie; cherchons à découvrir quelque part sa statue, un tableau quelconque, la représentant au moment où elle abat à ses pieds le téméraire qui a osé souiller les murs de sa ville natale en y plantant un drapeau qui n'était pas le sien!!!

Où la trouverons-nous, cette magnifique représentation de l'honneur national vengé? où est le rude et mâle visage de Catherine Seguraua? Cherchez, vous ne le trouverez nulle part, si ce n'est peut-être dans une méchante toile conservée, dit-on, à l'Hôtel-de-Ville.

Habitants de Nice, vos pères étaient des héros, vos femmes et vos filles des héroïnes, et vous n'avez rien fait pour recommander leur mémoire à la vénération de la postérité.

Cependant l'exemple de ceux qui ont bien mérité de la patrie est utile, car il commande impérieusement de les imiter, et les âges à venir ne sont-ils pas là pour recueillir les traditions d'honneur semées par nos pères?

Quoi! cette grande personnification de la vertu populaire, se résumant dans ce qu'il y a de plus grand et de plus noble dans la création de Dieu, le cœur d'une sainte femme du peuple, a laissé indifférents vos peintres, vos poètes et vos statuaires? Il faut chercher dans la poussière de vos vieilles annales une image que vous devriez porter sur vos enseignes pour l'opposer aux étrangers, s'ils venaient encore vous demander le sacrifice de votre nationalité.

Que vous importe ce beau soleil qui vous éclaire, si vous n'en avez pas conservé un seul rayon dans vos cœurs pour y réchauffer le plus sacré de tous les amours, l'amour de la patrie!

VII.

Revenons à notre sujet, où nous attend une ère de bonheur sous le règne de Philibert-Emmanuel. Ce prince, remis en possession de ses états en 1559, s'appliqua tout entier à la félicité de ses peuples.

Six cent ans du régime féodal avaient pesé sur les habitants du comté de Nice; aussi, que de plaies à guérir, que d'abus à réformer, que de larmes à tarir, d'injustices et de spoliations à réparer!

Emmanuel-Philibert suffit à cette tâche bienfaisante. Le bien public l'occupa tout le temps de sa glorieuse carrière, terminée en 1580, précisément au moment où ses états, ra-

vagés par la peste, eussent réclamé la continuation de ses soins, de son courage et de l'esprit de sacrifice qui l'animait.

La généreuse bonté de ce prince se fit ressentir dans les améliorations qui furent introduites dans le gouvernement de son pays.

Aux rapines des grands, à leur cupidité égoïste succédèrent le respect des droits de tous, et l'égale répartition des charges publiques.

Mais, lorsqu'il eut cessé de vivre, d'autres calamités vinrent assiéger les habitants du comté de Nice, et tout le bien rêvé par lui ne fut qu'un songe; le malheureux peuple, à son réveil, retrouva toutes les entraves et les misères de l'ère passée

Pendant les premières années du règne de Charles-Emmanuel, Nice eut à souffrir du passage des troupes piémontaises, qui allèrent occuper la Provence en 1590.

Jusqu'au traité de Lyon. elle fut envahie plusieurs fois par les armées ennemies. Les pirates qui infestaient ses rivages. les Espagnols, les Génois, en 1626, et enfin les Français lui firent subir, pendant ce long espace de temps, toutes les horreurs de la guerre et de la dévastation; elle resta ainsi, pauvre, sans commerce, épuisée, misérable, jusqu'au traité des Pyrénées (1659).

A partir de cette époque, le pays, tranquille, put cicatriser ses blessures, le commerce refleurit et devint plus important. Cet état de calme dura jusqu'à la fin de la régence de Jeanne de Nemours.

VIII.

Dix-sept ans de paix, sous le règne de Victor-Amédée, augmentèrent encore le bien-être du pays.

Mais ce bonheur devait bientôt avoir un terme, et le souverain qui l'avait procuré à ses sujets ne sut pas le leur conserver.

Victor-Amédée s'était uni avec la France, en épousant Anne d'Orléans, nièce de Louis XIV. Au lieu de tirer profit de cette alliance dans l'intérêt de son pays, il prit parti contre le grand roi en se liguant avec Guillaume III et le

duc de Bavière. Cette imprudente défection attira la foudre sur lui: Catinat envahit ses états à la tête d'une armée considérable, et, plus heureux que le duc d'Enghien, il força la ville et le château de Nice à capituler (1691).

Par le traité de paix de 1696, Louis XIV rendit au duc de Savoie sa capitale des Alpes Maritimes, et la superbe forteresse qui lui servait de couronne.

Les hostilités ayant recommencé, en 1706, entre la maison de France et celle de Savoie, le duc de Berwick acheva l'œuvre de Catinat; le château de Nice fut repris et cette fois entièrement rasé.

Rien ne peut donner une idée aujourd'hui de cet ancien boulevard de l'Italie, transformé en un riant jardin, et n'offrant plus à l'œil que quelques vieux pans de murailles tapissés de lierre, et gisant renversés au milieu des fleurs et des arbustes.

Lorsqu'il existait dans toute sa formidable grandeur, il était environné de remparts, de hautes murailles flanquées de demi-lunes et de casemates; son intérieur renfermait des palais, des églises, des places dont il ne reste plus de vestiges.

Par le traité d'Utrecht (1713), Victor-Amédée obtint la restitution de tous ses états, et Nice passa de nouveau sous ses lois.

L'invasion des Français et des Espagnols réunis (1744) ramena tous les malheurs de la guerre.

Enfin le traité d'Aix-la-Chapelle lui rendit le calme, et elle continua de vivre ainsi tranquille et heureuse jusqu'à la révolution de 89.

IX.

Victor-Amédée III avait remplacé, sur le trône, son père, Charles-Emmanuel III. Les habitants de Nice n'eurent qu'à se louer de son règne.

La grande tourmente qui avait englouti quatorze siècles de monarchie en France, vint le surprendre, comme les autres monarques de l'Europe, et arrêta ses projets d'améliorations.

Ce fut un des princes les plus ardents contre la révolution française; il ouvrit ses états aux premiers émigrés, et refusa de recevoir l'ambassadeur français, Sémonville.

Quand la guerre eut éclaté, battu en plusieurs rencontres, il perdit une partie de son territoire, et Nice devint alors une des premières étapes des armées françaises, qui s'élancèrent de là, sous la conduite du général Bonaparte, à la conquête de l'Italie.

Suivons maintenant le vol rapide du jeune aiglon qui bientôt embrassera le monde entier dans l'envergure de son aile agrandie; conquête éphémère cependant, car il n'est pas donné au despotisme de rien fonder de durable sur la terre, où la liberté seule a le droit de construire son édifice éternel.

HUITIÈME PÉRIODE.

Coup-d'œil sur la Révolution Française.

NICE SOUS L'EMPIRE, LA RESTAURATION ET L'ÉPOQUE ACTUELLE.

I.

La terrible commotion politique de 93 remua le vieux monde jusque dans ses fondements.

L'ancien ordre social, renversé par les idées de la révolution française, devait se renouveler dans ses tendances, dans ses mœurs, dans ses lois, et remplacer la féodalité, ce système sauvage du code barbare, par l'esprit de fraternité et d'égalité, renfermé dans le code évangélique; mais ce germe rénovateur, qui devait se développer par la tolérance et l'amour de l'humanité, s'éteignit stérilement, étouffé et noyé dans le sang humain.

Les hommes de 93 commirent le plus grand des attentats contre la liberté humaine, en tuant au nom de la liberté; comme si l'échafaud pouvait fonder quelque chose, comme si la tolérance n'était pas le premier principe du régime républicain, qui, s'appuyant sur la raison humaine, ne doit faire appel qu'à la libre discussion et aux progrès de l'opinion publique.

Le pouvoir absolu ne peut vivre sans la violence et l'intimidation, puisqu'il n'a d'autres raisons d'être que la volonté du maitre et l'abrutissement ou la servilité des sujets; il va en sens inverse des tendances et des aspirations de notre nature; il faut qu'il refoule incessamment les révoltes de l'intelligence comprimée, et le cri intérieur de la conscience qui nous dit à tous que nous sommes libres et égaux devant Dieu et que nous devons l'être devant les sociétés; comme l'absolutisme contrarie la loi du développement humain, on comprend qu'il s'impose, ne pouvant pas persuader; mais la république n'est autre chose que l'application de cette loi; elle repose, sur le bon sens et non sur l'arbitraire, sur la majorité et non sur une volonté individuelle, sur l'opinion et non sur la force; l'échafaud républicain est donc un contre-sens, outre que c'est un crime, et ce sera l'éternel honneur de Lamartine et des démocrates de 1848 d'avoir répudié le sanglant héritage de leurs prédécesseurs.

En vain cherche-t-on à justifier la terreur par le salut public; cette raison d'état est au service de toutes les tyrannies, et la première nécessité du salut public est de proclamer le respect de la vie humaine. Si un parti s'arme de ce prétexte meurtrier contre un autre parti, tôt ou tard il verra son arme se retourner contre lui, et tombera à son tour sous les mêmes violences justifiées par son propre exemple; c'est ainsi que les girondins, les montagnards et les thermidoriens se sont succédé sur l'échelle fatale, où se mêlait le sang des vainqueurs et des vaincus, et que la révolution, suivant l'expression énergique de Vergniaud, a fini par dévorer tous ses enfants.

En admettant d'ailleurs que le salut public fut protégé en apparence et provisoirement par le coup de cet odieux allié, l'échafaud, cette victoire ne peut être que momen-

tanée; le gouvernement est sauvé pour quelques jours, mais le principe est mort et la société est perdue pour de longues années. Les ressentiments couvent; les vengeances font explosion; la terreur aliène à la république les esprits qu'elle eût gagnés par la douceur et la tolérance; ceux mêmes qui avaient appelé de tous leurs vœux et salué avec enthousiasme l'aurore de la démocratie, comme le règne de toutes les idées justes et généreuses, se tournent contre des principes qu'ils accusent de leurs déceptions; au lieu de condamner les hommes, ils condamnent les idées, et, découragés de la liberté, ils se rejettent aveuglement dans les bras du despotisme, déguisé sous le nom de principe d'autorité. C'en est fait alors et pour longtemps, des conquêtes de l'esprit humain; on a voulu avancer dans une voie de sang, et on a reculé d'un siècle; on a perdu même tout le terrain qui semblait irrévocablement acquis aux institutions les plus modérément libérales.

Nous l'avons vu; nous le voyons encore; cette leçon de l'expérience a été stérile pour nous, plaise au ciel qu'elle ne le soit pas pour la jeune génération; plaise au ciel que la prudence et la modération consolident un jour la nouvelle et inévitable victoire des idées auxquelles appartient l'avenir, et que nos successeurs, plus heureux que nous, puissent aborder enfin et se maintenir dans la terre promise que nous n'avons fait qu'entrevoir!

II.

Nous avons parlé avec sévérité et avec douleur des fautes et des crimes de la révolution, comme un ami parle des torts de son ami; ne soyons pas injustes cependant; reconnaissons que la mêlée était ardente; que les classes privilégiées dépossedées combattaient avec acharnement et par tous les moyens l'établissement du régime régénérateur, que l'Europe entière, c'est-à-dire, les rois menacés sur leurs trônes, assiégeaient par les armes au dehors ce que la cour, l'aristocratie et le clergé attaquaient par leurs conspirations, à l'intérieur; ce n'était pas encore la république, c'était la révolution, c'est-à-dire la bataille, et dans la chaleur du

combat on ne mesure pas les coups; mais disons en même temps que c' est une excuse et non une justification.

Reconnaissons aussi les immenses bienfaits de cette terrible et glorieuse révolution; les privilèges abolis, l' égalité fondée, la pensée affranchie, la tolérance religieuse substituée aux persécutions, les barrières des princes renversées, l' unité réalisée, la légalité remplaçant l' arbitraire, un code inspiré par l' esprit démocratique, une justice uniformément organisée, une administration régulière, la propriété débarrassée de charges humiliantes et accessible aux paysans et au peuple, qu' on intéresse ainsi au sol national. Toutes ces conquêtes et tant d' autres, nous les devons à nos pères, à ces rudes combattants de 89 et de 93; c' est par eux que le nouvel ordre de choses a remplacé définitivement celui que nous avaient légué les barbares; par eux la civilisation et le bien-être matériel se sont développés avec une puissance et une rapidité incroyables; ceux-mêmes qui insultent la révolution ne sont heureux et honorés que grâce à son œuvre émancipatrice; ces parvenus, qui renient leur mère, ne seraient sans elle que des manants; ces bourgeois qui déclament contre la philosophie, ne seraient que de roturiers; ne soyons pas ingrats comme eux; pleurons la faute; détestons les forfaits; mais glorifions les résultats; si quelques uns d' entr' eux sont discutés encore à l' heure qu' il est, si quelques unes de nos conquêtes semblent perdues, ce ne peut-être qu' un temps d' arrêt, une de ces réactions passagères propres à l' esprit français qui passe en un an d' un excès à l' autre; non, le peuple français n' est pas dégradé; non, ce noble pays n'a pas éteint en lui le foyer des dévouements; non, l'egoisme et le culte exclusif des intérêts materiels ne peuvent pas s' acclimater dans cette chevaleresque nation; la France a toujours été à la tête du mouvement intellectuel; c' est chez elle que sont nées, c' est de chez elle qu' ont rayonné dans l' Europe toutes les institutions libérales, ces institutions qui n' ont plus d' asile que dans la Belgique et sous ce généreux et loyal gouvernement piémontais; elle ne se laissera pas destituer de sa mission providentielle, et poursuivra, environnée de la sympathie des peuples, son œuvre désintéressée et féconde.

Ces considérations m'ont fort éloignée de mon sujet, dans lequel je rentre pour bénir cette illustre maison de Savoie, qui, toujours paternelle et protectrice pour ses peuples, devait survivre à toutes les secousses qui ont ébranlé et dispersé tant d'autres familles de rois.

III.

En remontant à la source de cette race héroïque, on ne rencontre que de grands capitaines, de sages législateurs, et des princes jaloux de faire le bonheur de leurs sujets.

Les deux derniers de ces rois, dont le règne précéda la révolution française, furent adorés de leurs peuples. Charles-Emmanuel et son successeur, Amédée III, se signalèrent à la reconnaissance publique par l'abolition de certains abus qui régnaient encore dans leurs états parmi la noblesse et le clergé.

Le premier de ces souverains fut le protecteur éclairé des lettres, des sciences et des arts; l'industrie et le commerce prirent également un essor rapide sous son règne.

Le dernier eut le tort, peut-être, de se montrer favorable aux émigrés; l'orage qu'il avait soulevé contre lui en excitant les colères de la France, l'emporta, comme nous l'avons dit; il ne survécut que cinq mois à la paix humiliante de Paris, qui lui ravit une partie de son royaume.

IV.

Lorsque la révolution de 89 éclata, Nice n'était, à proprement parler, qu'une grosse bourgade avec quelques gentillâtres de province, portant talons rouges et habits brodés aux grandes fêtes de l'année, et s'enrichissant par la stricte économie.

La bourgeoisie singeait ces mœurs de son mieux et n'avait d'autre but que de prendre rang dans la caste supérieure, soit par des alliances, soit par des acquisitions de fiefs.

Quant au pauvre peuple, il détestait la bourgeoisie, parce qu'elle était sortie d'hier de ses rangs, et il servait la no-

blesse, en haine de la bourgeoisie d'abord, et ensuite par besoin et par crainte.

L'éducation générale n'allait pas au-delà; si quelques organisations supérieures dépassèrent ces limites, elles furent en petit nombre, ou elles se cherchèrent un autre théâtre.

Le mouvement révolutionnaire vint bouleverser cette situation.

A l'approche des armées françaises, le clergé, qui partageait les avantages de la noblesse, s'attacha à répandre la terreur dans les esprits, et prépara la résistance. Mais la tentative fut vaine; la noblesse fut obligée d'émigrer et la riche bourgeoise en dut bientôt faire autant, devant les menaces de quelques brigands, qui exploitèrent les circonstances à leur profit et se firent un pouvoir de leur audace dans le crime.

Ces excès n'avaient point fait aimer la France et ses institutions.

Nice ne pouvait cependant fermer les yeux sur le progrès matériel qu'elles avaient amené, et sur la part qui lui en revenait à elle-même; son commerce et son industrie avaient reçu une forte impulsion, le bien-être se répandait, un enseignement libéral et généreux développait les intelligences, la société élargissait ses cercles; la ville retentissait du bruit du travail; Nice, en un mot, comprenait que les événements politiques l'avaient replacée dans la condition pour laquelle la nature l'avait faite.

V.

En 1802, lorsque Victor-Emmanuel succéda à son frère, la Savoie et le Piémont appartenaient à la France; lui-même, enfermé dans l'île de Sardaigne, réussit à échapper aux armes de Bonaparte, et dut se contenter de cette petite souveraineté.

Mais, en 1814, l'empereur ayant succombé devant l'Europe entière soulevée contre son ambition, toutes les nationalités, violées par la conquête, se replacèrent sous leurs anciennes lois.

Nice, qui était le chef-lieu du département des Alpes

Maritimes, du temps de l'empire, rentra sous l'autorité de ses anciens maitres.

Victor-Emmanuel I[er] reprit possession de ses états de terre-ferme, qui furent augmentés du territoire de Gènes, et de diverses annexes.

Cependant, quoique le prince eût été le bienvenu au milieu de son peuple, après un long exil et une longue séparation, toute cette partie de la jeunesse dont l'éducation avait été faite sous l'influence française, avait trop de générosité dans le cœur pour se rallier à ce régime qui refusait une constitution; d'abord bonapartiste et bientôt après libérale, elle accepta avec joie les avances du carbonarisme italien, et s'associa de grand cœur à ses desseins.

Chacun sait l'explosion de 1821; noble tentative, qui n'avorta que par la cause qui fera l'éternelle faiblesse des partis démocratiques: le manque de discipline et d'ensemble.

Le but des Niçois qui prirent part à l'affaire de 1821 n'était que de fonder un gouvernement parlementaire, tandis que le reste de l'Italie aspirait à l'unité nationale.

L'ancien régime restauré resta maître du champ de bataille, presque sans coup férir; mais il sentait l'aversion dont il était l'objet de la part de la bourgeoisie.

Il voulut en arrêter les effets en redoublant de surveillance, en accordant aux jésuites le monopole de l'instruction publique, en créant ce régime qui fut designé par le nom de GOUVERNEMENT DES COMMANDANTS DE PLACE, gouvernement arbitraire par de vieux officiers, ayant le zèle du chef de garde, mais chez qui l'intelligence n'était pas à la hauteur du dévouement.

VI.

Après l'insurrection de 1821, le roi abdiqua, plutôt que de satisfaire au vœu de son peuple, et laissa le trône au duc de Genevois, Charles-Félix, son frère.

Les idées libérales, qui pénétraient de tout côté, grâce à la tribune française, cette grande propagandiste de la liberté, se brisaient partout contre le réveil de l'absolutisme que les princes de l'Europe s'efforçaient de remettre en vigueur.

Les rois de Piémont, y compris Charles-Félix, luttèrent longtemps encore, contre l'esprit nouveau du siècle, jusqu'au moment où Charles-Albert, duc de Carignan, successeur du monarque précédent, eut enfin introduit les institutions constitutionnelles.

Il faut convenir que, même jusque-là, les habitants du pays sarde et ceux du comté de Nice principalement, jouissaient d'une grande prospérité, tant la bonté de leurs princes dominait le vice des institutions anti-libérales.

Tout le monde connait la fin héroïque et malheureuse du champion chevaleresque de l'indépendance italienne; qu'il me soit permis de payer, à mon tour, un tribut de louanges et de regrets à sa mémoire!

Ce prince avait gardé toute sa vie, dans le fond de son cœur, le culte de la liberté; mais, après le fatal échec de 1821, il attendit le moment favorable pour ses réformes.

Ce moment venu, quand il entendit le flot démocratique gronder autour de lui, il se hâta de mettre la main à l'œuvre; il adopta bien vite ce qu'il y avait de juste et de licite dans les exigences de la démocratie, et voyant que le torrent allait grossissant de plus en plus, il se mit à lui creuser un lit large et profond où il put s'étendre et se développer sans emporter ses digues

Une constitution largement conçue fit entrer le peuple dans la gestion de ses propres affaires; l'influence, jadis souveraine, du clergé et de la noblesse fut réduite à la juste limite qui lui convient.

Les emplois publics devinrent le domaine de tous les esprits d'élite, sans distinction de rang et de naissance; une Chambre librement élue par le peuple fournit à la couronne ses conseillers et ses ministres, et les Etats-Sardes, grâce à Charles-Albert, jouirent, en 1847, des institutions les plus libérales qu'il y ait peut-être en Europe dans ce moment.

VII.

Un an après, la république abattait, en France, le trône bourgeois de Louis Philippe, et emportait, de son souffle,

cette royauté bâtarde (1), qui, ne procédant d'aucun principe, s'affaissa sur elle-même, sans trouver, au jour de sa disgrâce, le moindre support parmi tous les intérêts égoïstes qu'elle avait groupés autour d'elle, aux jours de sa prospérité.

Un cri de liberté retentit soudain des rives de la Seine aux rives du Pô; Charles-Albert l'accueillit, le propagea et marcha contre l'Autriche à la tête des peuples soulevés de l'Italie.

Voici quelle était la situation de Nice un peu avant la révolution.

Le comte Rodolphe de Maistre avait remplacé le comte Morra, homme généralement honoré et estimé, dans le gouvernement de la place.

M. de Maistre n'était qu'un homme de salon, d'un commerce aimable et enjoué avec ses amis, réservé, froid et quelquefois hautain envers ses inférieurs.

Il ne manquait pas d'esprit, mais c'était un esprit paradoxal; en somme, il n'inquiétait personne, et fut accepté à Nice, quoique la population fût alors ardemment préoccupée de la révolution qu'on prévoyait, de Gioberti qu'on exaltait, et de son livre, la Giovane Italia, qu'on dévorait.

Pendant les trois dernières années du règne de Louis-Philippe, il se produisit en Piémont certains faits qui frappaient vivement les esprits attentifs.

La censure de la presse se montrait moins rigoureuse, et les barrières s'abaissaient de plus en plus devant les journaux de l'opposition modérée.

Ceux-ci s'étaient mis à célébrer les louanges du gouvernement dont ils annonçaient les réformes, puis ils parlaient du réveil de l'esprit italien et publiaient des correspondances à l'appui des espérances qu'ils propageaient.

Mais ce qui se passa de plus significatif à cet égard, ce fut la publication du livre de César Balbo, Le Speranze d'Italia. La libre diffusion de cet écrit évidemment révo-

(1) Ce que je dis ici, politiquement parlant, de la dynastie d'Orléans, ne saurait, en aucune façon, porter atteinte au respect que m'a toujours inspiré cette auguste famille, qui donne au monde le spectacle de sa résignation et de ses vertus privées.

lutionnaire, sous ses formes prudentes et scolastiques, le soin que prenait le gouvernement d en faire conseiller la lecture par ses plus hauts agents, furent des faits tellement inattendus que les premiers de ceux à qui ils se révélèrent s'en effrayèrent et n'y virent qu'un moyen perfide de sonder leurs dispositions intimes.

Les jésuites, qui avaient déja le mot de l'énigme, eurent grand soin d'augmenter ces incertitudes. Mais leurs manœuvres furent impuissantes pour arrêter la marche de Charles-Albert.

On sait que le général Bubna, après l'affaire de Novare, en 1821, avait salué, par dérision, Charles-Albert du titre de roi d'Italie. Le roi gardait impatiemment le souvenir de cet affront, et avait juré en son cœur de faire du sarcasme une prophétie.

L'entreprise était ardue et devait rencontrer des obstacles puissants. Cependant on commença à démasquer les batteries vers la fin d'octobre 1847, et l ébranlement qu'en reçut le pays fut immense.

L'annonce des réformes provoqua de toutes parts une joie delirante; les populations la firent éclater par des manifestations enthousiastes.

VIII.

Il ne s' agissait que d' une loi communale dans laquelle on voyait transpirer une velléité timide d' introduire le régime électif, d une loi sur la presse qui la debarrassait de ses entraves, mais qui laissait encore subsister la censure.

Il est vrai que chacun savait que cette censure était un moyen transitoire entre le régime passé et le nouveau.

Ces retards, neanmoins, irritaient déjà le peuple, et la réaction s'emparait de ces menaces pour arrêter le roi sur la pente des réformes.

Les opposants prenaient confiance, et leur assurance al'ait en croissant; mais la jeunesse des villes ne recula pas; elle fit chaque jour des manife tations bruyantes aux noms de Charles-Albert et de Gioberti, et à ces deux noms se joignaient de temps à autre les cris de « Vive l'Italie! — A

bas les jésuites ! — Vive la liberté ! » qui formulaient plus nettement les tendances populaires.

Le mouvement se faisait contre les jésuites, d'abord à cause des haines qu'ils avaient amassées pendant le régime qui allait finir, et ensuite parce que, eux présents, les intentions liberales du souverain auraient avorté.

Or, le mot de CONSTITUTION était déjà dans toutes les bouches, et, si le parti libéral ne se montrait pas impatient, c'est qu'il savait que la proclamation en était résolue.

Il va sans dire que les hommes du vieux parti aristocratique suivaient avec effroi la marche rapide des événements.

La populace n'y comprenait rien et se serait assez volontiers rangée de leur côté.

La bourgeoisie seule, et surtout la jeune génération, qui venait presque d'échapper à la férule des jésuites, marchaient avec courage en avant.

Ceux-ci constituaient la majeure partie des habitants de la ville. Ils eurent pour organe un journal qui porta le titre d'ECHO DES ALPES MARITIMES, et dont les tendances transpirèrent facilement dans son programme, à travers les coups de ciseaux de la censure.

Le bas-clergé avait timidement participé au mouvement; quant à ses chefs, ils étaient évidemment hostiles aux réformes; mais, ne voulant point se compromettre, ils avaient choisi des prêtres ignorants, chargés de tromper le peuple et de l'effrayer.

Un de ceux-ci, pareil au singe de La Fontaine, prit le Sonderbund pour un homme, et invita béatement ses ouailles à dire force PATER et AVE pour le malheureux SAINT DÉRBUND, que les liberaux suisses avaient fait mourir par la DIÈTE. — La bévue de ce bon prêtre souleva un rire universel.

Sur ces entrefaites, la constitution fut proclamée à Turin le 8 février. Un petit nombre de personnes bien informées l'attendait depuis les premiers jours du mois, mais un mot d'ordre avait été donné à toute la presse pour garder le silence et ne pas avoir l'aire d'exercer une sorte de pression sur l'esprit du Roi.

Enfin le courrier de Turin en apporta la nouvelle dans

la matinée du 10 février, et M. de Maistre la proclama, au cri de « Vive le Roi ! » du haut des fenêtres du palais.

Aucune parole ne pourrait rendre les transports de joie qui accueillirent cette proclamation ; en quelques minutes, la ville se pavoisa de drapeaux tricolores; hommes et femmes, tous se parèrent de cocardes et de rubans aux couleurs nouvelles, bien qu'elles ne fussent point encore officiellement adoptées. Tout travail cessa, la population, presque toute entière réunie en une seule troupe, parcourait les rues en chantant.

Cette première manifestation se répéta le dimanche suivant d'une manière plus imposante, mais sans rien diminuer de l'enthousiasme du premier jour. Un ciel splendidement radieux et une chaude température ajoutèrent à l' éclat de ces fêtes.

Enfin, on apprit avec plaisir deux jours après, que le général Hippolyte Gerbaix de Sonnaz remplacait M. de Maistre comme gouverneur.

M. de Maistre quitta Nice au bout de huit jours; les jésuites prirent le deuil. Le 5 mars, ils durent partir eux-mêmes et abandonner le sol de l' Etat.

IX.

Mais déjà dans l'après-midi du dimanche 27 février, la nouvelle s' était répandue de la proclamation de la république en France; nous ne raconterons pas ici les événements de février, ils sont trop connus; la situation politique de Nice, en 1848, peut d' ailleurs se résumer en ces quelques mots: Guerre au jésuitisme, dévouement à la cause libérale, lutte entre les sympathies françaises et italiennes, attitude hostile du Piémont et de Gênes contre les franchises locales.

L'histoire racontera les diverses phases de ce grand mouvement qui devait affranchir l'Italie, et qui trompa tant de généreuses espérances; elle dira que le chevaleresque Charles-Albert, vainqueur d'abord, dans la croisade qu'il avait entreprise, succomba ensuite, moins par la faute de sa vaillante épée que par celle de la trahison et du nombre.

On sait par quels prodiges de valeur il disputa la victoire

aux oppresseurs de son pays; on n'ignore pas que, résolu à mourir pour ne point survivre au revers de ses armes, il se précipita maintefois au plus fort de la mêlée; vers la fin de la bataille, désespéré, mais gardant une figure impassible, il se tenait debout sur le sommet d'un mamelon labouré par les boulets des batteries ennemies; ses officiers tombaient autour de lui, et lui, immobile et silencieux, contemplait la ruine de son œuvre, « Sire ! » s'écria un de ses généraux, « ce n'est plus du courage, c'est un suicide. » Ce fut alors, mais seulement alors, que l'illustre vaincu, fidèle à ses idées religieuses, consentit à se retirer.

La mort n'ayant point exaucé ses vœux, il aima mieux se condamner à un exil volontaire et éternel, plutôt que de voir l'Italie remise sous le joug étranger.

Honneur et gloire à lui! qu'il repose à jamais en paix, ce preux chevalier, ce héros, ce roi martyr, qui se dévoua à la cause de l'indépendance nationale, et préféra l'exil à la honte! Qu'il soit à jamais l'admiration et l'amour de la postérité, ce créateur des libertés publiques, ce monarque bien-aimé qui légua le bonheur à ses peuples, et à ses descendants un noble exemple de patriotisme.

Eh quoi ! son illustre fils ne marche-t-il pas déjà sur ses traces! quels gages de bravoure et de talents militaires n'a-t-il pas donnés à son pays sur tous les champs de batailles où il porta si haut le drapeau national !

Victor-Emmanuel II n'est-il pas le soutien et le protecteur du pacte sacré qui lie le peuple à son roi, et dont il a juré le maintien envers et contre tous, une main sur son cœur loyal et l'autre sur la garde de sa vaillante épée!

Pour moi, exilée de mon pays pour la sainte cause de la liberté (et je me glorifie de cet exil), n'ai je pas trouvé, dans les états du nouveau roi de Sardaigne, cette ère de progrès et de dignité morale que j'aimais à rêver pour la France! Qu'il soit béni, ce jeune et généreux monarque, dont le sceptre tutélaire s'étend sur tous les exilés, sur tous ceux qui, refoulés vers ses frontières sacrées, viennent respirer, chez un peuple constitutionnel, l'air vivifiant de la liberté.

X.

Je ne veux pas terminer ces pages historiques, sans y introduire également les témoignages de mon estime pour les ministres et les hommes d'état qui ont prêté au roi leur concours habile et dévoué.

Citer ici des hommes tels que MM. de Cavour, Cibrario, d'Azeglio, etc., etc., c'est faire leur éloge; c'est rappeler tout ce qu'ils ont fait de grand et d'utile pour leur pays; c'est remettre sous les yeux du lecteur les ouvrages de publicistes, de littérateurs et d'historiens éminents; c'est, en un mot, rendre justice à cette politique éclairée et ferme, qui, dernièrement encore, malgré les murmures des intérêts privés, froissés momentanément, n'a pas craint de décréter l'abolition du port franc de Nice; c'est ainsi que ces habiles politiques ont reconnu ce principe fondamental de toute nationalité: qu'il ne saurait y avoir de privilège, pour telle ou telle localité, là où il n'y a qu'une loi et qu'un gouvernement pour tous!

Et, maintenant, un mot, avant de terminer cette esquisse historique, des auteurs dont j'ai feuilleté les pages à la hâte, et qui m'ont aidé de leurs recherches à élever ce faible monument à la gloire de leur patrie.

Je citerai, en première ligne, l'ouvrage de M Gioffredi, comme le plus complet, le plus substantiel et le plus savant; en second lieu, l'Histoire de Nice, de M. Louis Durante, remplie de faits intéressants, exposés dans un style un peu diffus.

Le Voyage aux Alpes Maritimes, par M. Fœdéré; Nice et ses environs, par M. Louis Roubaudi; le Nouveau Guide des Etrangers a Nice, par M. A. Risso; la Statistique maritime, de M. le chevalier Mages de Clavel, ouvrage inédit, et qui mériterait cependant de voir le jour, sont autant de riches répertoires où j'ai puisé les documents et les faits dont j'avais besoin.

Le cadre restreint dans lequel j'ai renfermé mon sujet ne m'a point permis de profiter de deux excellents livres de MM. Carlone et Bazancourt.

L'un, M. Carlone, dans un ouvrage écrit d'un style ferme et vigoureux, nous a dépeint l'époque si variée du moyen-âge, dans tout ce qu'elle a de plus pittoresque et de plus opposé à nos mœurs actuelles.

Le CHARIVARI fera du bruit dans le monde, tant qu'il s'y trouvera des gens d'esprit et d'érudition.

L'autre, M. de Bazancourt, se souvenant qu'il était à Nice, pays semé de fleurs, a répandu, dans NICE ET SES SOUVENIRS, toutes les grâces et toutes les fioritures de son esprit.

DEUXIÈME PARTIE.

6

CHAPITRE PREMIER.

Agriculture, Commerce, Législation.

Les premiers habitants de Nice, de pêcheurs et de chasseurs qu'ils étaient, devinrent agriculteurs, et transformèrent en champs fertiles les côtes environnantes jusqu'alors incultes et couvertes d' herbes assez maigres, que se disputaient quelques rares troupeaux.

Ce furent les colons marseillais qui introduisirent l'olivier, le caroubier et la vigne. Les Phocéens avaient apporté plus anciennement cette culture sur les côtes de Provence.

Pendant tout le moyen-âge, les champs furent si souvent ravagés, par les guerres et les invasions continuelles, que, loin de progresser, l'agriculture dépérit entièrement.

Tout porte à croire que la récolte des vins était jadis plus abondante dans le territoire de Nice que de nos jours, mais on a successivement remplacé les vignobles par des oliviers, qui demandent moins de travail. Cette économie de temps est précieuse pour Nice, pays de petite culture. Le paysan est laborieux, et n'épargne pas ses sueurs; en effet, il n'est pas rare de voir des collines disposées en gradins, où des murs peu élevés soutiennent les terres souvent rapportées de loin.

Il est presque inutile de dire que le comté de Nice ne récolte pas le blé nécessaire à sa consommation. Quant aux bestiaux, au beurre, à la volaille, c'est de Turin qu' on tire ces denrées.

Voici de quoi se compose la culture actuelle : quelques légumes, la vigne, le caroubier, l'olivier, l'oranger, la rose et la violette.

Aux environs de la ville, la propriété est partagée à l' excès ; le terrain a une grande valeur. On y voit des maisons de campagne plus ou moins rustiques, mais presque toujours d' un goût déplorable; des jardins et des vergers les entourent; une ou deux familles de paysans y habitent, cultivent la terre, prennent la moitié des produits et donnent l' autre au propriétaire.

Comme comptoir maritime des Marseillais, Nice, dans les temps antiques, avait déjà participé à tous les avantages du commerce de la métropole. Ses nombreux vaisseaux sillonnant toute l'étendue des mers connues, à cette époque reculée de la navigation, répandaient partout sur leur passage les produits de son industrie, tandis qu'elle importait elle-même dans son sein les productions des autres peuples; c'est ainsi que les flottes romaines trouvèrent dans le port de Nice, pendant la lutte de Carthage, tout ce qui était nécessaire à leur ravitaillement, et que le grand Scipion vint deux fois y chercher des approvisionnements.

L'éducation des troupeaux, l'exploitation des laines et des bois de construction: telles étaient la richesse et l'industrie des habitants des montagnes.

D'immenses forêts couvraient, au nord des Alpes Maritimes, la chaîne élevée qui sépare la Provence du Piémont; les eaux de la Tinea, de la Vesubia et du Var, servaient, comme aujourd'hui, aux transports des bois de construction; non-seulement le chantier et l'arsenal de Nice en consommaient une grande quantité, mais encore le commerce en faisait des expéditions continuelles à Gênes, à Marseille et dans le Bas-Languedoc.

Les principales branches de l'ancien commerce de Nice peuvent se classer de la manière suivante: l'exportation des huiles, des oranges, des soies brutes, des laines et des bois de construction; les fabriques de papiers, de cordages, de fruits confits et parfumeries, l' importation dés blés, des comestibles, des étoffes étrangères et autres objets de consommation intérieure; alors, plus qu'aujourd'hui, la balance était

en faveur de l'exportation, parce que le luxe n'avait pas encore créé des besoins ruineux.

Plusieurs des industries anciennes ont disparu; jadis, un grand nombre d'ouvriers travaillaient aux cordages, d'autres aux fabriques de papier; le miel et la cire formaient encore une branche importante de l'industrie locale; les flambeaux de Nice, les parfumeries, les fruits confits, jouissaient à la cour du roi de France et des comtes de Provence d'une réputation méritée.

Les anciens Niçards, comme on le voit, ne laissaient pas que d'être fort industrieux, et ne le cédaient en rien à leurs descendants.

Quand Nice se donna à la maison de Savoie, elle eut soin de stipuler divers avantages et immunités. Une des principales était l'entrée en franchise de tous les produits étrangers. Lors de la réunion à la France, on dut supporter le régime douanier français; mais en 1815, Victor-Emmanuel Ier ayant repris possession de ses états, les anciens privilèges furent de nouveau solennellement confirmés, et il ne fallut rien moins que la proclamation de la constitution pour y porter atteinte.

Les Niçois protestèrent et firent même une espèce d'émeute. On triompha facilement de toutes ces résistances, et à partir du premier janvier 1854, le port franc n'exista plus.

Grâce à ce régime, Nice n'était qu'un immense comptoir où l'on debarquait toutes les marchandises angloises plus ou moins falsifiées, plus ou moins avariées.

Les habitants étaient écrasés sous le poids de cette fausse abondance; en effet, la France et même le Piémont, pour se préserver de cette avalanche de marchandises, entouraient le comté de formidables lignes de douanes.

Les produits niçois ne pouvaient franchir ces barrières: aussi trouvons-nous peu de manufactures. Pourtant il y a quelques fabriques de savon, quelques filatures de soie; non-seulement on vend l'huile en tonneaux, mais on l'expédie en bouteilles, surtout pour l'Amérique. De nombreux parfumeurs envoyent à l'étranger une foule d'essences très-estimées. Il y a aussi deux fabriques de succade, industrie

toute particulière à Nice et dont personne ne soupçonnerait l'importance; aussi en dirai-je un mot.

On fait venir de Corse, surtout, une immense quantité de cédrats; on les coupe, on les confit, on les met dans des tonnes, puis on les embarque pour la Hollande. Cela sert à faire du pain d'épices, et je ne sais quel pouding.

Les confiseurs du pays expédient en outre des quantités de fruits confits; cette exportation tient au bon marché des fruits et du sucre, car les confiseurs sont fort inférieurs dans cette partie à ceux de Paris et de Rouen, où le premier citron fut confit.

N'oublions pas l'ébénisterie de Nice, ou plutôt les mosaïques faites avec des bois non peints et conservant leurs couleurs naturelles; on en compose de vrais tableaux, ne manquant pas d'un certain art. Une table, envoyée à l'exposition de Londres, y a été très-remarquée et a mérité une médaille.

Les Grecs de Nice, fidèles à leur origine, conservèrent la religion et les lois de la métropole jusqu'au moment où Rome les enveloppa dans ses conquêtes. Depuis lors, le droit romain ne cessa jamais d'être la base de la législation de cette contrée. Nice était un pays de droit écrit, jusqu'à la révolution de 1793; les tribunaux jugèrent d'après les instituts, les pandectes et les constitutions du royaume de Sardaigne, publiées pour la première fois en 1720, puis légèrement modifiées et augmentées en 1773. La principale cour de justice portait le nom de Sénat et avait presque toutes les attributions de nos parlements; comme eux, elle jugeait les causes civiles, enregistrait les lois et édits et faisait des remontrances. Comme en France, le souverain leur forçait quelquefois la main, par son ordre formel.

La grande différence des Parlements et du Sénat, c'est que les charges de ce dernier n'étaient point vénales et que les membres du Sénat étaient à la nomination du roi.

Nice, ayant été réunie à la France, fut régie par la législation française.

En 1815, l'ancien état de choses reprit son cours, jusqu'à la promulgation du nouveau code civil, qui devint obligatoire à partir du premier janvier 1838. Ce code a beaucoup d'analogie avec le code Napoléon ; pourtant il y a des différences assez marquées; ainsi, au chapitre des successions, le père de famille peut disposer d'une part beaucoup plus considérable qu'en France. En l'absence de dispositions testamentaires ou autres, cette part disponible se partage entre tous les enfants en état de perpétuer le nom, au préjudice des filles et des prêtres.

Le régime hypothécaire est aussi plus simple que chez nous; le statut a promis la révision des lois sur le mariage, et si cet engagement n'est pas encore réalisé, c'est que la question est des plus irritantes et préoccupe tous les esprits.

Le corps judiciaire est composé d'un juge de mandement, dont les fonctions répondent à celles de juge de paix; seulement la loi sarde n'exige pas les préliminaires de conciliation; d'un tribunal de premier degré, appelé tribunal provincial; et d'une cour, appelée, comme chez nous, cour royale, qui juge en appel les affaires civiles ou correctionnelles; de plus, cette cour connaît de toutes les affaires criminelles, le jury n'existant encore que pour les délits de presse.



CHAPITRE DEUXIÈME.

Dialecte Niçois.

Si les Goths, les Huns, les Vandales, les Lombards, les Francs, et généralement toutes les nations barbares qui envahirent ce pays, y laissèrent des traces de leurs mœurs et de leur législation, ils durent nécessairement mêler leur idiome à celui des habitants.

Leur première langue fut un composé de grec et de celtique, par le mélange des Phocéens marseillais avec les naturels.

Les Romains y joignirent la langue latine, qui continua à dominer dans le dialecte, et à être exclusivement employée dans les actes publics, même après l'irruption des barbares.

La langue romane, ou provençal primitif, est un composé de grec, de latin et d'arabe.

Cette ancienne langue des Trouvères servit de base, plus tard, aux différents dialectes provençaux, dont le peuple se sert depuis le pied des Alpes Maritimes jusqu'aux Pyrénées.

L'idiome niçard présente peu de différence avec le dialect provençal ; il est cependant mêlé d'un grand nombre de mots de diverses nations : il a reçu des langues italienne, espagnole, française, plusieurs expressions indiquant la fusion des différents peuples qui l'ont formé.

Nous allons citer quelques-uns des mots populaires (1).

Lecteur, que cette érudition, qui n'est pas nôtre, ne vous intimide pas outre mesure; si vous nous rencontrez jamais, n'ayez pas peur et ne vous enfuyez pas. Nous ne sommes pas précisement un épouvantail ; vous n'aurez pas affaire à

(1) A. Risso, *G. de Nice*.

une savante; nous ne portons ni lunettes bleues, *ni bas-bleus;* nous n'avons de bleus que des yeux qu'on dit très-bleus.

PATOIS NIÇARD.	FRANÇAIS.
Abra	allumer
agassin	cor
arna	teigne
Bassèu	soufflet
baccias	boue
badajà	bailler
baus	rocher
bauma	grotte
bournèu	tuyau
bresca	rayon de miel
brusch	ruche
Daigl	faulx
drajo	sentier
Escandaigl	romaine
Fauda	giron
fea	brebis
Gaube	adresse
gaugna	ovie de poisson
gavèu	sarment
giaina	solive
giarra	cruche
greigl	cœur de salade
grupia	crèche
Huosca	entaille
Laua	ardoise
lasagna	vermicelle large et plat
Maloun	brique
menoun	chevreau
Nasca	inule
nièra	puce
Pantai	rève
peiròou	chaudron
Sivada	avoine
seglioun	sceau de bois (sans anses)

PATOIS NIÇARD	FRANÇAIS
Tap	bouchon
trufà	se moquer
tea	bois résineux
Vana	couverture piquée

NIÇARD	CELTIQUE	FRANÇAIS
Aglaià	aglaia	crier
accordi	accord	accord
aigo	aigar	eau
alp	alp	élevé
Bal	bal	bal
baldokin	baldokin	baldaquin
baile	bayle	maire
beghin	beguin	béguin
Caulè	caul	chou
cancan	cancan	cancan
cat	cat	chat
cal	cal	maison tombée en ruine
Dol	dol	dol et fraude
drole	drole	plaisant
drut	drut	bien fumé
dum	dum	éminence
Escoubà	escoubà	balayer
espià	espia	espion
estoffa	estoff	étoffe
escot	escot	écot
Fourn	fourn	four
fanga	fanga	boue
flac	flac	mol
fuol	fol	fou
Glas	glas	deuil
gril	gril	grille
gulà	gulà	crier
Habil	habil	habile
hamgard	hamgard	hangar
hapà	hapà	prendre
If	if	vert

NIÇARD	CELTIQUE	FRANÇAIS
Jarre	jarre	vase léger
Klap	klap	petit amas de pierres
Lauas	laous	pierre plate
lampea	lampe	lampe
lega	legha	lieu
Ma	mam	mère
mar	mar	mer
menut	menut	très-petit
mouis	mouis	chat
Nad	nad	rien
Oa	oa	courage
Pa	pa	père
Quasi	quasi	presque
Remocà	remoqua	remorquer
ricanna	ricanna	ricaner
Scudella	scudella	écuelle
sabat	sabat	sabat
Taigl	tail	coupure
taula	taula	table
toupin	toupin	vase de terre
Vergié	vergez	verger
virà	virà	tourner
ziccotà	zicotta	secouer la tête

Lors de l'établissement des Phocéens marseillais, fondateurs de la ville de Nice, les documents étaient écrits en grec, et plusieurs mots de cette langue s'y naturalisèrent et enrichirent l'idiome des peuples de cette contrée.

NIÇARD	GREC	FRANÇAIS
Achi	anchi	là
andronilla	andron	guenille
arghe	ergusia	cabestan
ase	ragion	acine
Barri	baris	muraille
belluga	balleka	étincelle
blestoun	blaisotes	matteau

NIÇARD	GREC	FRANÇAIS
bourrica	brichon	âne
bresin	brochis	filet
broumen	bromeo	amorce
buga	bokes	boque
bugada	bouchada	lessive
Calignà	calindeo	courtiser
canestre	cauestron	corbeille
canton	canthos	coin
corpo	colpos	fond du filet
couffa	kouphos	panier
Destrau	dextralion	hache
dourca	dorca	vase
Esca	iska	amadou
esparmà	spalmeo	enduire de suif
estau	estia	maison
Fanau	phanos	fanal
feneant	phenox	paresseux
fregi	phrigo	frire
Gamata	gabathon	auge des maçons
ganciou	kampsos	croc
gangui	gamgami	filet
gauta	gauthos	joue
gobo	kobios	goujon
gibous	ybos	bossu
gip	gypsos	plâtre
gourga	gorgyra	gouttière
goi	goios	boiteux
Imo	esmoios	mou
Kabessa	kabe	tête
kalen	kale	lampe
Lapea	lepas	patelle
lar	laros	vent favorable
lebece	libanothos	sud
lèou	ileos	poumon
mandrago	mandra-ago	madrague
magagna	maganon	ruse
mastra	maetra	huche

NIÇARD	GREC	FRANÇAIS
matou	matajos	fou
moella	muelodes	mie
moustas	mustax	moustache
Nougat	nougala	nougat
Ourton	orton	pain
Panto	pantoios	déguenillé
peas	poidicos	maillot
prèou	prico	pressure
Racca	rax	marc du raisin
raj	reon	ruisseau
rusça	rou	tan
Sardina	sardinos	sardine
sauma	sogmarios	ânesse
sepon	suépon	billot
strossinà	stracinar	se fatiguer
Tarabastèri	tarabras	importun
tian	thycia	vase de terre
tibla	tryblion	truelle
tante	tinthis	colmar
touma	tomos	fromage
tron	bronte	tonnerre
Ueigl	ilos	œil
ueiglau	iloina	éclair

A l'époque de la domination romaine, le dialecte acquit une infinité de noms latins, qu'il conserve encore de nos jours,

NIÇARD	LATIN	FRANÇAIS
Amboura	amphora	bouteille
aiglet	allium	ail
api	apium	céleri
araire	aratrum	charrue
arena	arena	sable
arra	arrha	arrhes
aigarden	aqua-ardens	eau-de-vie
Babi	buba	crapaud
baulhà	baudare	aboyer

NIÇARD	LATIN	FRANÇAIS
bolet	boletus	champignon
Cadena	catena	chaîne
calèna	festa calenda	Noël
caucà	caleare	fouler
coua	cauda	queue
cougi	cogere	contraindre
cremà	cremare	brûler
Embriac	ebrius	ivre
Febre	febris	fièvre
faire	fari	dire
Gramoun	gramen	chiendent
gauce	gaudium	allégresse
giudieu	judæus	juif
gudissi	judicium	bon sens
Insert	insertum	gueffe
Lac	lac	lait
lecca	laqueus	piége
Mattansà	muctare	tuer
mouloun	moles	amas
mauta	maltha	mortier
mastra	maetra	huche
Nebla	nebula	brouillard
Ouort	hortus	jardin
ourtica	urtica	ortie
orfaneu	orphanus	orphelin
Palus	palus	marais
paret	paries	muraille
passida	passa	fanée
pouà	puture	tailler
Rabia	rabies	rage
riba	ripa	rive
rementa	rementum	balayures
scala	scala	échelle
spiga	spica	épi
sau	sal	sel
seòu	sevum	suif
sartajo	sartago	poêle

NIÇARD	LATIN	FRANÇAIS
sublò	sibilare	sifflet
serra	serra	scie
Tela	tela	toile
tourdo	turdus	grive
Vacca	vacca	vache
vindimia	vindemmia	vendanges
vespa	vespa	guêpe
vespre	vespere	après-midi

Les Goths, les Huns, les Vandales, les Lombards, les Francs y laissèrent aussi des traces de leurs langages.

NIÇARD	FRANCIQUE	FRANÇAIS
Erau	eran	femme
Flasca	flasche	flacon
Garba	garbe	gerbe
Harnesch	harnisch	harnais
Kat	kater	chat
Matou	mal	fou
muscle	muschel	moule
Necioula	nachoule	chouette
nuèce	nacht	nuit
nebla	nebel	brouillard
Raissa	reis	averse
ranso	ransig	rance
reinart	reinard	renard
roda	rod	roue
raubà	rauben	voler
tastà	tasten	tâter
tascha	tasche	poche



CHAPITRE TROISIÈME.

Hommes illustres.

Le comté de Nice a produit un grand nombre d'hommes célèbres dans tous les genres; en voici quelques uns:

Parmi les géographes et les mathématiciens nous désignerons Pellizzot François, de Nice, qui publia, en 1491, un ouvrage ayant pour titre « Dell'Aritmetica. » Passeroni Louis, de Lantosca, auteur de « La Sfera artificiale e naturale, Turin 1675; La Guida geografica, Turin 1672. » Fulconis Pierre, son compatriote, qui mit au jour le « De Aritmetica, de Geometria systema fulconium, » etc. Guibert Joan-André s'occupa du blason universel et des tables géographiques des Allobroges, du Piémont et de Nice. M.-Victor Papacin d'Antoni, connu par ses ouvrages d'architecture militaire, cinq volumes in-8°; « L'Artiglieria pratica, 2 volumes in-8°; Le Instituzioni fisico-meccaniche; Il Maneggiamento delle Macchine d'Artiglieria; Dell' Uso dell'Armi da fuoco; Esame delle Polveri, » etc. Enfin, Peyre de la Coste, auteur d'un « Projet pour augmenter et assurer la défense des places, Turin 1779. »

Dans la foule de ceux qui se sont occupés de physique, de mécanique, de botanique, de chimie et d'agriculture, nous remarquerons Boyer Guillaume, de Nice, qui fit imprimer de son temps une nomenclature des simples qui naissent en Provence, un « Précis des propriétés médicales des eaux d'Aix et de Vichy, » un « Ouvrage sur la connaissance des météores, des eaux thermales, etc. » Martini Dominique, de Sospello, auteur des « Pandectas medicinalis annotationes, Lyon 1541, in-folio. » Capel Pierre, Niçois, « De Peste, 1580 » Laurent André, de Belvédère, « Chirurgia et

Anatomia, Paris 1600, » ainsi que divers traités de thèrapeutique, très-estimés. Guigoni Isoard, de Nice, « Autopsiomma, etc. Turin 1619; De internorum morborum curationibus. » M. Camanes Pierre, de Villefranche, « Comment. in duos libros artis curativæ Galeni ad Glauconam; 1625 » Torrini Jules, de Lantosca, médecin, philosophe, mathématicien, qui mit au jour « De natura febris hecticæ; De Optica statica; De Peste; » etc. Vacheri Horace, de Sospello, « De sanguinis missione in vulneribus disceptatio apologetico, Turin 1650. » Tomatoris Alexandre, Niçois, publia plusieurs opuscules estimés sur la médecine et notamment son « Justa Diffensio, Turin 1651.» Barbeiras Charles, auteur des « Traités nouveaux de médecine; Dissertations sur les maladies de poitrine, etc. etc. » Spinula Marc-Antoine laissa en langue italienne « Epulario e dialogo dell' apparecchio dei cibi. » Thaon Ludovico, de Lantosca, auteur de plusieurs traités sur les tremblements de terre. Auda Dominique, « Praxis pharmaciæ utriusque dogmatica et chimicæ, » et un « Compendio de' maravigliosi scritti, Rome 1655.» Torrini Barthélemi, de Nice, avantageusement connu par son « Parnassus tricops, Turin 1655; » « Riscontro della dottrina ipocratica astrologica, Rome 1661. » Depetra François, de Nice, « Responsum ad discussionem medico praticum. » B. Torrini, Turin 1659. Siméon Etienne, son compatriote, et Raynardi Emmanuel, qui s'occupèrent du même sujet. Raiberti, de Nice, « De morbis venereis, Rome 1722. » Degiovanni Pierre-François, auteur du « Globo terraqueo de cerebri anatome, de formatione nutritione de palyparisi, de hidrope, etc. » Enfin, Raynaud Emmanuel, Deferris François, Ribotti Ludovico, Audiberti François, Penchienati, Loquez, Girandi et autres naturalistes, médecins, chirurgiens, qui ont écrit sur ces sciences d'une manière distinguée.

La littérature cite en première ligne Blanqui Jean, de Nice; de Filippi Paul, de la Briga; de Rainaudi Théophile et de Codretto Antoine-Augustin, de Sospello, l'un connu par sa « Divina Sapientia, Lyon 1636 »; l'autre par « I Complimenti, Turin 1619; » l'autre par sa « Moralis Disciplina, Lyon 1629; » sa « Diptica Mariana, 1643; » Theologia naturalis » etc; le dernier par son « Olivo prodigioso, Turin

1667; l'Uomo deificato; La Palma trionfale; Il Colosso, 1563, » etc. On placera à côté de ces auteurs : Giugiaris Louis, Colombi Bonaventure, Vaneri et Cauvin Paul-Marie, tous Niçois; le premier renommé par son « Teatro dell'Eloquenza, Milan 1672; La Scuola della virtù » dédiée à son Altesse Royale Charles-Emmanuel, prince de Savoie; le second, auteur de « Cursus philosophicus, Lyon 1669; » sa « Philosophia moralis; » le troisième par sa « Philosophia peripatetica, 1686; Theologia speculativa dogmatica, Monaco 1700; De humanis affectionibus, Monaco 1710; Pantheon argula elocutionis et eruditionis, Monaco 1712; sa Theologia polemica, 1719 » etc.; enfin le quatrième par son » Cursus philometaphisicus, Bon. 1692; ses Disputationes theologicæ, Rome 1709. » Nous parlerons encore de Levamis André, qui écrivit « De arte grammatica, 1590; » de Gillette Paul, Niçois, d'un génie transcendant, qui laissa plusieurs ouvrages en langue française, 1608; de Guibert André, auteur du « Flambeau mystique de l'oraison mentale, Turin 1621; L'adoration du vrai Dieu » etc.; de Guibert Jean-Jacques, de Peglia, qui écrivit en langue française « Les sept lumières spirituelles, Turin 1653; » d'Audiberti Camille, qui donna « Una Raccolta d'orazioni, Turin 1715; » d'Alberti François, qui a publié « L'Ateneo Sospellese, 1724; » de Faraud Honoré, de Isnard César, auteurs de différentes oraisons latines; les élégies de Claude Thaon; « Les fortunes du marquis d'Adrini et d'une Reine d'Espagne » par Jean Raynaud; « Le regole dello scrivere, » d'Honoré Tibant; de divers ouvrages de Maynard Gabriel, du révérend père Paccandi, de Guirbard Pierre, du chanoine Provasso, de Ferris François, de Charles Gent, d'Astria Jean-Baptiste, de Cherubin, etc. etc.

La poésie compte une foule d'auteurs, entr'autres Audiberti François, de Nice, « De Fonte Sancto, 1462; » de Porcellet Ludovico, du Villars, « Chorisinus in Mysticam rosam, Turin 1618; Poeticæ gratulationes; Elogia Faustum; » etc.; d'Alberti, « Niciensis vitæ et elegiæ XII patrum, Turin 1638; » Juglaris, « Niciensis Dei homines elegia poetica, Venet. 1675; » de Rissotti Louis, « Epithalamium; » etc.; Leotardi Honoré, « De Laudibus; » de Trinchieri Pierre, « Epigrammes de bello Turcarum

et Gallorum contra Niciam; » d'Arnauld Pierre, de Villefranche, qui écrivit à l'âge de 17 ans, « Rc faustissima, 1656; Poeticæ gratulationes clogia faustum » etc.; de Barralis, « Elogia poetica, 1675 » d'Audiberti, « Ville Regia, Turin 1711; » et plusieurs autres connus par des pièces fugitives très-estimées.

Et, de nos jours, Mlle Agathe-Sophie Sasserno, qui joint au talent le plus poétique le cœur d'une héroïne, et qui a chanté dans des poésies admirables, pleines de verve, d'énergie et d'une haute inspiration, la gloire et les désastres de la patrie. Je suis heureuse d'avoir rencontré une occasion de témoigner moi-même à Mlle Sasserno combien j'apprécie, comme tout le monde, la beauté de son talent et la noblesse de son caractère.

Parmi ceux qui ont publié des ouvrages en patois on ne citera que Boyer Guillaume, Pierre Chateauneuf, qui chanta l'expédition napolitaine de la maison d'Anjou; de Blacas, d'Ese, qui écrivit un poème sur la « Maniera de ben guerroiar: » de Josserand Ludovico, auteur de la « Dramata; » de Leotardi Guillaume, la « Niciade, » et plusieurs autres écrivains, qui se sont occupés à relever cet idiome au rang des langues les plus parfaites.

Ceux qui ont écrit en italien sont les Lascaris Ludovico, « Delle miserie di questo mondo, 1376. » Paul de Filippis, « Complimenti misti, 1609. » Leotardi Honoré, « Le Speranze di morte, 1620; La Pescatrice errante, Turin 1623; Le Rime amorose » et « il Principe errante, tragedie 1626. » Trinchieri Pierre-André, « Epigrammes, 1645. » Orsier Jean-François, « Giugno festoso, Turin 1655; Ragguaglio Boscareccio 1659; Ambasciata d'Helicona, 1663. » Barralis Gaspard, « Applausi d'Erato 1663. » Passeroni Gian-Carlo, des Condamines, célèbre par son poème « Il Cicerone, rime piacevoli, favole esopiane, etc. » Alberti, « Le Vite, 1765. » Cotta Jean-Baptiste, de Tende, connu par ses « Sonnets à Dieu, etc. » Enfin, Capel et un grand nombre d'autres poëtes dont les productions font honneur à leur patrie.

La philologie offre d'abord Alberti François, de Villeneuve, auteur d'un « Dictionnaire italien français et français-italien. » L'abbé Demai, auteur d'un dictionnaire chinois,

manuscrit précieux, légué à la Bibliothèque de Nice; Cristini Charles auteur de plusieurs articles insérés dans le « Dictionnaire géographique » imprimé à Nice.

Parmi les voyageurs, ceux qui tiennent un rang distingué sont Marc, de Nice, par sa « Relazione del viaggio fatto per terra a Cerola regno delle sette città 1531. » Antoine Risso, qui, en 1660, ouvrit un nouveau débouché vers l'Orient au commerce des productions de Nice, avec un tel succès qu'elle lui valut les félicitations du roi régnant. Cottalourda Léandre, renommé par sa « Palestina o viaggio in Oriente, Rome 1773, » et sa « Persia o secondo viaggio in Oriente, 1757; » et l'infortuné Pacho Raymond, auteur du « Voyage dans la Cyrénaïque et la Marmarique, aux Oasis de la Basse-Egypte, suivi d'un tableau des tribus nomades anciennes et modernes. Paris 1827. »

La jurisprudence a fourni plusieurs savants, tels que Lascaris Antoine, de Nice, connu par ses « Decreta synodalia. » Flotta Jean, « De Jure, 1490 » Dracon Honoré, « Instit. imper. met. epit. 1581. » Puteo Jacques, « Decisiones sacræ rotæ romanæ, 1583. » Caffarelli Eloi, « Erotomata, 1590; Commentar. etc. » Puteo Paul, « Addition. ad decision. Cardinal. J. Puteo. » Leotardi Honoré, « De Usuris, 1649. » Tonduti Pierre-François, « Tractatus de præventione judicense 1651, Decisiones aliquot rotæ Romanæ, etc. » Barla Jérôme, « Summorum pontificum decreta 1662. » Nicolai, de Nice, « Comment. in 4 lib. sentent. » Nitard Paul, « Question in decret. Gratian. » Capel Ludovic, « Conciliorum. »

Parmi les prédicateurs et les théologiens se sont distingués, les Leotardi, « In Herculem Comodianum hæreticum; » les Demaironi, plusieurs ouvrages en théologie; les Mainard, « De Theologia asceptica; » les Thaon, oraisons et éloges; les Corvesi, « De Ratione artis tractatus; » les Esnard, oraisons latines; les Barrue, « De laudibus B. M. V.; » les Blancardi, « Sapientiæ examen, etc.; » les Torrini, les Codretto, les Provasso, les Caissotti, etc.

Parmi les administrateurs figurent Lascaris Emmanuel, comte de Tende; Jacques del Pozzo, cardinal-légat au concile de Trente; Lascaris Jean-Paul, grand-maître de l'ordre

de Malte; LASCARIS JOSEPH, vice-roi en Sardaigne; GALLEAN, bailli de l'ordre de Jérusalem; CAISSOTTI CHARLES-LOUIS, et JEAN MARCEL, comte DE GUBERNATIS, grand chancelier de Savoie; le marquis DE VERDUN ALEXANDRE THAON, gouverneur de Turin; IGNACE THAON, lieutenant-général du roi, ministre d'état, et plusieurs autres illustrations auxquelles Nice s'énorgueillit d'avoir donné le jour.

L'astronomie a produit CHRISTINI BARTHÉLEMI, de Figaret, qui publia en 1605, le « Methodum inveniendæ meridianæ lineæ ex tribus umbris, in-4°, etc. » TORRINI JULES, de Lantosca, la « Cosmographia theoricarum cœlestium compendium doctrinæ sphericæ. » LASCARIS GASPARD, Niçois, d'une érudition profonde, passé à la posterité, par son ouvrage, intitulé « Usus speculi plani, etc. Rome 1644. » TORRINI BARTHÉLEMI, qui écrivit le « Travegole degli astrologi circa gli eclissi lunari, 1661. » Et enfin, et surtout CASSINI JEAN-DOMINIQUE, de Perinaldo, le Galilée et le Copernic de France, qui enrichit cette science d'un grand nombre de découvertes importantes, telles que la « Théorie des satellites de Jupiter, » dont il détermina les mouvements par les observations de leur éclipses. La découverte des quatre satellites de Saturne ; la rotation de Jupiter et de Mars ; la lumière zodiacale; la connaissance du parallaxe du soleil; une table de réfraction; la méridienne de Sainte-Pétronne; la théorie complète de la libration de la Lune, et son « Opera astronomica ; » tels sont les principaux travaux de ce grand astronome, qui mourut en 1718, âgé de 87 ans. MARALDI JACQUES-PHILIPPE, l'ami et le compatriote de l'illustre Cassini, contribua également à enrichir cette science d'un nombre d'observations précieuses, conjointement avec son neveu, JEAN-DOMINIQUE MARALDI, mort en 1788, âgé de 79 ans, et qui poursuivit toute sa vie ses observations astronomiques sur les satellites de Jupiter. AUDIFFREDI JEAN-BAPTISTE, de Nice, qui s'éleva, par son génie, au niveau de ces trois Archimèdes modernes, par son Phenomena cœlestia observatio, Rome 1754; « Commentarius solis parallaxi, Rome 1755; Dimostrazione della stazione della cometa, 1769, » et de son catalogue de la Bibliothèque Casénate à Rome, chef-d'œuvre de bibliographie, et d'une immense érudition, mérite d'être joint à cette nomenclature.

La profession de peintre, dit Soprani, dans son histoire des peintres génois, était considérée à Gênes sur le même pied que celle de doreur, et exercée dans de petites et misérables arrières-boutiques, par des espèces d'artisans. Bréa conçut le projet de relever la peinture de cet état d'abaissement. Peintre doué d'un coloris puissant, ferme et vigoureux, ses personnages sont quelquefois raides et anguleux, mais leur pose est naïve, simple et gracieuse; l'expression est juste, correcte, sévère et arrêtée; les dorures entourent la tête, dernière concession de Bréa aux traditions de l'école bysantine dont il s'écartait de plus en plus. Son meilleur tableau est le « Saint Jean evangeliste. » Il y a, à Cimiers, plusieurs autres de ses peintures, mais quelques-unes son attribuée à son fils; la plus curieuse de toutes est « Une Déposition de la Croix, » évidemment de lui, placée au-dessus du maître-autel dans l'église de Cimiers.

Après Bréa nous trouvons Vanloo Charles-Antoine, dont la renommée est universelle, qui fut membre de l'Académie et mérita le titre de premier peintre du roi Louis XV. Trop vanté de son vivant, Vanloo fut toutefois un des artistes les plus distingués de son époque. Sa facilité était étonnante; ses plus belles productions sont « Enée portant Anchise, » et « le Saint-Esprit assistant au mariage de la sainte Vierge; « la vigueur du ton, la fermeté du coloris, la pureté du dessein ne le cèdent en rien aux plus fameux peintres du temps. Puis Mellis André, et plusieurs autres artistes distingués qui se sont acquis une célébrité méritée.

Parmi les guerriers qui ont porté haut la gloire de ce pays, nous placerons Catherine Segurana, qui enleva, le 15 août 1543, un drapeau aux Sarrasins commandés par le fameux Barberousse; Charles-François Thaon, de Saint-André, général en chef des armées austro-sardes; Masséna André, qui, du rang de soldat, s'éleva, par sa valeur et son génie militaire, à celui de maréchal d'empire et de prince français.

Nous allons terminer cette récapitulation par quelques pages consacrées à la mémoire du grand capitaine dont nous avons parlé en dernier lieu, en déplorant de ne point voir sa statue s' élever sur l' une des places publiques de cette ville, regret que nous avons déjà manifesté pour Catherine Segurana.

Malheur aux pays qui restent indifférents à ces grands souvenirs. Le voyageur et l'artiste les quittent le cœur attristé et ne retiennent pas leur nom !

CHAPITRE QUATRIÈME.

Masséna.

André Masséna, fils d' un marchand de vin, naquit à Levens, près de Nice, le 6 mai 1758. Il n'était pas né que déjà sa mère était veuve. Peu de temps après la naissance de l'enfant, elle se remaria avec M. Feraudy, négociant à Nice.

Le jeune André fut, tour à tour, recueilli par sa grand' mère maternelle et par son oncle paternel.

Ne pouvant plier l'énergie de son caractère à la vie monotone et uniformément laborieuse de son oncle, il s'embarqua clandestinement sur un vaisseau marchand, comme mousse, à l'âge de 13 ans, et fit plusieurs voyages sur mer, et même la traversée de Cayenne, où étaient établis quelques-uns de ses parents maternels.

Quoiqu' il eût été doué d'une constitution forte et robuste, il ne put résister aux fatigues de la mer et aux mauvais traitements qu' on lui infligeait, et, à dix-sept ans, en août 1775, il s'enrola dans le régiment Royal italien.

C'est là, sous les yeux de son oncle Marcel Masséna, qui était sur le point de devenir officier, qu'il fit son premier apprentissage dans la profession des armes.

Nommé sergent, le 17 avril 1781, il acquit la réputation d'un des meilleurs instructeurs des régiments de Provence.

Nous ne suivrons pas le jeune soldat dans la conquête lente et obscure de ses premiers grades; il est assez intéressant, néanmoins, de savoir que ce futur maréchal de France eût plus de peine à obtenir les galons de fourrier, qu'à recevoir plus tard le bâton du commandement suprême. Il attendit six ans cette humble distinction, et, en définitive, il ne put parvenir à être nommé lieutenant. Il resta adjudant-

sous-officier, jusqu'en 1789, où l'impatience le prit et lui fit demander son congé.

Cependant il était remarqué de ses chefs, ce qui ne lui valut que la jalousie de ses camarades. Son lieutenant-colonel, Chauvet d'Allons, passait un jour la revue du régiment, et, mécontent des officiers : « Votre ignorance des « manœuvres est honteuse, Messieurs, s'écriat-il; un simple « adjudant, Masséna, par exemple, ferait manœuvrer le ba- « taillon mieux que pas un de vous. »

Ayant obtenu son congé, et retiré à Antibes, il y épousa Mlle Lamarre, fille unique d'un maître de chirurgie; la révolution qui éclata alors le tira de sa retraite ; il en embrassa les principes avec ardeur et partit à la tête du deuxième bataillon des volontaires nationaux du Var.

Il se distingua dans l'invasion du Comté de Nice, sous les ordres du général Anselme, et l'année suivante, dans les Alpes Maritimes, sous le commandement de Biron.

On remarqua bien vite son activité, son coup-d'œil sûr, et sa rare intelligence. Ce fut à ce point que Biron, luimême, écrivit à la Convention, pour lui faire l'éloge de Masséna.

Dès lors, la prodigieuse fortune militaire de l'ex-adjudant avait son point de départ; il devint rapidement officier supérieur, général de brigade et général de division; c'est en cette qualité qu'il commanda, en 1795, l'aile droite de l'armée d'Italie; c'est alors que nous voyons associés, pour la première fois, ces deux noms de Bonaparte et de Masséna; c'est là que nous saluons dans le vainqueur de Rivoli (1797), celui qui devait s'appeller l'ENFANT CHÉRI DE LA VICTOIRE.

Ceci n'est pas une biographie de Masséna; j'ai rencontré à Nice ce souvenir glorieux, et j'ai voulu apporter mon hommage à l'illustre fils de cette cité et à l'ami de mon grand-père, Lucien Bonaparte.

Je ne parlerai donc pas du siége fameux soutenu à Gênes et de la bataille de Zurich; je ne dirai pas comment Masséna fut nommé maréchal et duc de Rivoli; je ne rappellerai pas ces immortelles campagnes, magnifiques épisodes de l'épopée qu'ont racontée tant d'historiens et chantée tant de poètes.

L'époque où Napoléon le créa prince d'Essling, marqua l'apogée de sa fortune et le commencement de son déclin. La campagne de Lisbonne fut malheureuse, et Napoléon qui n'aimait plus ses généraux quand ils n'étaient plus victorieux, lui retira sa faveur.

Nous le retrouvons, en 1814, rallié à Louis XVIII, gouverneur de la huitième division militaire, chevalier et commandeur de Saint-Louis. A la nouvelle du débarquement à Cannes, Masséna se prononça pour le maître nouveau contre le maître ancien, et l'Empereur étant rentré à Paris, un des amis de Masséna offrit à ce dernier ses bons offices auprès de Napoléon qu'on supposait irrité; mais Masséna lui répondit que sa conscience ne lui reprochant rien, il ne craignait rien.

L'émotion de Masséna fut grande en abordant l'Empereur; mais le regard serein de l'aigle le rassura immédiatement

— « Eh bien, Masséna, lui dit-il, vous vouliez donc ser-« vir de lieutenant au duc d'Angoulême? »

— « Oh Sire, vous savez bien que le drapeau de la Pa-« trie est toujours le mien, et que si je me suis trompé « c'est involontairement. »

— « Involontairement, bien; cependant vous m'auriez re-« jeté dans la mer, si je vous avais laissé le temps de ras-« sembler des forces »

— « Oui, Sire, tant que j'ai pu croire que vous n'étiez « pas rappelé par la majorité des Français. »

— « Sans peur et sans reproche! allez, mon ami. »

Et Napoléon lui serra cordialement la main.

Masséna mourut en 1817, épuisé par les fatigues de la guerre.

Sa franchise, la sûreté de son coup-d'œil, la sagacité de son jugement, son énergie, sa patience sont proverbiales. Fils de la révolution, et ayant connu mieux que personne les abus de l'ancien régime, surtout en ce qui touchait la Constitution militaire où les grades appartenaient à la naissance, au préjudice de l'ancienneté et du mérite, Masséna disait souvent à ses enfants:

— « Mes amis, le temps des préjugés est à jamais passé;

« l'homme se créera désormais à lui-même ses titres de « noblesse, et si je vous laisse un beau nom, rappelez-vous « que je ne le dois qu'à moi-même. »

Je sais bien qu'on signale quelques taches dans sa vie; on l'a accusé de dilapidation et de concussion; mais, sans le justifier sur ce point, il faut se reporter à ces temps de guerres meurtrières et de conquêtes rapides; les mœurs militaires d'alors permettaient en quelque sorte ces enrichissements illicites; toujours sur le champ de bataille, on ne pouvait songer à constituer sa fortune par des moyens irréprochables; on usait et on abusait du droit du vainqueur, et piller n'était pas voler.

Je citerai quelques traits qui peuvent faire juger de la bonté de son cœur et de la loyauté de son caractère.

Etant maréchal et prince d'Essling, il fut abordé par un de ses anciens camarades, autrefois sous-officier comme lui au régiment Royal italien, et tombé depuis dans l'extrême misère.

— « Je suis Barbier, votre camarade, lui dit cet homme. »

Le maréchal l'embrassa, lui fit donner de l'argent et des vêtements, le présenta à sa femme et exigea qu'il partageât sa table et son logement.

Barbier vécut cinq ans chez le maréchal, et mourut dans cet asile.

Lorsque Napoléon épousa Marie-Louise, Masséna regarda cette alliance comme mauvaise et impolitique, et quoique choyé et fêté en toute occasion par la jeune archiduchesse qui affecta toujours de le distinguer, il eut le rare courage de ses affections et de ses opinions, et redoubla d'assiduité à la Malmaison; c'est peut-être ce qui lui valut l'estime de la nouvelle impératrice. Les femmes apprécient plus que personne le dévouement au malheur, ce dévouement fût-il rapporté à une rivale.

Je me plais à descendre ainsi dans la vie intime de Masséna, car il me semble que je parle d'un des miens; j'ai dit qu'il était lié d'amitié avec mon grand-père et ce souvenir me rend son nom cher et vénérable.

« De tous les Bonaparte, » disait souvent Masséna, en parlant de Lucien, « c'est celui que je préfère ; il s'est

« toujours, en toute occasion, montré grand, digne, sans « servilisme et sans ambition. »

La dernière entrevue de Lucien Bonaparte et de Masséna eut lieu, quand celui-ci partit pour Vienne, à la tête de l'armée française, chargée d'asseoir Joseph Napoléon sur le trône de Naples.

Masséna alla rendre visite à mon grand-père, ils tombèrent d'accord que l'Empereur s'engageait dans une voie fatale où s'engloutiraient la gloire, le bonheur et l'indépendance de la France. Ils se quittèrent avec émotion.

Jamais deux hommes n'avaient été mieux faits pour se comprendre; tous deux avaient le culte de la liberté, et tous deux aimaient passionnément la France.

De plus le courageux dévouement de mon grand-père pour sa femme (1) qu'il adorait, au point de lui avoir tout sacrifié, qu'il suivit dans l'exil, pour laquelle il refusa des alliances princières, était un autre rapport sympathique entre lui et le maréchal, qui a toujours entouré sa femme d'estime et d'affection, et qui se reposait délicieusement de ses campagnes dans le sein du bonheur domestique. Excellent père, lui-même, Masséna devait comprendre la tendresse de Lucien pour ses enfants, tendresse si grande, que mon grand-père

(1) Ma grand'mère, cette sainte femme à qui son intelligence supérieure et ses talents littéraires auraient assigné une place éclatante parmi les illustrations de ce siècle, si sa modestie et sa sagesse lui eussent permis d'initier davantage le public aux dons de son esprit, et si elle n'eût été complétement absorbée par les soins qu'elle donnait à son mari et à ses enfants, vit encore et habite Sinigaglia, uniquement occupée d'études et d'œuvres de bienfaisance.

Bien des tentatives ont été faites pour l'engager à venir habiter Paris, mais elle ne veut pas s'éloigner du tombeau de son mari, magnifique monument élevé par elle à Canino, à la mémoire de l'illustre défunt, mort à Viterbo dans la propriété habitée actuellement par ma mère, Letitia Bonaparte. Ma grand'mère possède un manuscrit remarquable, écrit tout entier de la main de Lucien, sur l'entrevue de Mantoue. Elle devait à la génération actuelle la publication de ces feuilles, qui jettent un nouveau jour sur les rapports de famille entre Lucien et Napoléon et les causes politiques de leur séparation; aussi peut-être est-il permis de regretter que, cédant à des obsessions de famille, elle ait tenu ces pièces secrètes jusqu'à ce jour.

leur apprenait lui-même leurs leçons, et, transformé pour eux en précepteur, se chargeait des soins les plus minutieux de leur éducation.

Cette amitié survécut aux désastres de 1814, et nous en retrouvons le témoignage dans une lettre de Lucien à Masséna, datée du 26 avril 1814:

26 avril 1814.

MON CHER MASSÉNA,

Voilà donc enfin le drame terminé ! tant de gloire perdue par la plus triste fin ! . . . . Bon Dieu ! que de souvenirs et de regrets !

Dans toute cette catastrophe, moi, persécuté depuis dix ans, pour les plus honorables motifs, dois-je encore l'être aujourd'hui? n'y a-t-il plus de patrie pour moi? . . . Je vous écris à cœur ouvert et vous prie de me répondre un mot à Rome, où je vais embrasser ma mère. Suis-je encore considéré comme sénateur à Paris ?

C'est à vous que je m'adresse comme à un ami : je vous recommande vivement Charles de Châtillon, porteur de la présente, qui est avec moi depuis six ans; il vous parlera de nous: de quelque manière que les choses se passent pour moi, la paix honorable et *un gouvernement tempéré sont les vrais biens de la France, et j'en jouirai de loin et de près.*

Lucien vous fait ses compliments.

Je vous embrasse,

Votre affectionné serviteur,
LUCIEN BONAPARTE.

Je ne crois pouvoir mieux terminer qu'en transcrivant le jugement porté par Napoléon sur Masséna, jugement qu'il écrivit à Sainte-Hélène, quelque temps avant sa mort.

« Masséna était éminemment noble et brillant au milieu « du feu et du désordre des batailles; le bruit du canon lui « éclaircissait les idées, lui donnait de l'esprit, de la péné- « tration et de la gaieté. Au milieu des morts et des mou- « rants, de la grêle de balles qui moissonnait tout autour « de lui, Masséna était toujours le même ; il donnait des « ordres et faisait ses dispositions avec le plus grand sang- « froid et le plus grand jugement, voilà LA VERA NO- « BILTA' DI SANGUE »



CHAPITRE CINQUIÈME.

Nice et sa société.

Il est facile de se rendre compte, en parcourant la ville de Nice, de ses accroissements successifs.

Ses premières habitations, situées sur le penchant ouest de la colline du château, se multiplièrent et descendirent jusqu'à la grève.

Les rues de cette ancienne partie de la ville sont étroites, tortueuses, sales et obscures; quelques-unes sont tellement rapides qu'on n'y monte et qu'on n' en redescend qu'à l'aide d'escaliers, hérissés de cailloux aigus; on voit s'élever de misérables constructions qui, entassées les unes sur les autres, ne laissent qu'un étroit passage à la circulation de l'air. Mais à mesure que l'on descend vers la ville moderne, tout prend de vastes proportions, tout s'embellit et se colore. Vous rencontrez des rues spacieuses, propres, bien tenues, bordées de trottoirs, de vastes places; des cours ornées de belles plantations, des jardins, des terrasses, longeant le bord de la mer, d' où la vue s'élance ravie, embrassant un immense horizon de flots bleus, de côtes verdoyantes que la vague amoureuse caresse de ses plus doux baisers.

Des constructions nombreuses, des magasins pourvus de tous les objets de luxe, de toilette et d'habillements, des cabinets de lecture, une bibliothèque publique composée de vingt-cinq mille volumes au moins, des cercles, un Casino nouvellement ouvert, un théâtre , des hôtels garnis tenus avec un certain comfort, des maisons particulières, entourées de jardins plantés d'arbustes exotiques qui fleurissent l'hiver et y entretiennent un printemps perpétuel, de frais appartements décorés avec goût, selon la mode italienne qui émail-

le les plafonds de gracieuses arabesques, de fleurs, de fruits et d'oiseaux brillants, des logements commodes qui retiennent à Nice les touristes attirés par la beauté du climat, le bruit des fêtes, la vie et le mouvement, tout ce tableau animé d'une ville de plaisirs contraste avec l'aspect morne et sévère de la cité antique, crevassée, lézardée, difforme, suspendue sur sa jeune héritière, comme pour montrer le passé à côté du présent, et l'immobile et sombre moyen-âge auprès de l'industrieuse et vive civilisation moderne.

Les naturels du pays, insouciants et paresseux, vivent pour vivre, et quoique donés de tous les dons de l'esprit et de l'intelligence, ne s'inspirent pas de ce ciel radieux qui brille sur leurs têtes; ils passent des journées oisives dans les cafés et les estaminets ou les tripots clandestins. Les étrangers, au contraire, s'isolant de ce cercle d'habitudes casanières, de cette vie apathique, se répandent journellement dans les environs dont ils parcourent et visitent les sites variés et accidentés, et au retour de leurs poétiques et intéressantes excursions se précipitent dans le tourbillon des bals, ou fréquentent les cabinets littéraires et les cercles, dont les plus renommé est le cercle Philharmonique, qu'on ferait mieux d'appeler Inharmonique. Entrons y un moment ; une fois n'est pas coutume.

Le cercle Philharmonique, où l'on ne fait jamais de musique, à moins qu'on n'entende par là des contre-danses et des polkas, exécutées par un orchestre détestable, est une réunion de petites salles basses et mal éclairées, où l'on vient lire, moyennant un abonnement de 25 francs, les journaux qui n'arrivent presque jamais. Tous les quinze jours, lorsque le cercle est assez riche, il donne un bal.

C'est là que se rendent pêle-mêle les femmes, sœurs et filles des sociétaires. La salle du bal est laide, mal décorée, étroite et triste ; les refraîchissements sont rares et n'apparaissent qu'aux heures fixées par la commission; le service est mal fait ; il y a un courant d'air effroyable dans l'antichambre, où l'on a grand' peine à retrouver les manteaux qu'on y a déposés. Deux femmes de ma connaissance y ont gagné des fluxions de poitrine. — Pour compenser tous ces désavantages, la réunion du cercle n'offre pas même l'agrément d'une société choisie.

A part quelques personnes du pays, la société est composée uniquement d'Anglais, et d'Anglais du continent, c'est-à-dire, la pire espèce de gens qui croissent sous le soleil. Les dames russes, qui sont LA FLEUR DES POIS de la ville de Nice, dédaignent le cercle Philharmonique et n'y viennent presque jamais, du moins elles n'y sont pas abonnées et je n'en ai vu aucune.

Quelle différence, comme luxe et comme emplacement, entre le cercle et le Casino! voilà un beau salon de lecture, des journaux du jour, de grandes salles, un splendide matériel pour les bals, un excellent orchestre, composé de véritables artistes!

Pourquoi le Casino, hélas! n'est-il pas érigé uniquement en temple du plaisir, à l'aide d'une subvention de la ville et des étrangers, et pourquoi la question des jeux vient-elle jeter une teinte d'immoralité sur la splendeur de ce bel établissement, qui serait plus animé et plus joyeux si on ne craignait pas d'y voir apparaître ces maudites tables de roulette et de trente et quarante, effroi des mères de famille!

Je ne m'occupe pas des jeux; cela ne rentre pas dans mon cadre; mais au moins dirai-je qu'une ville, quels que soient les avantages matériels qu'elle puisse en retirer, ne doit pas fonder sa richesse sur la ruine des particuliers, et mettre la question d'argent au dessus de la question de principes.

Habitants de Nice, ne soyez pas trop avides; vous avez votre mer et votre soleil; vous avez le bien-être et la médiocrité dorée; laissez aux villes froides et brumeuses du Nord leurs antres et leurs tripots.

La société de Nice a plus d'une physionomie; en voici une autre:

Le corps consulaire contribue principalement aux agréments de cette société. Je citerai en première ligne M. Wilbon, consul des Etats-Unis, homme digne de représenter la grande et belle nation, à laquelle on doit être fier d'appartenir; tous les hommes ardents et généreux, que leurs convictions ont exilés de leur patrie, sont sûrs de trouver asile et protection sous le pavillon de ce peuple, jeune et fort, qui doit un jour dominer le monde.

Je ne parle pas de M. *** ; sir James Hudson ministre d'Angleterre à Turin, en me remettant une lettre d'introduction pour ce dernier, me dit ces mots caractéristiques : « — N'allez pas vous y tromper; je vous recommande à un financier. »

Vingt-deux états se sont rencontrés dans le choix du chevalier Mages de Clavel, leur consul, un homme instruit et bienfaisant, philantrope éclairé et voire même auteur distingué. — Le consul Bounin a une de ces vieilles réputations de probité, héréditaire dans cette famille. — Le baron de Maussion est un homme aimable et de bonnes manières, plein de bonhommie et de franchise, dont l'aspect inoffensif annonce les dispositions bienveillantes. — M. Car'one, consul de Suède, est le spirituel redacteur et propriétaire de l'Avenir, peintre, écrivain, et, pardessus tout cela, sincèrement libéral. — La Hollande est représentée par M. Raynaud, amateur passionné de la musique et des beaux-arts — Quant à la Prusse, je ne saurais trop la féliciter de sa bonne fortune; les Niçois lui ont pris son représentant pour l'envoyer à la Chambre. Je doute qu'il eût tenu d'une main bien énergique le drapeau prussien, d'après une petite anecdote qui me revient en mémoire. Lors de la suppression du port-franc, le conseil municipal protesta; le gouverneur donna l'ordre d'arrêter les opposants, et le consul prussien, membre de ce conseil, fut conduit en prison. Comme le peuple furieux s'ameutait, et demandait à grands cris sa liberté, « Mes amis, » leur dit le prisonnier, passant la tête à travers les barreaux, « mes amis, vous avez tort; je suis bien, très-bien; logé très-agréablement; on a pour moi mille égards; retirez-vous, car vous me compromettriez. »

Que de nuances différentes nous offrent les mœurs, les caractères et les personnes, dans une ville comme Nice, panorama vivant qui se renouvelle sans cesse. Qu'on ne s'étonne donc point si nous passons si souvent d'un sujet à l'autre ; ce sera, maintenant, si vous le voulez bien, le tour des femmes niçardes. Elles sont jolies pour la plupart; leur tête est presque sans défaut; elles ont des yeux bleus expressifs, d abondants cheveux noirs, des traits fins et délicats, des dents blanches et bien rangées Que leur manque-

t-il pour être des beautés parfaites? Malheureusement leur taille n'est pas aussi irréprochable que leurs traits, et un peintre critiquerait la poitrine, le cou, les extrémités souvent communes, jamais élégantes.

Leur costume est délicieux; le chapeau qu'elles nomment capeline serait recherché par nos petites maîtresses parisiennes, comme une élégante coiffure de campagne; mais il est bon marché, ce qui le fait dédaigner des fausses grandes dames, de passage à Nice. En effet, comment les marchandes de la Canebière, qui sont nos lionnes ici, s'affubleraient-elles d'une paille de quatre francs! Il vaut bien mieux mettre des blondes d'or, des diadèmes de strass, ou des charges de plumes. Il n'y a qu'une femme née dans la position qu'elle occupe, pour savoir être élégamment simple.

Les hommes, comme les femmes, ont de très-beaux cheveux et tiennent beaucoup à conserver cet ornement; c'est pourquoi ils ont inventé la célèbre pommade de violettes, dont la réputation s'étend fort loin. Je crois bien que la coquetterie n'a pas seule excité leur génie inventif, et que, comme en toute chose, ils y ont vu le côté positif et industriel.

La pommade, outre le luisant qu'elle donnait aux cheveux, se vendait admirablement et rapportait de gros bénéfices; peu à peu, des bosquets de rosiers ont parfumé les airs, et des prés de violettes ont couvert le sol; entrez dans un jardin, vous cheminerez délicieusement entre deux haies prolongées de roses odorantes. Vous vous extasiez devant cette magnificence fleurie; vous remerciez le poétique propriétaire de cet asile offert aux rossignols, de cette atmosphère embaumée qui invite le promeneur, de cette double ligne rosée et purpurine, qui vous transporte dans les jardins d'Armide.

Hélas! n'ayez pas l'imprudence de cueillir une de ces violettes, ou de parer votre ceinture d'un de ces boutons vermeils; vous seriez aussi bien reçu que cet honnête père de famille, dans le joli conte de LA BELLE ET LA BÊTE. Malheureux voyageur! arrête! retiens ta main impie! ces fleurs sont sacrées. Tu parles de rossignols, ô naïf touriste! ici les rossignols ne sont pas des chanteurs; c'est un gibier.

On ne les accueille pas, on les tue; on ne les écoute pas, on les mange. Le moineau lui-même n'a pas échappé à cette ardeur gastronomique, le silence s' est fait dans les bocages: *Plus d' oiseaux, partant plus de joie.* Le soleil se lève, étonné de ne plus être salué par les concerts de ces petits musiciens. Ah! le soleil! qu'il est radieux! quel beau ciel d'azur! rendons justice aux Niçois; ils aiment leur soleil, car il attire chez eux beaucoup d'étrangers, et ses rayons se transforment en véritables pluies d'or: *les rayons ils en font des piastres*, comme dit Hugo. — Eh bien! les fleurs, comme le soleil, sont envisagés ici sous leur côté utile.

On ne cueille pas les violettes; on les fauche; vous croyez que ces roses se grouperont en bouquet pour le sein d'une jolie femme, erreur; on les ramassera, on les entassera, et on les vendra au boisseau. On ne sait pas ici ce que c'est qu' une rose; on compte par livres et par quintaux. Toute cette richesse du printemps va être mise en pommade, étiquettée et vendue, et voilà pourquoi un promeneur, qui cueille une fleur, n'est pas un indiscret, mais un voleur. Il a mis à sa boutonnière la vingtième partie d'un centime.

Revenons aux cheveux; les Niçois, ces vrais descendants des peuples chevelus, considèrent comme un affront mortel toute manque de respect envers cette parure naturelle. Chez nous on donne un soufflet à celui qu'on veut insulter; le Niçois, avec un flegme tout anglais, lui tire une mèche de cheveux; l'offensé, à son tour, s'élance sur l'aggresseur, pendant que les assistants s'écrient: TIRO LOU UN POU LO PELOTOU. — C'est un duel à mort.

Les femmes niçoises sont vives et passionnées; quelques-unes ont eu une vie très-accidentée, et ne le cèdent en rien, dit-on, à celles de nos grandes dames de Paris, qui se sont fait une réputation de galanterie. Il faut dire cependant que la plupart des célébrités de ce genre ne sont niçoises que par leur mariage ou par naturalisation.

Le merveilleux climat de Nice attire une foule d'étrangers, et à leur suite bon nombre d'aventuriers et de femmes équivoques. Mais tout finit par s'arranger et se régulariser; l'air de la Méditerranée pousse au mariage, et les liaisons un peu hasardées se corrigent et tournent au sérieux par-devant M. le maire, à la grande satisfation de la morale.

On cite une quarantaine de ménages, qui, après des commencements discutables, ont subi l'influence salutaire de cette atmosphère matrimoniale, et, partis suspects, sont revenus légitimes. Les nouvelles mariées se font naturaliser, ouvrent leurs salons et prennent rang parmi l'aristocratie du pays. Quelques-unes, dit-on, ont d'abord figuré ailleurs que dans le salon de leur mari; on parle de l'antichambre, voire même de la cuisine. Eh! mon Dieu! de la bonne cuisine est bonne, et un cordon bleu a son mérite.

On croit les Niçoises et les Niçois en général peu courtisans du malheur Ma tante Pauline essuya ici une déception qui l'affligea vivement. Elle avait été si bien reçue, si fêtée, si choyée, lors de son premier séjour à Nice, aux temps de sa prospérité, qu'elle songea à y revenir, à l'heure de la disgrâce. Mais pas un des anciens courtisans de la princesse ne rappela à la femme les protestations de dévouement qu'on lui avait si chaudement prodiguées d'abord.

Plusieurs dames qui s'étaient estimées heureuses et fières de la chausser (sic) passèrent devant elle sans la saluer, quand elle fut malheureuse.

Voici ce que la princesse Pauline écrivait, à ce sujet, à la baronne de ***:

« Je ne puis vous donner une idée, ma chère, de la mau-
« vaise réception qu'on m'a faite ici. Ces gens-là sont en
« vérité bien vils et bien bas; quand je pense à toutes leurs
« bassesses d'autrefois, je suis indignée. Madame de *** a
« fait passer, hier, sa voiture devant la mienne au Cours;
« vous vous rappelez qu'il y a quelques années elle m'em-
« brassait les pieds devant vous, etc., etc. »

La classe moyenne et le peuple ont plus de ressort et plus de vitalité que l'aristocratie, laquelle, au contact des étrangers, s'est corrompue et a perdu son caractère primitif. L'esprit de municipalisme existe encore dans les classes inférieures; dans le temps même où Nice faisait partie de la Provence, elle devait à cette force d'avoir gardé son caractère propre et son individualité. Aujourd'hui l'esprit de municipalisme tend à s'agrandir et à s'élever à la hauteur de l'esprit de nationalité. Aussi la Constitution, si odieuse aux nobles, est-elle bien reçue et saluée par le peuple et la bour-

geoisie, comme la date d'une nouvelle ère forte, équitable et nationale.

Le Niçois m'a paru bienveillant et affable ; il est hospitalier, en ce sens qu'il fera volontiers à l'étranger les honneurs de ses rivages et de ses montagnes, qu'il le guidera dans ses excursions, et se mettra tout entier à son service, comme Cicerone; — mais non pas comme maître de maison. L'hospitalité cesse où le débours commence.

La manie des procès est ruineuse pour la plupart des habitants, et on cite tel d'entr'eux qui en a soutenu cinquante-sept, à lui seul.

Ils aiment beaucoup les titres, et leur vanité naïve s'accommode de tout et passe par-dessus toutes les invraisemblances. Monsieur un tel devient d'un jour à l'autre Monsieur de...., puis six mois après, Monsieur le Baron, puis Monsieur le Comte, puis, l'an prochain, il sera Monsieur le Marquis.

L'étranger est surpris d'être annobli, dès son entrée à Nice, par les domestiques, les garçons d'hôtel, et tous ceux qui ont besoin de lui, et ici on ne s'adresse à personne sans l'aborder d'un Monsieur le Comte.

Le climat du Midi a développé chez les Niçois l'intelligence et la paresse. Comment ne pas être artiste, devant cette splendide nature; mais comment ne pas aimer la rêverie indolente sous ce radieux soleil, qui invite si bien au FAR NIENTE! Aussi avec des moyens de prospérité réels et puissants, Nice reste-t-elle dans une condition fort inférieure à ce qu'elle pourrait être, l'inertie et en même temps la vanité, la médisance et l'envie y contrariant sans cesse l'œuvre des hommes doués de volonté et de persévérance, ces deux éléments de tout progrès.

Nous n'ajouterons plus qu'un trait à cette esquisse: quand on se marie à Nice, on a grand soin de ne faire part à personne au monde du prochaine mariage, pas même aux parents ni aux meilleurs amis. Savez vous la raison de ce mystère ? C'est que Nice est le pays où fleurit par excellence la lettre anonyme. Les étrangers ne sont pas à l'abri de cet étrange passe-temps. Pour ma part, j'ai reçu 1500 lettres anonymes en deux mois! j'ai montré cette collection à un

habitant du pays, M. A de Sass . . . dont je puis invoquer le témoignage. Voilà une bien grande dépense de méchanceté! mais en revanche, quelle économie d'esprit!

De la critique à l'éloge il n'y a qu'un pas, et on le fait volontiers quand il s'agit de rendre justice au mérite, et aux nobles qualités du cœur. A vous donc de paraitre, M. Della Marmora, vous le digne frère du compagnon d'armes de l'heroïque Charles-Albert, de ce ministre ferme et habile qui a réorganisé si puissamment l'armée piémontaise, qu'il mènera quelque jour encore à la victoire.

M. Della Marmora, l'Intendant de Nice, est adoré dans le pays; c'est une de ces natures foncièrement bonnes, loyales et incorruptibles qui ne dévient jamais du droit chemin; son énergie et sa fermeté, qui se sont révelées notamment dans la question des jeux et dans l'affaire du prince de Monaco; son extrême gracieuseté, sa franchise toute ronde, son intelligence pratique, l'exquise urbanité de ses manières, son profond dévouement à la Sardaigne et au Roi (ce dévouement est une qualité de famille chez les La Marmora), en font le meilleur administrateur qui ait été mis à la tête du gouvernement de Nice; il est à la hauteur d'une plus grande position encore, et quoique sans ambition aucune, sans prétention, il n'est pas de place qu'il fût inhabile à remplir.

Les Niçois, les étrangers, tous les proscrits, tous les réfugiés qui sont venus chercher un asile sur le sol hospitalier de la Sardaigne, aiment et apprécient M. Della Marmora, comme il mérite de l'être, et comme on l'aime et on l'estime à Turin.

Je ne veux pas clòre ce chapitre, sans dire un mot de mon hôte, M. Garacci, peintre distingué, bon citoyen, homme aimable et honoré de l'estime publique, qui, fils de ses œuvres, leur doit une modeste fortune dont il fait le plus noble usage.

Un jour que je conduisais M Ferdinand de Lasteyrie dans l'atelier de mon propriétaire : « — Quel est, me dit mon « spirituel ami, la personne qui vous a procuré la connais-« sance de Monsieur Garacci? » Quand j'eus nommé M. Cibrario, ministre de l'instruction publique, qui se trouvait

être de notre connaissance commune, « — Ma foi ! me ré« pondit M. de Lasteyrie, il y avait trois bonnes choses « dans cette recommandation ; la personne qui recomman« dait, la personne que l'on recommandait, et la personne « à qui l'on recommandait. »

Et maintenant faisons un tour au bal, cher lecteur, et je vous montrerai quelques gracieuses figures dont je garde le souvenir.

C'était plaisir à voir que toutes ces rayonnantes têtes de jeunes filles et de jeunes femmes, belles et élégantes à l'envi, entre lesquelles se détachait la poétique figure de Mlle Batthyani, la fille de l'illustre martyr, que nous avons tous pleuré et regretté. Cette toute jeune fille d'une toute jeune et toute jolie mère, est un des plus adorables types qu'on puisse imaginer. Devant cette candeur, la fraîcheur de cette physionomie céleste, l'innocence de ce maintien, ce regard si fier et si modeste à la fois, il semble qu'on voit revivre un de ces suaves profils de vierge, créée par le divin Raphaël.

Je suis artiste et excusable par conséquent de m'extasier devant la beauté d'une jeune fille; mais j'avoue qu'elle m'a fait rêver souvent; je doutais quelque peu des anges : elle m'a donné la foi.

Quel dommage, n'est-ce pas, qu'il faille qu'un jour cet ange soit femme ! je voudrais à cette beauté un autel, et le mariage est un temple trop vulgaire pour cette fraîche enfant, et la chaste vision passait et repassait devant mes yeux; je me rappelai involontairement quelques vers écrits sur mon Album; ne les dirait on pas faits exprès pour Mlle B. :

O fille de l'Aurore, ô blonde primevère,
C'est toi que le Printemps choisit pour messagère,
Toi qui tombes d'abord de son urne de fleurs;
C'est son premier rayon qui te fit tes couleurs;
C'est vers toi qu'il envoie, ô fleur qu'il favorise,
Sa première rosée et sa première brise.

La princesse Carolath était aussi à ce bal. C'est une gracieuse et sentimentale Allemande, pleine de distinction, à la quelle l'almanach de Gotha a joué le mauvais tour de la vieillir de trois ou quatre ans; heureusement qu'il lui suffit de se montrer pour donner tort à l'impertinent rédacteur.

CHAPITRE SIXIÈME.

Environs de Nice vus sous le rapport de la végétation.

FLORE.

Les environs de Nice présentent au botaniste et à l'observateur, un grand nombre de végétaux intéressants, que l'on est étonné de trouver réunis dans un espace aussi restreint. Ce sol, d'un aspect si riant, était couvert jadis de bois et de broussailles; mais depuis qu'il a été fécondé par l'industrie de l'homme, il s'est peuplé d'arbres fruitiers dont les produits flattent délicieusement le goût, et forment la principale richesse du pays.

Toutes sortes de plantes potagères et légumineuses croissent dans les champs, à l'endroit où viennent s'abaisser les verdoyantes collines qui nous entourent de leur gracieuse ceinture.

Nice compte maintenant un grand nombre de jardins où l'on cultive avec succès toutes sortes de fleurs d'ornement. Mais les campagnes, quoique fertiles et riantes à l'œil, laissent encore beaucoup à désirer sous le rapport des progrès de l'agriculture.

Les céréales que l'on cultive dans les environs de Nice, depuis des siècles, sont le froment cultivé (tritinem sativum) et ses nombreuses variétés; le seigle, le maïs et l'orge. Les fèves sont une des récoltes les plus importantes, surtout vers les collines.

Les campagnes en plaine sont principalement consacrées à la culture de l' oranger, des arbres fruitiers, des plantes potagères, et des fleurs destinées à la parfumerie.

Parmi ces dernières, on compte la mimosa fornèse (mimosa fornesiana), avec laquelle on fait une excellente pommade, la violette, le jasmin, la jonquille, les tubéreuses, l'héliotrope et les roses.

La région maritime produit naturellement la soude (salsola tragus), l'échinofore (equinophoro-spinosa), la renouée (polygonum maritimum), etc., plantes qui donneraient abondamment de soude si on voulait en tirer parti.

Parmi les arbres de la campagne de Nice, l' olivier est sans contredit celui qui présente le plus d'avantages à l'habitant du Midi. Aussi l'agriculteur prodigue à cet arbre précieux les soins les plus assidus. Il prend souvent des proportions colossales C'est à Beaulieu, près de Villefranche, qu'on voit le plus grand olivier qui existe peut-être sur les bords de la Méditerranée.

Plusieurs espèces d' insectes attaquent l' olivier, lui font des blessures profondes ou le tuent. Un de ses ennemis les plus redoutables est une espèce d'eriosma, qui corrode les fleurs, en les enchaînant dans un tissu assez compacte pour empêcher toute fécondation; la maladie que produit cet insecte s'appelle TARAGRIMA.

Mais de tous les insectes qui maltraitent l' olivier, celui qui dans ce moment lui cause le plus notable dommage, s' appelle THEPHRITESOLÉE, et est connu sous le nom de KÉIROUN.

On remarque encore, dans les environs de Nice:

Le laurier d'Apollon (laurus nobilis), arbre élégant qui croît naturellement dans tous les vallons.

Le micocolier (celtis australis), autre arbre qui vient de préférence dans les endroits pierreux; on en vend en automne les fruits en petites grappes d'un goût agréable qu'on appelle FABRECOUIA.

Le dattier (phenix dactilifera) croît et s'élève dans les jardins, comme dans son pays natal, à la hauteur de plusieurs mètres. Les fruits, qui atteignent leur grosseur naturelle, se colorent d'un beau jaune foncé, mais ils ne parviennent pas à une entière maturité.

L'allée de palmiers, que l'on a plantée depuis quelques années sur le plateau du château, sera d'un effet magnifique lorsque les tiges de ces arbres se seront développées de quelques pieds. Cette allée, ainsi que plusieurs autres travaux utiles qui s'exécutent au château, est due aux soins de M. l'avocat Bottieri.

La culture de toute sorte d'arbres fruitiers est généralement bien entendue à Nice Ainsi les jujubiers (ziziphus vulgaris), les cerisiers, les pruniers, pêchers, abricotiers, amandiers produisent d'excellents fruits, et les nombreuses variétés de figuiers qu'on trouve ici, donnent des figues estimées, parmi lesquelles on préfère celle d'un goût si délicat, nommée bellone.

La vigne est très-cultivée à Nice. Une colline voisine du Var donne des vins d'un bouquet fin et renommé, appelés vins de Bellet et de Braquet. Depuis environ trois ans, la vigne est aussi atteinte, dans ce pays, de la maladie qui a fait de si grands ravages dans toutes les contrées vignicoles de l'Europe.

Les mûriers blanc et noir sont généralement cultivés à Nice.

Le caprier (cappris spinosa) croît naturellement parmi les rochers, dans les expositions chaudes.

Les groseillers, les poiriers, les pommiers, les cognassiers, les noisetiers, le noyer (qui n'est pas très-abondant), les sorbiers et les azéroliers, offrent une foule d'espèces et de variétés.

On rencontre sur les collines des environs de Nice plusieurs espèces de pin; le plus connu est le pin blanc (pinus alepentis).

Le caroubier croît sur le sol le plus ingrat et le plus aride; il aime la chaleur rayonnante et les interstices des rochers, la brise de la mer et les vents du sud.

Les orangers, les limoniers, les citronniers, les cédratiers et toute cette belle famille des aurentiées, font de cette contrée un jardin des Hespérides.

Voici les noms des principales plantes qui semblent caractériser la Flore des environs de Nice: on pense bien que

je ne suis pas allée chercher toutes ces fleurs sur les montagnes ; je n'ai ni le courage qu'il faut pour les longues marches et les ascensions, ni la science du botaniste qui sait enrégistrer ses découvertes. Je me baisse pour regarder de plus près les jolies fleurettes que je rencontre sous mes pas, mais je les admire naïvement, comme de charmantes fantaisies de la nature, et sans que, la plupart du temps, je sache leur nom. — Je ne suis donc pas allée vers les fleurs; elles sont venues vers moi ; elles sont venues, présentées par un savant aussi complaisant qu'érudit, M. Barle, qui me les a nommées l'une après l'autre, à mesure qu'il les introduisait chez moi: j'ai fait bon accueil à ces fraiches visiteuses et à leur aimable guide; je leur ai donné l'hospitalité qu'elles me demandaient, et ce sont leurs cartes de visite que j'offre ici à mes lecteurs.

1. Renonculacées; Clematis maritima; Anemone coronaria, pavonina, stellata; Adonis estivalis; Ranunculus cherophyllos, muricatus, chius, trilobus; Aquilegia viscosa.
2. Papavéracées: Glaucium flavum.
3. Fumariacées: Fumaria capreolata, parviflora, vaillantii, etc.
4. Crucifères: Mathiola incana; Cheicanthus cheiri; Arabis sagittata; Alyssum colycinum, maritimum, halymifolium; Clypeola, jonthlaspi; Draba, muralis; Thlaspi perfoliatum, hutchiusia petræa; Iberis linifolia, biscutella ambigua; Cakile maritima, brassica balearica.
5. Cistinées: Cistus albidus; Helianthemum guttatum, lævipes, pulverulentum; Acuminatum, glutinosum.
6. Caryophyllées: Dianthus caryophyllus; Silene, quinchevulnera, Nicæensis; Stellaria media; Arenaria tenuifolia; Cerastium viscosum.
7. Linnées: Linum gallicum, strictum, maritimum, glandulosum, narbonense.
8. Malvacées: Malva parviflora; Lavatera punctata, maritima.
9. Hypéricées: Hypericum tomentosum, hysopifolium, coris.
10. Géraniées: Geranium sanguineum, dissectum; Erodium cicutarium, malacoides.
11. Rutacées: Ruta bracteosa; Angustifolia.

12. Thérébinthacées: Pistacia terebinthus, lentisquus; Rhus cotinus; Cneorum tricocum.
13. Légumineuses: Anagyris fœtida; Genista hispanica, cinerea, pilosa; Cytisus spinosus, argenteus; Ononis arenaria, cherleri, minutissima; Anthyllis barbajovis, tetraphylla; Medicago circinnata, orbicularis, scutellata, tuberculata, apiculata, denticulata, marina, littoralis, lappacea, pentacycla, triboloïdes, præcox, minima; Gerardi, etc., etc.; Trigonella prostrata; Melilotus leucantha, italica; Trifolium angustifolium, stellatum, suffocatum fragiferum, tomentosum, etc.; Doryenium rectum, suffruticosum; Psoralea bituminosa; Astragalus purpureus, icsanus, hamosus; Coronilla stipularis, minima; Hippocrepis unisiliquosa; Securigera, coronilla; Vicia peregrina, hybrida, etc.; Lathyrus latifolius, setifolius, cicera, etc.; Ceratonia siliqua; Cercis siliquastrum.
14. Rosacées: Potentilla hirta; Rosa rubiginosa, etc.
15. Myrtacées: Myrtus comunis.
16. Onagraires: Epilobium rosmarinifolium, origanifolium.
17. Crassulacées: Sedum stellatum, album, acre, anopetalum.
18. Ombellifères: Orlaya platycarpos; Bifora testiculata; Buplevrum protractum, junceum; Ptychotis heterophila; Fœniculum officinale; Crithunum maritimum; Scandix pectem veneris; Smyrnium olusatrum.
19. Caprifoliacées: Viburnum tinus; Lonicera balearica.
20. Rubiacées: Rubia peregrina: Vaillanthia muralis, hispida; Gallium purpureum, mollugo, tricorne, saccharatum, murale, etc.; Cruciunella maritima, angustifolia.
21. Valérianées: Valerianella dentata, echinata, coronata; Centranthus ruber, calcitrapa.
22. Dipsacées: Scabiosa columbaria; Cephalaria leucantha, etc.
23. Composées: Cineraria maritima; Tussilago fragrans; Senecio squallidus, jacobæa, etc.; Aster acris, tripolium; Conyza ambigua, saxatilis, sordida; Inula salicina, montana, odora, etc.; Gnaphalium jussiæi; Filago pygmæa; Micropus erectus; Buphtalmum aquaticum;

Chrysanthemum coronarium, Anthemis nicæensis; Achillæa ageratum ligustica; Cirsium lanceolatum; Leuzea conifera; Galuelites tomentosa; Centaurea amara; Paniculata, collina; Kentrophyllum lanatum; Stæhelina dubia; Atractylis cancelata; Scolymus hispanicus; Picridium albidum; Sonchus maritimus; Rhagadiolus stellatus; Zacintha verrucosa; Pterotheca nemausensis; Crepis scabra; Seriola athenensis; Hypochæris radicata; Tragopogon porrifolium; Thrincia tuberosa; Leontodon villarsii, etc.; Hyoseris cretica, scabra; Catananche cærulea.

24. Campanulacées: Pri matocarpus hybridus, falcatus; Campanula medium, rotundifolia, etc.

25. Ericinées: Arbutus unedo; Erica arborea; Vagans, etc.

26. Jasminées: Olea europæa; Phyllirea angustifolia, media, latifolia; Jasminum fruticans.

27. Apocynées: Cynauchum vinutoxicum; Nerium oleande Vinca major, minor.

28. Gentianées: Chlora perfoliata; Chisonia maritima.

29. Convolvulacées : Convolvulus cantabrica, althœvides; Cuscuta minor.

30. Borraginées: Cerinthe aspera; Echium colycinum; Lithospermum purpureo cæruleum: Anchusa angustifolia.

31. Solanées: Hyosciamus albus.

32. Antirrhinées: Antirrhinum latifolium; Linaria striata, chalepensis, scrophularia peregrina, ramosissima; Erymus alfinus.

33. Orobanches: Orobanche fœtida, eryngi, comosa, ramosa, minor, etc.

34. Rhinanthacées: Bartsia trixago; Euphrasia linifolia; Verunia cymballaria, filiformia.

35. Labiées: Rosmarinus officinalis; Salvia verbenaca, clandestina; Ajuge chamapithis; Iva, reptans; Teucrium lucidum, chamœdrys, flavum; Hyssopus officinalis; Stachis heraclea; Sideritis scordioides; Lavandula stœchas, vera, spica; Thymus vulgaris.

36. Globulariées: Globularia alypum, etc.

Les Monochlamidées: Statice pubescens; Plantago pilosa; Amaranthus retroflexus; Theligonum cynocrambe; Camphorosum monspeliaca; Salsola tragus; Chenopodium maritimum; Rumex bucephalophones, tuberosus; Laurus nobilis, osyris alba; Euphorbia dendroides, nicæensis, senata, etc.; Parietaria lusitanica; Celtis australis; Juniperus oxycedrus.

Les Phanérogames: Triglochin palustre; Orchis maculata, divaricata, luxiflora, mascula, palustris morio, longibracteata, coriophora, piramidalis, secundiflora, rubra, etc.; Ophrys anthropophora, lutea, fusca, pseudospeculum, aranifera, bertoloni: Serapias lingua, longipetala; Neottia œstivalis et spiralis; Epipactis ovata, rubra; Limodorum abortivum.

Iris germanica, pumila; Crocus versicolor; Leucorum hyemale, smilax mauritanica; Ruscus acubatus; Tulipa oculus-solis; Tulipa clusiana; Asphodelus fistulosus; Phalangium liliago; Scilla autumnalis; S. Bertoloni et S. Hiacinthoïdes; Ornithogalum pyrenaicum; Allium subhirsutum; Agave americana; Aphyllantes monspeliensis. — Inneus acutus; I. lampocarpos; Chamœrops humilis; Typha minima; Cyperus fascicularis; Schœnus ferrugineus; Scirpus ananas; Oleus sorgum, saccharum, cylndricum; Lagurus ovatus; Calamagrostis argentea; Agrostis spica venti; Stipa tortilis; Lamarckia aurea; Melica uniflora; Briza maxima, media et minor; Echimaria capitata: Psilarus nardoides, etc.; Ceterach officinarum; Asplenium petrarchæ; Pteris cretica; Adianthum odorum, etc, etc, etc.

Promenade du Château.

Depuis les temps les plus reculés, Nice a été célébrée pour la beauté de ses collines, couvertes d' une éternelle verdure; pour la pureté de son ciel, son aire embaumé des plus doux parfums du thym, de la lavande et des orangers.

La colline qui domine la ville et que l'on nomme le Château, à cause de l'ancienne forteresse dont on voit encore les ruines, est maintenant devenue une promenade publique.

Les améliorations apportées depuis quelques années à cette promenade, et le soin que l'on prend d' y acclimater plusieurs arbres indigènes et exotiques, sont dignes d' élo-

ges; malheureusement la ville est pauvre et a peu de ressources.

Parmi les arbres qu'on y rencontre on remarque plusieurs espèces de pins, les cyprès, le chêne vert, le tilleul, l'orme, l'arbre de Judée, le caroubier, le palmier, le platane, le nesprun, le vernier, le lilas, les coronilles, les rosiers, le troëne, l'agave d'Amerique, le cactus-raquette.

La végétation du Château est riche en plantes médicinales; plusieurs espèces de légumineuses, de graminées et de composées y fleurissent toute l'année.

Noms des plantes que l'on trouve sur la colline du Château :

Hyosciamus albus ; Fumaria parviflora ; Veronica cymbalaria ; V. hederifolia ; Salvia verbenaca et S. clandestina ; Echium calicinum; Paparum hybridum; Silene spicata ; Gypsophila muralis; Campanula rotundifolia ; Trifolium stellatum ; Centaurea aspera ; Centranthus ruber ; Psoralea bituminosa; Coronilla glauca; Medicago lappacea; M. pentacycla; M. lupulina; Conysa ambigua; C. sordida; Calendula arvensis ; Hyoseris radiata ; Tenerium flavum ; Gallium murale ; Astragalus sesamens ; Alyssum maritimum ; Medicago orbicularis; Melilotus italica, etc., etc.

Lazaret, Montboron, Montalban.

La colline de Montboron est ce promontoire qui se rattache à Montalban et sépare les campagnes de Nice , vers le Lazaret, du golfe de Villefranche; elle est située au versant de l'est.

Cette colline est boisée des deux côtés par des oliviers, des caroubiers et quelques arbustes rabougris vers le sommet, qui sortent d'entre les fentes des rochers.

Les pins , les genets épineux et les lentisques croissent parmi des touffes de plantes odoriférantes telles que le thym, le romarin, la lavande et la rue aux âpres senteurs.

Le gracieux palmier éventail (thamœrops humilis) était autrefois aussi commun sur cette colline qu' il y est rare au-

jourd'hui; on l'a presque détruit à force de le transplanter dans les jardins d'ornements.

On trouve dans ces localités quelques espèces intéressantes de plantes, parmi lesquelles:

Le Clypeola Yunthlaspi; Euphorbia spinosa; Cnorum tricaccum; Osyris alba; Ruta bracteosa; Stipa tortilis; Œgylops ovata; Ixia parviflora; Statice pubescens; Convolvulus altheoides; Linum strictum; Lavatera punctata; Lisimachia linum stellatum; Atractylis cancellata, Zacintha verrucosa; Galactites tomentosa; etc. etc.

Villefranche, Saint-Jean, Saint-Hospice.

Villefranche possède un golfe qui offre aux navires un port sûr et commode; après avoir dépassé la ville, un chemin pittoresque conduit à la péninsule de Saint-Hospice. En remontant la colline vers l'ouest, vous trouverez divers sentiers conduisant sur le vaste coteau aride et pierreux de Capo ferrato, qui se prolonge jusqu'au promontoire du Phare.

Le Baus Rous situé au nord, au fond de la petite rade de Saint-Hospice, est un site très-accidenté et riche en plantes. L'herborisateur qui visitera Villefranche et Saint-Hospice y rencontrera beaucoup d'espèces des pays les plus méridionaux, qu'il chercherait en vain dans d'autres localités du territoire.

Parmi les plantes les plus dignes d'attention on trouvera:

Euphorbia spinosa; Brassica belearica; Ophrys lutea; Cytious argenteus; Ornithopus scorpioides; Lavandula Stæchas; Cerinthe aspera; Aphyllantes monspeliensis; Allium subirsutum; Authyllis barba Jovis; Serapias lingua; Bartzia trixago; Medicago cincinnata; Medicago pentacycla hyoseris radiata; Camphorosma monspelioca; Allium sphærocephalum; Linum gallicum; Inula odora; Sideritis scordivides; Ajuga Iva; Helyanthemum guttatum; Lonicera balearica; Andrapagon allioni; Securigera coronilla, etc., etc.

Laghето, Trinité, Drap.

Lorsque l'on est à la Trinité, premier village que l'on rencontre sur la route de Nice à Turin, on peut remonter jusqu'au sanctuaire de Laghet, et revenir à Nice par la Turbie et la route de Gênes.

En continuant à marcher, à partir de la Trinité, sur la même route de Turin, on arrive au village de Drap.

L'olivier domine dans toutes ces localités; on y cultive aussi beaucoup la vigne, et le blé, le seigle, et les fèves en sont les produits principaux; on sème sur les collines des haricots et des plantes potagères, aux endroits arrosables.

Les versants des collines supérieures, dans les vallons de Laghet et aux environs de Drap, sont boisés de diverses espèces de pins et d'autres arbres verts.

Le botaniste, en les parcourant, surtout au printemps et en été, y admire des espèces très-intéressantes, parmi lesquelles:

Linum campanulatum; Serapias longipetala; Catananche cœrulea; Hypericum coris; Geranium columbarium; G. sanguineum; Leontodon villarsii, etc, etc.

Au Var.

Les champs du Var sont remarquables par leur aspect qui contraste d'une manière frappante avec les autres régions de la campagne de Nice; après avoir visité les champs cultivés jusqu'au pied de la colline de Sainte-Marguerite, on entre dans le bois qui, en été, est d'une fraîcheur délicieuse; on y trouve quelques espèces d'orchidées; plusieurs plantes aquatiques bordent les ruisseaux et les marais de cette petite plaine; les prairies et le littoral de la mer, depuis l'embouchure du Var jusqu'à Sainte-Hélène, sont riches en plantes, au nombre desquelles nous citerons les suivantes:

Medicago marina; Cakile maritima; Sonchus maritimus; Silene vicæensis; Clematis maritima; Chenopodium maritimum; Atriplex rosea; Euphrasia adontites; Crucianella monspeliacæ, etc., etc.

Saint-Barthélemy, Vallon Obscur.

Le couvent des capucins de Saint-Barthélemy est derrière l'église. Arrivé là, vous cheminez dans un vallon d'abord assez large, qui va se rétrécissant peu à peu, et devient si étroit qu'on a de la peine à passer entre deux montagnes qui s'élèvent à pic de chaque côté de cette gorge, à plus de quarante mètres de hauteur.

Ce vallon est d'un effet des plus pittoresques; sa belle et fraîche végétation offre plusieurs plantes curieuses. Les pins, les arbousiers, les lauriers, le thym, etc , forment une voûte de verdure tapissée de fougères.

On y trouve, entre autres plantes, la Pteris cretica moins recherchée encore que les suivantes:

Narcisus tazzetta; Primula grandiflore; Tussilago farfara; Lenzea conifera; Balsamita virgata; Globularia alypum; Arbutus unedo; Staralina dubia, etc., etc.

Vallon de Saint-André, Levens.

Parmi les plantes nombreuses et remarquables qu'offre la flore de Saint-André, de Tourrette et de Levens, nous citerons les:

Thlaspi saxatile; Draba muralis; Arabis turrita; Linaria chalepensis (rare); Scilla italica; Erinus alpinus (très-rare derrière le château de Saint-André); Linaria pelisseriana; Stachys annua; Hypericum tomentosum; Orchis mascula; Ophrys arachites; Euphorbia retusa; Vitez agnus castus; Pyrethrum corymbosum; Allium paniculatum; Picridium albidum; Colutea arborescens; Inula salicina; Saturscia juliana; Scabiosa leucantha, etc., etc.

Carabassel, colline de Cimiers et Gairaut.

La colline de Carabassel se rattache à celle de Cimiers.

Les oliviers, les orangers et toute sorte d'arbres fruitiers y étalent le luxe de leur végétation, et les sentiers sont perpétuellement émaillés de fleurs.

Au bas de la colline de Cimiers vers le nord-ouest, on trouve un chemin qui conduit à Gairaut par la propriété Roubion. En parcourant les pentes, les vallées et les bois de Carabassel, de Cimiers et du Gairaut le botaniste pourra cueillir un grand nombre de plantes intéressantes:

Draba verna; Tulipa oculus solis; Anemone pavonina; Anemone ortensia; Jasminum fruticans; Scriola Athuensis; Andriala integrifolia; Epipactes ensifolia; Epipactes grandiflora; Epipactes ovata; Ophys Anthropophora; Lathyrus setifolius; Lithospernum purpureo-cœruleum; Echium italicum; Bublevrum protraclum; Inula viscosa; Vicia lutea; Orchis robertiana; Ononis cherleri; Latyrus incenspianus; etc., etc.

TROISIÈME PARTIE.

PREMIÈRE PROMENADE.

Le Château.

Voulez-vous embrasser d'un seul coup-d'œil Nice, ses promenades, ses rivages, son territoire tout entier, rappeler à votre esprit ses souvenirs historiques les plus intéressants, montez au château.

Deux chemins, partant de deux points opposés, l'un venant du Port, l'autre de la place Victor, vous y conduiront à votre choix, en tournant à droite ou à gauche sur les flancs arrondis de la colline; allez donc et sans perdre haleine, si vous pouvez, par l'une de ces deux grandes voies montueuses, dans ces petits sentiers verdoyants et fleuris qui vous conduiront, jusqu'au point culminant du labyrinthe. Vous trouverez là, des bancs en pierre, sur lesquels s'arrondissent des pins-parasols, des arbustes taillés en éventail; et vous choisirez ce délicieux endroit de repos pour faire une halte nécessaire et pour vous recueillir quelques instants dans votre admiration.

C'est là, que je me suis assise une dernière fois, le jour où je suis allée faire mes adieux au Château. Mes regards ravis erraient autour de moi, lorsque j'aperçus, cachées dans les interstices des haies et des arbrisseaux, des iris, des narcisses, des jonquilles et des violettes penchées tristement sur leurs tiges froissées et meurtries; les pauvrettes avaient subi l'atteinte des vents glacés du nord; elles me firent pitié, car j'adore les fleurs; elles ont pour moi un langage amical et mystérieux qui établit entre nous des rapports chers et intimes; je les recommande aux meilleures

influences du ciel et de la terre; je prie l'aurore de les humecter de ses plus douces larmes, les brises de les caresser avec amour, le soleil de les féconder et de les ranimer de ses rayons vivifiants. Je prends plaisir à en parer le sein virginal des jeunes filles, à en tresser des couronnes pour les poètes et les artistes, qui les aiment aussi, à les mêler à mes cheveux, à reproduire sous mes pinceaux leurs fraîches et riantes couleurs; elles sont pour moi, en un mot, l'image de tout ce qui est beau, touchant et gracieux dans la nature. Pourquoi faut-il que le vent les brise, ou que l'insecte, qui se cache dans leur calice, ronge les parois délicates de son palais?

Il y a aussi des arbres qui sont l'objet de ma prédilection, les pins entr'autres; ces habitants solitaires des pics, des montagnes et des bords escarpés de la mer, dressent si fièrement la tête, dans leur indépendance sauvage! Plusieurs de ces arbres, formant une enceinte pyramidale autour de moi, dominaient le banc où j'étais assise et déployaient leur dôme élégant sur mon front qu'ils abritaient du soleil, lorsque la brise vint à les agiter doucement; j'entendis alors une mélodie enchanteresse, que nul langage humain ne pourrait rendre; vous eussiez dit les soupirs mourants d'une harpe éolienne, ou le murmure de ces légers fantômes dont l'imagination peuple les ruines. Quel ineffable concert de notes mélancoliques dans toutes ces modulations que soupiraient les branches sonores! Ma pensée, qui se berçait aux ondulations harmonieuses de leur cime élancée, fut ramenée, ici-bas, par des plaintes et des sanglots; ces voix douloureuses m'annonçaient qu'il y avait là des êtres souffrants. Je me mis à suivre machinalement un chemin creux, bordé de cyprès, du côté de l'ouest et je me trouvai bientôt en face du cimetière; la porte en était ouverte et donnait entrée à un convoi funèbre, composé surtout de femmes et de jeunes filles, vêtues de blanc. C'était le corps d'un enfant que le cortége pieux allait confier à la terre. La petite bière, couverte d'une blanche nappe, surmontée d'une couronne de roses et d'immortelles, laissait apercevoir la figure endormie de ce petit conquérant du Ciel, que Dieu avait enlevé à la terre, sans entendre les cris de sa mère.

Emue moi-même jusqu'aux larmes, je ne pus soutenir ce spectacle, et, gravissant un autre sentier, je me trouvai, quelques instants après, sur le tertre du château, à l'endroit appelé le Donjon, où se trouvent les débris de la forteresse, qui fut si longtemps le rempart de l'Italie. C'était à cet emplacement que les habitants primitifs de Nice s'étaient établis pour se soustraire aux excursion des peuples sauvages de la Ligurie. Cette ville naissante, je la voyais s'étendre insensiblement, sur toute la surface du plateau que je venais de parcourir, puis glisser sur la pente rapide qui tourne à l'ouest et se prolonger peu à peu jusqu'à cette ligne si tranchée qui sépare la ville ancienne de la ville moderne. Mon œil plongeait sur toute cette enceinte de pierres et de tuiles, de clochers, de places, de rues, de faubourgs, de promenades qui vont divergeant dans tous les sens; j'embrassais ainsi l'ensemble de Nice se mirant dans les flots blancs de la Méditerranée, du côté de la Croix-de-Marbre, tandis qu'elle s'allonge sur les deux rives du Pallion, ou s'étend du côté de la place Victor et de la porte de Turin.

En face de moi, vers le sud, je voyais la haute mer qui, dans ce moment, calme et paisible, inondée de soleil, ressemblait à un immense lac, sillonné par des bateaux à vapeur laissant flotter leur panache noir, comme la longue crinière d'un casque dont seraient armés ces dominateurs d'un élément vaincu. — A ma droite, je suivais des yeux les contours du golfe de Sainte-Hélène, jusqu'au point où la mer, coupant brusquement l'angle du cercle, s'allonge vers Antibes, cette autre colonie phocéenne, placée dans le voisinage de Nice comme pour lui tendre la main. De quelle émotion n'étais-je pas saisie en apercevant ainsi les villes de la France, de cette patrie bien-aimée, que je porte partout dans mon cœur !

Plus loin et plus à droite, mon regard s'élevait à la hauteur des montagnes de l'Estérel qui, dessinant à l'horizon leurs grandes et majestueuses lignes, donnaient au tableau un cadre digne de lui.

A gauche, du côté de l'est, je dominais le port d'Olympic, nom que les Grecs, toujours amoureux de leur pays,

avaient donné à ces rivages, en souvenir de leurs dieux et du mont Olympe. Puis c'était le Montboron qui se dressait devant moi, et je croyais assister à cette journée memorable où les bandes africaines furent précipitées dans la mer; puis c'était le phare de Villefranche, élégant minaret, qui guide à travers les écueils le matelot attardé Si la jolie petite ville, au doux climat, ne paraissait point à mes jeux, je la devinais au fond du golfe où elle repose coquettement, presque endormie au soleil qui l'enivre, et sur le bord de la mer qui lui baise les pieds.

DEUXIÈME PROMENADE.

Cimiers.

Un jour, par un beau soleil, je marchai courageusement vers le but que j'avais, depuis longtemps, assigné à une de mes promenades. Je gravis la montagne, entre deux murs qui emprisonnent la route, et se prolongent jusqu'au sommet; rien n'est triste comme ces lignes de pierres entre lesquelles on chemine, tandis qu'à droite ou à gauche s'étendent des champs cachés aux regards, se creusent des vallons qu'on devine, et s'ouvrent des perspectives invisibles. Une branche d'olivier, dépassant les clôtures, et quelques pâquerettes écloses au pied des murs, voilà tout ce qui rappelle au voyageur qu'il est en pleine campagne.

Mais je devais être bien payée de mon ennui et de ma fatigue; au bout d'une heure d'ascension, j'étais sur le plateau, j'étais au centre de l'antique Ciménéum. L'herbe dans laquelle je marchais recouvrait des rues autrefois populeuses; les oliviers plongeaient leurs racines dans les mosaïques crevassées et incendiées; les traces de la charrue sillonnaient la terre à l'endroit où les chars avaient creusé leurs ornières

sur le pavé romain; car Cimiers repose en paix dans son tombeau; une ville neuve n'a pas usurpé la place de la ville disparue, des maisons modernes n'effacent pas du sol jusqu'à son souvenir. Le laboureur est le seul hôte de ces ruines ensevelies dans leur majesté inviolée.

Un hameau vit solitairement dans un coin de cet ancien monde, comme un nid dans un temple écroulé, et un couvent de capucins, gardien de cette immobilité et de ce silence, sonne les heures de l'éternité sur les catacombes d'une civilisation anéantie.

Ranimant alors tous les débris dont je me voyais entourée, je ressuscitais Ciméneum; je voyais sortir devant moi, de la terre où ils dormaient depuis deux mille ans, ces flots de population qui allaient circulant, s'agitant, pleins de vie, dans la vaste enceinte d'une ville qui contenait de trente à quarante mille habitants. Je reconstruisais cette fière capitale des Alpes Maritimes, telle qu'elle était aux jours de sa gloire, lorsque ses temples, ses monuments, ses édifices, ses thermes et ses amphithéâtres, ses jardins parfumés, ses coteaux fertiles et arrosés, en faisaient le séjour préféré des riches familles de Rome, attirées par la douceur de son climat.

Mais, trop courtes illusions de mon imagination! La triste réalité était là, sous mes yeux, et les décombres que je foulais aux pieds n'accusaient que trop la fureur des Lombards. Aussi, pour me consoler, je fixai mes regards sur cette abbaye de Saint-Pons, où la grande image de Charlemagne m'apparaissait dans toute la splendeur du génie.— Là, me disais-je, s'était reposé, il y a quatorze siècles, un des hommes les plus grands et les plus extraordinaires de l'histoire; tandis que la nuit enveloppait le monde entier, un homme s'était rencontré disant: Que la lumière se fasse! et la lumière s'était faite! Conquérant, il avait créé un des plus vastes empires connus; législateur profond, civilisateur éclairé, il avait organisé un système de lois tellement protectrices de la société, que la plupart d'entr'elles seraient encore applicables aujourd'hui. A une époque où les lettres, les arts et les sciences avaient péri dans l'immense naufrage de la civilisation romaine, il fonda des écoles publiques,

des académies, des institutions scientifiques, donnant lui-même l'exemple du zèle pour l'étude, au milieu des guerres incessantes qu'il soutenait pour l'agrandissement ou l'intégrité de son empire.

C'était là le vengeur de cette ville de Cimiers, dont j'aurais voulu relever les ruines. Les Lombards, à leur tour, avaient rencontré leur vainqueur; le dompteur des Saxons avait appesanti son bras sur les ravageurs et les conquérants de l'Italie, et les Lombards, écrasés sous les murs fumants de Pavie, chassés de l'illustre sol qu'ils avaient profané, disparurent également de l'histoire.

Cette abbaye de Saint-Pons, qui se dessine si bien sur son rocher, doit, dit-on, son origine au neveu du grand législateur. Souvenir pieux, qui, se rapprochant de l'endroit où avait péri le premier martyr de la foi chrétienne, dans les Alpes Maritimes, remplit ce site imposant de la grande image du christianisme, éternelle protestation de la force morale contre la force brutale, et de la loi d'amour contre la loi du sang.

Les principales curiosités que les voyageurs doivent visiter à Cimiers sont, parmi les constructions modernes, le couvent des capucins. Sous le portique du couvent, un artiste inconnu a peint à fresque plusieurs légendes représentant les divers supplices des premiers chrétiens. On y voit des martyrs mis en croix, brûlés, tenaillés, décapités par les soldats romains, sous les yeux des empereurs, et ce qui fait sourire au milieu de ces scènes sanglantes, c'est la naïveté des bons pères: dans la haute idée qn'ils ont conçue de l'ancienneté de leur ordre, ils ont habillé en capucins tous ces martyrs de la foi sous Tibère, Trajan ou Dioclétien. Tibère persecutant les capucins! voilà une accusation à laquelle Tacite n'avait pas songé.

Au devant de l'église, s'élève une croix supportée par une colonne torse en marbre blanc. Chose singulière, et que je n'ai pas vue ailleurs, le Christ est représenté avec des ailes de séraphin, deux ailes s'ouvrant au-dessus des bras, et deux autres ailes ployées vers la ceinture et recouvrant les jambes.

Parmi les antiquités on visitera:

1.° Les traces de la Via Aurelia, ou Emilienne, qui traversait de l'est à l'ouest les Alpes Maritimes, et partant de la porte Aurelia à Rome, passait à Pise, à Lodi, à Savone, à Albenga, à la Turbie, et à Cimiers. Elle fut, sous Sextius Calcinus, poussée jusqu'à Aix, et de là jusqu'à Emparios, dans la Catalogne. On trouve, à quelque pieds sous terre, dans plusieurs propriétés, des tronçons de cette grande voie, pavée d'énormes dalles de pierre calcaire.

2.° Un édifice quadrangulaire, dont les murs sont coupés à intervalles égaux par des lignes de grandes briques superposées. Les traditions veulent que cet édifice soit un ancien temple d'Apollon; il est enclavé dans le domaine appartenant à M. le comte Garin.

3.° Des thermes et des bains en pierre, dont les siéges sont en briques cimentées.

4.° Des restes de constructions encore debout sur le plateau, que l'on dit être les ruines d'un palais préfectorial.

5.° Enfin, et surtout, l'amphithéâtre. Il est de forme ovale, percé d'arcades, sur lesquelles on voit encore, vers la partie la mieux conservée, celle qui est au nord et fait face à la mer, les restes de six gradins. L'étendue totale de l'édifice est de soixante-cinq mètres de long sur cinquante-cinq environ de large, et celle de l'arène est de quarante-cinq mètres en longueur et de trente-cinq en largeur.

L'arène est aujourd'hui un champ labouré; le sable, rougi du sang des gladiateurs et des martyrs, a été retourné par la charrue, et là où mouraient les victimes de ces jeux sanguinaires, la terre, fécondée par le travail, donne le pain et la vie à une famille de paysans. Quelque oliviers ombragent de leur verdure triste le théâtre de tant de combats; le chant des petits oiseaux et le cri des cigales y ont succédé aux rugissements des bêtes féroces; une herbe fine, agitée par le vent, pousse dans les fentes des gradins, sur ces siéges immenses où s'asseyait toute une population; j'ai cueilli un œillet sauvage au centre de l'amphithéâtre et je me représentais à la place même de cette fleur pacifique, une dame romaine demandant la mort du gladiateur vaincu. La couleur de la fleur, comme teinte d'une goutte de sang, semblait accuser encore la cruelle spectatrice. Une abeille

butinait autour de moi et son bourdonnement troublait seul le silence du cirque désert. Voilà donc, me disais-je, les contrastes qu'amènent les siècles! quelle raillerie! quelle image du néant des fondations humaines! De tout ce bruit, de tout ce tumulte, de toute cette rumeur où se confondaient tant de chuchottements, de rires, de causeries et d'exclamations, de toute cette immense voix d'une cité entière, passionnée et haletante, que reste-t-il? Le bourdonnement d'un insecte.

Je ne pouvais cependant compatir du fond du cœur à tant de ruines; je remerciais presque le destin de cette catastrophe, en face d'un de ces lieux maudits où la cruauté païenne se jouait si odieusement de la vie humaine. Et quel endroit, bon Dieu! on avait choisi pour ces féroces spectacles! Du point où j'étais j'embrassais le plus merveilleux panorama qu'il soit donné à l'œil de contempler. Autour de moi, un triple étage de sommets s'échelonnant depuis les collines vertes jusqu'aux cimes nues et escarpées des Monts-Chauves; devant moi la mer immense et radieuse, sillonnée de voiles blanches à l'horizon; à mes pieds les ondulations de la colline, toute parsemée de jolies villas, et descendant par des pentes douces et accidentées vers la plage où Nice étale ses maisons blanches.

Comment ces splendeurs naturelles n'avaient-elles pas ému et ramené vers de plus nobles instincts l'esprit des spectateurs! comment s'étaient-ils voilé les yeux devant ces paisibles magnificences, pour ne regarder que le sang et les tressaillements de l'agonie! comment une femme n'avait-elle pas crié: Grâce pour ceux qui vont mourir! qu'ils vivent et qu'ils jouissent comme nous du ciel éclatant que Dieu a fait pour tous! il est trop cruel de mourir, quand la nature est si belle et si sereine; épargnez-les, ou ne les amenez pas sous le soleil, et tuez-les dans les cachots sombres!

Des vestiges de la grandeur romaine se découvrent d'autre part dans les piliers de grands aquéducs; les uns sont construits en marbre et en pierre de taille et les autres en briques. Ces aquéducs étaient destinés à conduire les eaux des quartiers de Gairaut, de Château-Renard et du territoire

de Falicon dans un grand résservoir, vers la pente septentrionale de la ville de Cimiers.

Des urnes funéraires en pierre calcaire contenant chacune un vase en terre, des cendres humaines, avec des bijoux frustes, ont été trouvés sur les bords de la via Aurelia, côté ouest, conduisant vers les Gaules (67). Il faut y joindre des sarcophages en marbre, qui existent encore dans l'abbaye de Saint-Pons.

Voici quelques inscriptions qui se trouvent sur ces pierres:

D. A. M.
LICINIUS
DIONISIO LI
CINIO PLAC.
DIO FILIO CARISSIM
FECIT.

Licinius Dionisius accablé de douleur par la mort de son fils très-chéri Licinius Placidius lui érigea ce monument.

M M A
FLAVIÆ BASILIÆ PATRIC
ROM AURELIUS RHODISMANUS
AUG. LIB. ALP. MARIT. PRÆ MIRÆ PIET.
ATQ. CAST. CONI
UGI QUÆ VIXIT ANN. XXXV M III D XII ET
AUREL ROMULA FILIA DOL MAX ADEL
ATQUE BENEMERUNT FEC
S. A. O.

Aux mânes et à la mémoire immortelle de Flavia Bacilla, épouse très-chérie, née à Rome, femme recommandable par sa charité et par son extrême tendresse envers son mari, laquelle a vécu 35 ans, 3 mois, 12 jours. Aurelius Rhodimanus affranchi de l'Empereur, contrôleur des Alpes Maritimes, et Aurelia sa fille, accablée par sa mort d'une douleur et d'une privation insupportable, ont érigé cette inscription à une épouse et mère très-chérie et l'ont dédiée sous l'ascia.

MEMORIÆ CATTIÆ EUCARPIÆ
CONJUGIS OPTIM.
C. METELIUS SECUNDINUS MARITUS.

A la mémoire de Cattia Eucarpia, épouse vertueuse, par Cajus Metelius Secundinus son époux.

L NONIO QUADRATO CO I
NAUT S MUMIAS Q MA
NILIUS ET C A I
VENIUS RUFUS D. S.

Sextius Munius Quintus Manlius et Cajus Venius Rufus érigèrent ensemble ce monument à Lucius Nonius Quadratus, militaire de la première cohorte marine.

PIO PRINCIPI
INVICTO
RESTITUTORI ORBIS
PROVIDENTISSIMO
.... RETRO PRINCIPIUM
.... R. OMNES
FORTISSIMO
NANUS RUFUS CARUS V. F. PROC. II.
PRÆFECTUS ALPIUM MARIT. DEVOT.
US NUMINI MAJESTATIQUE EJUS.

En honneur de..... prince pieux, invincible, grand administrateur et conservateur de l' empire, le plus vaillant des princes romains, Nanus Rufus Cajus fils de Verus, second proconsul, préfet des Alpes Maritimes, dévoué à sa puissance et à sa Majesté fit ériger ce monument.

C ANTESIO VELOCI
C AITUNIE M F.
VERO
ANTESIA C F POLITA
PARENTIBUS ET FRATER.

Antesia, fille de Cajus, et Polita firent ériger ce monument à Cajus Antesius Velosius et Caja Astunia, fille de Marcus, à Cornele Alucius Antesius Verus, ses parents et ses frères.

VIPPIA CLEMENTINA MATER
COMINÆ MARCIÆ FILIÆ FIEN-
TISSIMÆ QUÆ IMMATURA MORTE
DECESSA VIX ANN. XIIII. MENS. IIII D V.
MERENTISSIM. CO......... TUM
FRATRES
FECERUNT.

Vippia Clementina, désolée par la mort prématurée de sa fille Cumina Marcia, très-vertueuse, qui vécut 14 ans, 4 mois,

5 jours, lui fit, d'accord avec ses frères, ériger ce monument.

MANIO GEMINO
INGENUO
VII VIR ET CER
GEMINA FILIA
PATRI PIISS. ET
ALBICCIA MATERNA
MARIT INCOMI

Gemina, fille de Marius Groninus, ingenuus VII vir et distributeur de bled, et Albiccia Materna, sa femme, lui firent ériger ce monument, comme à un père et à un époux incomparable.

LAPIDUM HOC
VALERIANA ALPINA JULIO
VALERIO SILV.
FRATR. SUO CAR ET
PIENTISSIMO
VIXIT ANNOS XXVIII
M VII D XXII.

Pierre sépulcrale érigée par Valeria Alpina à Julius Valérius Silvius son frère très-chéri et très-vertueux, qui vécut 28 ans, 7 mois, 22 jours.

C. VALERIÆ CANDIDÆ
IMMATURA MORTE SUBLATÆ
QUÆ VIX ANN. XXV VALERI
VICTOR ET SECUND.
INA NEPOTILIA FILIÆ EXOP
FECERUNT

Valerius Victor et Secundine sa petite nièce, érigèrent cette pierre à Caja Valeria Candida, fille très-chérie, qui cessa de vivre à 25 ans, à la fleur de son âge.

SPARTACUS PATERNÆ UXORI PARIS
CUJUS IN VITA TANTA OBS. FUER
UNT DIGNÆ MEMORIA EJUS ESSET REMU
NERANDA L. VERDUCC. MATERNUS
OBLITUS MEDIOCR. SUÆ UT
NOMEN EJUS ÆTERNA DILETI
CELEBRAR. HOC MON.
INSTITUIT.

Lucius Verducius Maternus oubliant sa médiocrité dédia ce monument à Spartague Paterne, épouse vertueuse, dont la vie fut si exemplaire, que son nom méritait de passer à la postérité, afin qu'elle fût éternellement vénérée.

MEMORIÆ SANCTISSIMÆ
C. SUBRII SECUNDINI
PRIMATIS ET PATRONI PROVINCIÆ
PIETATIS ELOQUENTIÆ MORIS
MAGISTRI
SUBRIUS SEVERINUS FRATER
EJUS IMMATURA MORTE DEREPTUS
IN LATERE.

A la mémoire immortelle de Cajus Subrius Secundinus, intendant et protecteur de la province, dont la vie fut un exemple de piété, d'éloquence et de bonnes mœurs, qui fut enlevé par une mort subite; Subrius Severinus, son frère, lui érigea cette pierre sépulcrale.

QUADRATUS MUTUMBALF
COII. GÆT. PSIL.

On voit encore à Cimiers des tombeaux en pierre tendre, grossièrement sculptés, appartenant évidemment au moyen-âge, ainsi qu'un cercueil en plomb renfermant un squelette trouvé dans la propriété du comte Garin.

TROISIÈME PROMENADE.

Château et grotte de Saint-André.

LETTRE A M. DE L...

Je vous ai promis, mon ami, de vous rendre compte de quelques-unes de mes promenades autour de Nice. Vous savez que je suis peu marcheuse, et qu'il faut bien des sollicitations pour me décider à une excursion champêtre. Au-

trefois, je passais des journées entières dans une ruine ou au bord d'une cascade, occupée à regarder un brin d'herbe courbé par le vent, ou à écouter les mille bruits harmonieux qui s'éveillent, le soir, dans la campagne.

Mais il faut être heureux pour jouir de la nature; ce spectacle a quelque chose de mélancolique qui pousse au recueillement, et, quand on craint de remonter le cours de ses souvenirs, quand on a besoin de s'échapper hors de soi-même, on cherche des distractions à la pensée intérieure dans le bruit du monde ou dans un mouvement et une activité factices. Il n'y a que l'espérance et le désespoir absolu qui puissent se plaire dans la solitude; l'une lui confie ses rêves, l'autre s'y nourrit, avec une sorte d'âpre volupté, de sa propre amertume.

Enfin, je me suis mise en route pour la grotte de Saint-André. On remonte quelque temps le lit desséché et caillouteux du Paillon, torrent à sec pendant l'été, sauf un mince filet d'eau que rasent incessament des nuées d'hirondelles; puis on s'engage dans une étroite gorge serrée entre deux murs de rochers. Ici, la nature change subitement d'aspect; ce ne sont plus ces chaudes plaines, que transforment en jardins les bois d'orangers, les haies de rosiers en fleurs et toutes les merveilles de la végétation méridionale; on n'est plus en Italie, on entre dans la Suisse. Des rocs à pic, dans les fentes desquels croissent et s'enlacent les myrthes, les figuiers et les clémathites, tandis que çà et là s'élèvent des chênes-verts et des pins groupés sur la cime d'un rocher, comme des sentinelles sur des créneaux; à droite et à gauche, des montagnes qui s'étagent à perte de vue et ne laissent apercevoir qu'un pan du ciel entre leurs sommets rapprochés; au bas de la route un précipice où se brise, à travers d'énormes blocs de pierre, un torrent écumeux; de petits sentiers, tracés dans l'herbe verte étoilée de pâquerettes et bordés de frais ruisseaux, la grâce dans la majesté, des pentes boisées et de l'ombrage au pied des montagnes, et des cimes arides et nues dans les cieux, quelque chose de doux et d'agreste au sein des solitudes sauvages, tout rappelle au voyageur les sites imposants et délicieux à la fois qu'on admire dans les vallons des Alpes. Le ciel, semé de nuages

que chassait rapidement un vent froid du nord, tantôt assombrissait ce paysage sévère, tantôt, ouvert par des éclaircies d'azur, illuminait d'un rayon de soleil le faîte des rochers, et ces successions d'ombre et de lumière changeaient à chaque instant, comme par un coup de baguette magique, la physionomie de la gorge et des montagnes qui l'encadrent.

J'arrivai ainsi jusqu'à la grotte. C'est un rocher qu'ont creusé les eaux du torrent, et dont la voûte sert de pont au grand chemin, taillé dans la roche vive, qui conduit à Levens; une nappe d'eau tombe en cascade par-dessus l'entrée de la grotte; il faut, pour y pénétrer, traverser ce voile humide qui en défend l'accès; la voûte est assez haute et l'intérieur assez spacieux pour que plusieurs personnes puissent s'y tenir debout et s'y promener dans tous les sens; l'eau qui filtre à travers le roc tombe en gouttes de pluie sur le visiteur; la voûte est toute tapissée d'une sorte de capillaire d'un très-beau vert et dont les feuilles menues et symétriquement disposées offrent les plus jolies découpures.

Je vous avouerai que je ne suis point entrée dans cette grotte et que je me suis tenue prudemment à distance, de façon cependant à y plonger le regard. Vous connaissez mon aversion pour les cavernes et tous les endroits sombres: j'y redoute la rencontre des serpents, des crapauds, des scorpions, des chauves-souris et autres habitants des ténèbres; j'aime le plein air et le grand soleil, et les plus belles stalactites, les plus bizarres concrétions, les plus limpides cristaux ne peuvent me faire surmonter cette horreur que j'ai pour les souterrains.

Cependant l'humidité avait pénétré mes compagnons de voyage; moi-même je frissonnais sous les bouffées du vent du nord; nous cherchâmes un abri sous la saillie d'un rocher, et là les feuilles sèches et les broussailles qui jonchaient le sol nous donnèrent l'idée d'allumer un bon feu, comme ceux où se chauffent les petits bergers. Notre bûcher fut bientôt prêt, grâce aux mains vigoureuses d'un de mes compagnons, qui, pour tenir légèrement une plume fine et mordante, n'en a pas moins toute la solidité du poignet d'un rude bûcheron. Il est vrai que ce très-spirituel écrivain est en même temps jardinier et marin. Tâchez de le reconnai-

tre, vous qui le connaissez, car c'est un des noms les plus connus de la littérature.

Donc les feuilles sèches s'enflammèrent, les broussailles pétillèrent et les pins verts fumèrent. Ce fut au grand détriment des rochers, qui furent promptement déshabillés; on ne fit grâce qu'aux gros arbres, que nous considérions d'un œil plein de convoitise, mais respectueux, vu l'impossibilité de les déraciner. Il y avait bien là, tout près de nous, une maisonnette en planches; c'était bien tentant, cela aurait merveilleusement entretenu notre feu; un de nous mit la question aux voix ; mais la probité l'emporta sur notre nature frileuse, et la maisonnette fut sauvée.

Cependant cette chaleur nous ranimait et nous consolait du soleil absent, quoique la fumée nous étouffât un peu. Les langues de feu léchaient le rocher, et des touffes de gazon sec, posées sur le sommet du roc comme une perruque sur un crâne, s'enflammaient de temps en temps, et flambaient, que c'était plaisir à voir. J'eus pitié d'une gentille petite clémathite dont les feuilles, qui commençaient à pousser, se crispaient et se tordaient sous les baisers mortels de la flamme; sa tige se penchait tristement, comme pour nous accuser de sa sève tarie; j'intercédai pour elle, mais l'orgueil de leur œuvre rendait mes amis féroces, et l'histoire des bûchers compta une victime de plus.

En retournant sur nos pas, et en prenant à notre gauche un sentier bordé de cyprès, nous arrivâmes en face du château de Saint-André. Il fut construit en 1687; le duc de Savoie, Victor-Amédée, démembra du territoire de Torrétas le hameau de Saint-André, et l'érigea en marquisat en faveur de Pierre, Antoine et Gaspard Thaon, gentilshommes originaires de la vallée de Lantosca. Ces seigneurs firent bâtir le château sur le rocher qui dominait le vallon. Ce n'est d'ailleurs qu'un amas de constructions juxta-posées, dépourvu de tout caractère; il emprunte son effet pittoresque à sa situation et au paysage qui l'environne. La base du rocher qui le supporte est attaquée incessamment par le marteau et par la mine, car les Niçois y viennent chercher leurs pierres de taille, et on peut prévoir le jour où, à force de puiser dans ses flancs, ils auront emporté, pierre

après pierre, le roc tout entier, si bien que le château devra rester suspendu en l'air, ou s'écrouler, faute de fondement.

Une portion du château est occupée actuellement par une école, où les enfants du village apprennent à lire et à écrire; au pied du rocher on a construit un moulin à huile qui emploie aux besoins de son industrie, après les avoir domptées et emprisonnées dans des réservoirs, les belles eaux que je venais de voir, fières et libres, écumant et bondissant sous leur dôme de verdure.

QUATRIÈME PROMENADE.

Villefranche, Saint-Jean.

Nous suivons une route pierreuse et montueuse qui contourne le Montalban; arrivés au sommet, nous jetons un dernier coup-d'œil sur le bassin de Nice, dont nous voyons blanchir les maisons bien loin au-dessous de nous, puis nous redescendons par une pente rapide, et nous voici à Villefranche.

C'est là qu'est une des plus belles rades de la Méditerranée; la mer, qui entre fort avant dans les terres, est enfermée entre l'isthme de Saint-Jean au levant, et le Montboron à l'ouest; une flotte entière, composée des plus grands vaisseaux, pourrait y mouiller commodément; c'est comme un lac tranquille, où les vagues, soulevées en pleine mer par la tempête, viennent mourir en odulations presqu'insensibles; dans le beau temps, pas une ride ne plisse cette calme surface.

A l'ouest de la rade, est bâtie en amphithéâtre la petite ville de Villefranche; l'espace, occupé par les maisons, est si étroit et si rapproché de la montagne, que la plupart des rues, conquises sur le roc, sont des escaliers. Evidemment ce n'était pas là la place d'une ville; elle ne peut s'étendre d'aucun côté, serrée comme elle est entre les rochers et la

mer; tout au plus y pourrait-on imaginer quelques huttes de pêcheurs; mais le port naturel était si merveilleusement disposé, qu'il a bien fallu y mettre une ville, malgré l'absence du terrain.

L'origine de Villefranche remonte aux Phocéens; le port s'appelait Port d'Hercule, et la tradition voulait que ce demi-dieu l'eût ouvert d'un écart de ses bras. On voit qu'Hercule ne le cédait en rien à Roland, qui, d'un coup de sa Durandal, ouvrit un vallon dans les Pyrénées.

Les Phocéens, attirés par la beauté du port, et trouvant d'ailleurs le rivage propre à la culture des oliviers, y fondèrent une petite colonie, appelée Olivula, du nom de leurs plantations. Alors le port d'Hercule perdit son premier nom et prit celui de port Olivula.

Vers la fin du neuvième siècle, le village d'Olivula fut pillé et saccagé par des pirates Sarrazins, établis non loin de là, dans une forteresse nommée le Petit-Fraxinet. Les habitants d'Olivula, forcés d'abandonner leurs maisons, se retirèrent sur les hauteurs qui couronnent le port, et y construisirent un retranchement, connu dans l'histoire du pays sous le nom de Castrum de Monte Olivo.

Le rivage fut enfin délivré des Sarrazins par le célèbre Gibolin Grimaldi, lieutenant de Guillaume I.er, comte d'Arles et de Provence. Les réfugiés du Mont-Olive redescendirent vers la plage, où on éleva un château-fort pour les mettre à l'abri d'une nouvelle invasion.

Après plus de trois siècles, Charles d'Anjou II, comte de Provence, voulant faire prospérer la bourgade de Port-Olive, y fonda un établissement maritime, libre et affranchi de tout droit d'entrée, qu'il appela Cieutat-Franca, Villefranche; c'est ce nom qui est définitivement resté à l'ancienne Olivula.

Le privilége du port-franc, accordé à la ville de Nice, date de cette époque; car la reine Jeanne d'Anjou étendit cette immunité à tout le comté, et la maison de Savoie en confirma et garantit la jouissance.

En 1560, après une série d'années malheureuses, Villefranche se trouvait réduite à l'état de pauvre village, presque désert. Philibert-Emmanuel, ayant reconquis l'héritage

paternel, fixa, pendant un an, sa résidence à Nice, et fit bâtir le château de Montalban, celui de Villefranche et le fort de Saint-Hospice.

Ce n'était pas tout que de construire un château et de réparer de vieilles murailles; il manquait encore quelque chose à Villefranche, à savoir les habitants. Emmanuel promit aux quelques rares villageois qui restaient de leur envoyer une superbe population, toute composée de robuste garçons et de belles jeunes filles; mais les soucis de la guerre portèrent sa pensée ailleurs et lui firent oublier sa promesse: la population ne vint pas. Depuis lors, Villefranche attend toujours ses habitants, et le Conseil municipal monte de temps à autre sur le haut de la montagne pour voir si la colonie arrive.

« — Anne, ma sœur Anne, ne vois tu rien venir? — Je ne vois que le soleil qui poudroie et les oliviers qui verdoient. »

Pendant que Philibert-Emmanuel surveillait la construction de son château de Villefranche, il faillit être enlevé par un corsaire et conduit à Alger. Un renégat calabrais, nommé Ochiali, qui parcourait la Méditerranée, avec une escadre de galères, s'approcha furtivement de la côte, débarqua une partie de ses hommes, traversa la petite langue de terre qui sépare Saint-Jean de Villefranche, et arriva pendant la nuit jusqu'au pied de l'habitation du duc. Le prince, éveillé en sursaut, eut à peine le temps de se sauver par une petite porte du jardin. Il rassembla quelques gentilshommes de sa maison et quelques bourgeois mal armés, et marcha à leur tête contre les forbans. En vain lui représentait-on la supériorité du nombre, « le vainqueur de Saint-« Quentin, répondit-il, ne reculera pas devant un misérable « corsaire. »

Mais le vainqueur de Saint-Quentin n'avait plus sous ses ordres ses archers, sés hallebardiers et ses bons hommes d'armes. Au premier choc les bourgeois s'enfuirent; il ne resta plus auprès du duc que quelques gentilshommes qui se serrèrent autour de lui; Emmanuel fut même un instant fait prisonnier par les Algériens, et ne leur échappa que grâce au dévouement de deux gentilshommes savoyards. Une com-

pagnie d'arquebusiers, descendue en toute hâte du col de Montalban, mit fin au combat, et Ochiali se retira en bon ordre jusqu'à ses navires, emmenant plusieurs prisonniers, parmi lesquels les deux gentilshommes savoyards.

Le prince, désolé de leur captivité, envoya au renégat Georges Costa, son grand-chambellan, pour traiter de leur rançon. Elle fut fixée à deux mille écus d'or, mais, en sus du marché, le corsaire exigea absolument qu'on lui présentât la duchesse, voulant être admis à la faveur de lui baiser la main. « Cet honneur, disait-il, rendra mon nom célèbre par « toute l'Europe. »

N'admirez-vous pas ce galant corsaire, et que dites-vous de ce Don Quichotte des mers, qui pille et qui tue, pour déposer un baiser sur la main d'une dame! Galaso et Amadis des Gaules n'auraient pas mieux fait.

Grande émotion au palais. Présenter la duchesse à un bandit, qui lui baisera la main, c'était bien humiliant! Mais abandonner les deux braves gentilshommes à qui le duc devait son salut, c'était bien ingrat. On s'en tira par une supercherie. Une jeune dame d'honneur, nommée Marie de Gondy, fut revêtue des habits de la duchesse et amenée au corsaire, qui porta respectueusement sa main à ses lèvres; puis il rendit les prisonniers, et rentra à Alger, tout glorieux d'avoir baisé les doigts mignons d'une princesse. Quant à la jeune dame, elle en fut quitte pour tremper dans l'eau bénite la main touchée par les lèvres du maudit. — Si le corsaire avait été plus exigeant, jusqu'où serait allé le dévouement de la fausse princesse?

Il est midi. Le soleil se mire dans l'eau bleue du port; trois navires espagnols se balancent avec une gracieuse lenteur sous le souffle du vent; nous descendons jusqu'à la grève, et nous entrons dans un bateau conduit par deux pêcheurs, qui doivent traverser en un quart-d'heure le port et nous déposer sur l'isthme de Saint-Jean, que nous voyons en face de nous.

Il devait y avoir trois rameurs; mais le troisième fut repoussé par les deux autres, attendu qu'étant déjà tambour de la garde nationale, il ne pouvait cumuler tant de fonctions lucratives. Mes compagnons, qui en voulaient aux tambours

de tous les billets de garde qu'ils avaient reçus, applaudirent fort à cette exclusion.

Nous saluons, en passant, Beaulieu et la batterie construite par mon oncle, et nous abordons la côte occidentale de l'isthme.

Nous grimpons, nous descendons; je cueille, chemin faisant, d'éclatants glaïeuls rouges, qui poussent ici dans les champs aussi abondamment que les coquelicots en France, et nous arrivons à Saint-Jean.

C'est un gentil petit hameau, composé de quelques maisons de pêcheurs, qui bordent le rivage. On y pêche les meilleurs poissons des environs et c'est là que s'approvisionnent les poissonneries de Nice.

Depuis cinq ou six jours on attendait les thons. Des hommes, placés en embuscade, dans un bateau couvert, veillent jour et nuit pour épier l'arrivée de la précieuse bande; sitôt qu'elle est signalée, on arbore un drapeau blanc, et les bateaux se détachent en foule du rivage. Les filets tendus dans presque toute la largeur du golfe sont retirés, et le thon emprisonné dans les mailles qu'il agite par des bonds désespérés, est partagé entre tous les pêcheurs; c'est la richesse du pays, c'est à peu près son unique industrie; aussi, quand la capture est abondante, ce sont des fêtes et des réjouissances dans tous ces pauvres ménages. La bouillabaisse n'est pas épargnée, et, avant de se convertir en beaux écus, la pêche fournit quelques bons repas aux heureux pêcheurs.

J'aime la figure de ces braves gens; ils ont une allure décidée; leur costume est commode et pittoresque; le soleil et la mer ont bruni leurs traits, plus hardis et plus intelligents que ceux des paysans; ils n'ont pas l'air un peu CRANE et moqueur des ouvriers des villes, ni l'air niais et rusé des campagnards; leur physionomie franche et ouverte inspire la confiance, et quelques-uns d'eux rappelaient jusqu'à un certain point les types italiens poétisés par Léopold Robert.

Un petit enfant courut après moi; il était beau à voir, sous son bonnet de laine rouge, d'où s'échappaient d'épaisses boucles de cheveux noirs. C'était bien le plus joli enfant du monde. Je lui donnai quelques pièces de menue monnaie, et il resta long-temps à la même place, moitié joyeux, moitié

timide, ouvrant de grands yeux, et plus occupé à examiner la belle dame qu'à compter les sous qu' il tenait dans sa main ouverte.

Cependant le golfe de Saint-Hospice s'étendait devant moi dans toute sa longueur, et je suivais amoureusement du regard les inflexions de ce Bosphore en miniature qui se resserre dans sa partie médiane pour s'élargir à son entrée. Une des pointes de la péninsule, celle sur laquelle s'élève le phare, regarde le golfe confraternel de Villefranche, et l'autre, que couronne la tour de Saint-Hospice, fait face à une côte très-étendue, où l'on aperçoit distinctement le promontoire, c'est-à-dire le rocher qui s'appelle la principauté de Monaco; la capitale de cette souveraineté en miniature étale son groupe de maisons au pied du promontoire.

Je ne veux pas quitter le phare, sans payer mon tribut à la mémoire d' un jeune Anglais, enseveli au pied même de la tour.

Jetez des fleurs sur sa tombe, ô vous qui avez connu le martyr amoureux! Le jeune Anglais est mort d' amour; il est mort d'amour, le jeune Anglais; il a prouvé, contre le scepticisme railleur, qu'on pouvait mourir d'amour. Et c'est un Anglais qui a donné cet exemple aux véritables amants! Après ce trait sublime, mettez en doute la sentimentalité britannique! Ce n' est pas un Français, qui aurait eu cette conscience; un Français aurait mille fois juré de mourir, mais il n'aurait pas fait une seule fois honneur à sa parole. Dors en paix, pauvre Anglais, dors sous le sable du rivage! et si parfois, ton fantôme erre sur le plage, aux clartés de la lune, puisse l'astre des nuits te verser ses rayons les plus vaporeux, puisse la tempête taire ses formidables voix, et ne laisser régner qu'une douce brise qui portera tes plaintes à ton infidèle!

La nuit, quand la mer se brise contre le phare, on croit entendre comme un gémissement humain, accusant encore les rigueurs d'une ingrate. Ce tombeau est devenu aujourd'hui le but d'un pélérinage pieux; les amants fidèles, mais délaissés, y déposent une couronne et une larme; les blondes filles d'Albion le visitent avec des soupirs; elles descendent mélancoliquement de cheval, s'agenouillent décemment sur

la pierre funeraire, et tirent langoureusement de leur poche un élégant mouchoir qu'elles portent à leurs jeux. Cette dernière cérémonie est de toute rigueur, et la sensibilité se mesure à l'agitation du mouchoir.

Mais la tour de Saint-Hospice m'appelle; elle me promet un beau point de vue; elle est riche en souvenirs pieux et historiques; je vais braver pour elle une nouvelle ascension qui durera bien au moins un quart d'heure.

Vous riez, infatigables touristes; vous me prenez en pitié, rudes chasseurs qui poursuivez LE CHAMOIS PAR LES MONTS, DANS LA PLAINE où on ne le rencontre jamais, si ce n'est à l'opéra. Mais que voulez-vous! je suis peu faite aux aspérités des montagnes; je me lasse vite, et, si je m'en croyais, je resterais assise sur le gazon, parmi les romarins et le serpolet sauvage. — Mes compagnons me prêtent leur bras, et, tant bien que mal, on me hisse jusqu'à la tour de Saint-Hospice.

Il y avait là, vers la fin du sixième siècle, une vieille tour abandonnée, où s'était retiré un saint ermite, nommé Hospice. Il passait les jours en prières et les nuits en flagellations et mortifications de toute espèce. Il s'administrait si consciencieusement la discipline qu'il ne pouvait retenir, de temps en temps, quelques plaintes échappées à la faiblesse de la chair. Ces plaintes s'entendaient même assez loin aux environs, et c'est ce qui fit donner à l'ermitage le nom de tour SAN-SOUSPIR. — D'autres traditions, plus jalouses de la gloire du saint homme, n'acceptent pas cette explication, et n'attribuent les soupirs de l'ermite qu'au regret de ses fautes passées. Quoiqu'il en soit, saint Hospice se flagellait et soupirait juste au moment d'une invasion des Lombards. Les Barbares, voyant un homme solitaire, pâle, vêtu de lambeaux, et affreusement maigre, car les racines ne poussent pas à l'embonpoint, crurent avoir affaire à un avare qui cachait, dans la vieille tour, d'immenses trésors. On le tortura pour arracher une révélation; on le tenailla; on posa ses pieds nus sur des barres de fer rougies au feu; saint Hospice ne répondait que par un tremblement de lèvres imperceptible; le martyr murmurait des prières. Enfin, un Lombard, plus impatient que les

autres, leva sa hache sur la tête du saint; mais aussitôt, — ô prodige! — le bras du meurtrier se dessécha et resta fixé dans cette position verticale, sans qu'aucune force humaine pût jamais le rabaisser vers terre. Il fallut que le païen vécût ainsi, jusqu'à la fin de ses jours, un bras en l'air, immobile et raide comme une barre de fer. A la vue de ce miracle, les Lombards, tout idolâtres et mécréants qu'ils étaient, comprirent qu'ils avaient un saint devant les yeux; il se prosternèrent à ses pieds, abjurèrent le culte des faux dieux, et, baptisés par lui, se convertirent à la vraie foi.

Dans le neuvième siècle, des pirates sarrazins furent jetés sur cette pointe par la tempête; la position leur parut bonne pour y établir un repaire, et ils bâtirent la forteresse du Petit-Fraxinet, sous la dépendance du Grand-Fraxinet, situé vers le golfe de Sambracai, dans le voisinage de Fréjus.

On a prétendu que ce nom de Fraxinet venait de FRAXINUS, parce que les environs étaient plantés de frênes. L'absence complète de frênes, dans ces rochers stériles, contredit cette étymologie; d'ailleurs, je ne sache pas que les Sarrazins parlassent le latin. Luitprand, et tous les historiens de Provence, attribuent avec raison, au nom de la tour, l'étymologie arabe, qui signifie forteresse.

Le port de Saint-Hospice paraît avoir été voué aux pirates. Le privilége du port-franc y attira toute sorte de marchands, de corsaires et d'écumeurs de mers. Un d'entr'eux, un corsaire anglais, nommé Pierre Eston, y acquit, par ses rapines, de si grandes richesses, qu'il osa demander, et, mieux encore, obtint la main de la plus noble héritière du pays, Françoise Grimaldi.

Ce n'est pas la première fois que nous rencontrons ces mésalliances compensées par l'appât de l'or, et, de tout temps, la noblesse ruinée a fait de ces pactes avec la finance. D'un financier à un corsaire, il n'y a pas bien loin.

Pierre Eston, le bandit, époux légitime de la noble Françoise Grimaldi, acheta le marquisat de Pancalieri, et M. le marquis, qui tenait table ouverte et recevait grandement les nobles d'alentour, fit bientôt oublier le corsaire Pierre Eston. De nos jours, cela se passe encore à peu près de la même façon.

Il était si riche, dit-on, que le jour du mariage il mit cinq millions dans la corbeille de noces. — Cinq millions, en ce temps-là! En vérité, Françoise Grimaldi semblera excusable à bien des gens. Vous m'en direz tant, comme disait certaine reine: « Un million? — Fi donc! — Deux? — Quelle horreur! — Trois? — A quoi pensez-vous? — Quatre? — Non. — Cinq, six, sept, huit, dix, vingt millions?— Ah! vous m'en direz tant! »

Bref, Pierre Eston, autrement dit le marquis de Pancalieri, fit si bien les choses et mena si grand train, qu'au bout de neuf ans il était absolument ruiné et gueux comme devant. Alors on se souvint que c'était un corsaire, et personne ne voulut plus voir un homme souillé de tant de crimes

Françoise Grimaldi obtint son divorce, fondé sur ce qu'elle avait cru épouser un galant homme, et, trompée par un fourbe, n'avait épousé qu'un pirate. — Toutefois, elle garda les cinq millions.

N'oublions pas que cette pointe Saint-Hospice faillit recevoir les chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem. Depuis qu'ils avaient été chassés de l'île de Rhodes par les infidèles, le grand-maître, Villiers de l'Ile-Adam, ne cessait de solliciter, des princes chrétiens, un nouvel établissement sur les côtes de la Méditerranée.

Le pape Clément VII intercéda auprès du duc de Savoie pour leur faire obtenir un asile, dans l'endroit même où jadis les Maures avaient construit le Fraxinet de funeste mémoire.

Cette péninsule, en effet, armée de nouvelles fortifications, pouvait servir à la fois de boulevard contre les Turcs, et de point d'observation pour courir sus aux pirates africains.

Les bons offices de la Cour de Rome ayant réussi, le grand-maître, Villiers-Adam, proclama son établissement à Saint-Hospice, par un manifeste du 8 octobre 1527, qu'il envoya à toute la chrétienté.

Mais, deux ans après, Charles V céda l'île de Malte au chevaliers de Rhodes; ceux-ci préférèrent ce nouvel établissement à la presqu'île déjà choisie, et le projet presque réalisé fut abandonné.

La tour est actuellement gardée par trois ou quatre artilleurs vétérans. La terrasse est munie de canons, invalides comme leurs gardiens, rouillés et pacifiquement braqués sur la mer comme des lunettes d' approche.

Non loin de là, un petit cimetière, clos de pierres sèches, reçoit les restes mortels des pauvres villageois. Aucune pierre ne signale au visiteur les qualités du défunt; l'herbe longue et menue recouvre l'éternel sommeil; le vent agitait ce fin gazon, et, je ne sais pourquoi, j'étais plus émue que devant les cimetières des villes. J'aimerais mieux dormir là, sous l' herbe de la montagne, que sous un marbre fastueux, chargé de pompeuses épitaphes.



PREMIÈRE LÉGENDE.

Roccasparviera.

A M. J. B.

Vous me demandez, mon ami, si les ruines des environs de Nice ne récèlent pas quelques légendes dans le genre de celles dont l'imagination allemande a peuplé les châteaux du Rhin. Les brumes du nord sont plus favorables aux fantômes que le soleil éclatant du midi; cette atmosphère lumineuse les met en fuite; cependant il y a bien, par-ci, par-là, quelques traditions, et je puis vous en conter deux entr'autres, l'une qui fait dresser les cheveux sur la tête et transporte dans le moyen-âge les fureurs classiques d'Atrée et de Thyeste; l'autre, toute fantastique, et combinant, par un singulier mélange, le merveilleux des contes de revenants et les souvenirs de l'antiquité romaine.

I.

Au fond d'une vallée sauvage, et sur un rocher taillé à pic, on voit les restes d'un vieux château et les ruines d'un petit village groupé autrefois autour du manoir féodal.

C'était le château de Roccasparviera, ainsi nommé, parce que le rocher, sur lequel il était bâti, servait de retraite aux éperviers et autres oiseaux de proie.

Vers 950, un baron de Roccasparviera mourut, laissant deux fils. Tous deux étaient amoureux de la même damoiselle, fille d'un seigneur voisin. Mais, à la mort de leur

père, l'aîné, Antonio, ayant hérité du fief, fut naturellement préféré à Paolo, le cadet, par les parents de la jeune fille. D'ailleurs, le cœur de celle-ci penchait pour Antonio; le mariage fut donc conclu sans difficulté, et l'heureux Antonio alla quérir sa fiancée, tandis que Paolo dévorait sa rage et sa jalousie en silence.

La noce fut célébrée avec toute la pompe de ce temps-là, c'est-à-dire qu'on prépara un dîner copieux où furent invités tous les châtelains d'alentour. On égorgea force moutons, on tua tout le gibier qu'on put trouver dans les forêts voisines, et on défonça tous les tonneaux que renfermaient les caves de Roccasparviera.

Cependant Antonio était bon homme; il eut pitié du chagrin de son frère, et alla vers lui pour l'inviter au repas de noce. — « Frère, lui dit-il, donne-moi ta main, et soyons amis comme auparavant; tu te marieras à une autre fille du voisinage, — il n'en manque pas; — et tu m'inviteras, à ton tour, au repas des fiançailles. »

Paolo ne répondit rien, et se contenta d'accepter par un signe de tête.

A ce moment le majordome entra: — « Monseigneur, dit-il à Antonio, le dîner est prêt. »

Je ne dirai rien du dîner: on mangea comme au vieux temps, c'est-à-dire énormément, en arrosant chaque tranche de venaison d'une ample coupe de vin. Il est bon de savoir, toutefois, que le plat du milieu était composé d'un sanglier flanqué de deux marcassins, tués de la main d'Antonio, ce qui lui valut les compliments de tous les convives.

Quand on vint à porter la santé de la mariée, Paolo remplit son verre, comme les autres, et, avant de le vider: — « Belle-sœur, dit-il, je compte vous rendre, un jour, ce dîner de noces. »

Puis il quitta la table et sortit du château. On ne sut ce qu'il était devenu, et douze ans s'écoulèrent sans qu'on en entendit parler.

Antonio vécut très-heureux avec sa nouvelle épouse, qui lui donna trois beaux garçons; quand il n'était pas à la chasse, il passait son temps à faire danser ses enfants sur

ses genoux; il était aimé de ses vassaux; bref, pendant plusieurs années, rien ne troubla la paix du château de Roccasparviera.

A cette époque, les pirates Sarrazins, établis à Saint-Hospice , infestaient la campagne de Nice , pillant et brûlant tous les hameaux des environs.

A la tête d'une de leurs bandes on remarquait, depuis quelque temps, un homme de haute taille, armé et cuirassé, à la manière des barons chrétiens, ce qui faisait supposer que c'était un renégat. Il se distinguait, en outre, des Sarrazins par plus de férocité et plus d'acharnement contre les malheureux habitants des villages.

Douze ans après le commencement de notre histoire, au milieu d'une nuit sombre et orageuse, le château de Roccasparviera fut surpris par les Sarrazins, pendant que le baron et ses hommes d'armes dormaient. Il fallait que le guide des assaillants fût un homme du pays, car, au lieu d'escalader le rocher, ils l'avaient contourné, puis étaient arrivés jusqu'au château par un secret passage, connu seulement des maîtres de Roccasparviera et de leurs plus intimes serviteurs.

Le baron et ses compagnons, réveillés en sursaut, par le bruit des armes et les cris des victimes, essayèrent une vaine résistance; ils furent tous égorgés.

Quant au baron, ce fut le chef lui-même des Sarrazins, l'homme à haute taille dont nous avons parlé, qui lui porta le coup mortel; puis, il se pencha vers le malheureux châtelain et murmura quelques paroles à l'oreille du mourant, qui tressaillit, et, l'ayant regardé d'un œil hagard, expira.

Cela fait, le chef des Sarrazins se présenta chez la châtelaine, évanouie au milieu de ses femmes éplorées.

— « Madame, » dit-il, en lui secouant rudement le bras jusqu'à ce qu'elle eût repris connaissance, « Madame, je suis Paolo, votre beau-frère, et je viens vous rendre votre repas de fiançailles, suivant ma promesse. »

Alors un homme entra dans l'appartement.— « Monseigneur, » dit cet homme à Paolo, « le dîner est prêt. »

Paolo offrit le bras à la châtelaine, qui, demi-morte, mais n'osant résister, de peur d'irriter davantage le bandit et d'at-

tirer sa colère sur ses enfants, le suivit, ou plutôt se laissa traîner, jusqu'à la salle du festin.

On s'assit autour de la table, chargée des provisions du château. Les Sarrazins riaient et buvaient à grand bruit. La châtelaine tâchait d'étouffer ses sanglots et frémissait de tous ses membres.

Au milieu de la table était un immense plat, couvert d'un voile. Vers le milieu du repas, Paolo fit enlever le voile, et un affreux spectacle apparut à la châtelaine. C'était le cadavre de son mari, entouré de deux de ses fils immolés!

— « Madame, » dit Paolo, » plat pour plat. Voilà le sanglier et les deux marcassins. N'ai-je pas bien tenu ma parole ? »

La dame de Roccasparviera resta un instant pâle et muette d'horreur; puis elle chancela et tomba sans sentiment sur le pavé.

Quand on la releva, elle était folle. Elle mourut peu de jours après, murmurant sans cesse une vieille chanson du pays, qui contenait une prédiction contre le château:

Vai, ô roqua, roquina,
Un altra temp sara
Que sobre ta roïna
Plu non li cantera
Lo gal ni la gallina,
Ma los crôos, los sparviers
Et d'ausels salvagiers!!!

Va, roche, rochette,
Un jour viendra
Où sur tes ruines
Ne chantera plus
Le coq ni la poule,
Mais les corbeaux, les éperviers
Et les oiseaux de proie.

Cependant Paolo n'avait tué que deux de ses neveux; il en restait un troisième.

Au moment du sac du château, ce troisième fils de la châtelaine était chez un paysan des environs, rude braconnier, qui lui donnait les premières leçons de la chasse dans

les montagnes. L'enfant aimait beaucoup le braconnier; souvent il passait deux jours de suite avec son compagnon, le suivant dans ses chasses et dormant dans sa chaumière. C'est ainsi qu'il échappa au massacre de sa famille.

Quelques années après ce drame, Paolo, maître du château, qu'il remplissait du bruit de ses orgies, était allé à la poursuite d'un troupeau de chamois signalé sur les hauteurs. Emporté par l'ardeur de la chasse, il s'égara, et la nuit le surprit dans des régions inconnues.

Comme il cherchait à retrouver son chemin, il rencontra un jeune chasseur, dont le costume tenait le milieu entre l'habit des paysans et celui des seigneurs féodaux.

— « Vassal, dit le baron, ramène-moi à Roccasparviera, et tu auras bonne récompense. »

— « Sire, répondit le jeune homme, nous en sommes à plus de huit heures; nous marcherions toute la nuit sans y arriver. Mais, venez dans ma maison, qui est à quelques pas, je vous y recevrai de mon mieux. »

Paolo accepta; et ils furent bientôt chez le jeune chasseur. C'était une chaumière assez spacieuse, et mieux tenue que les cabanes ordinaires de villageois.

Le jeune homme laissa son hôte seul un moment; puis il revint en lui disant: — « Monseigneur, le diner est prêt. »

Ces mots, quoique fort naturels en cette circonstance et dits du ton le plus simple, produisirent un terrible effet sur le baron; il frissonna, changea de couleur, et fixa un regard troublé sur le jeune homme, comme s'il voyait en lui un vengeur lui renvoyant l'écho de sinistres paroles.

Enfin il surmonta cette impression, et passa avec son hôte dans la salle à manger. Là, ils s'assirent en face l'un de l'autre.

Au milieu de la table était un grand vaisseau en bois, ayant la forme d'un cercueil, et recouvert d'un voile noir.

Le baron tressaillit, épouvanté.

— « Sire, dit le chasseur, je ne puis vous servir des sangliers et des marcassins, comme les riches barons; mais chacun fait selon son pouvoir. »

Alors il leva le voile, et on vit un cercueil vide. Puis il frappa dans ses mains, et des hommes armés entrèrent et

se saisirent de Paolo, qui sentait ses cheveux se dresser sur sa tête.

« Baron Paolo, » s'écria le jeune homme d'une voix foudroyante, » renégat maudit, voleur, assassin, fratricide, meurtrier de mon père Antonio, meurtrier de ma mère, meurtrier de mes deux frères, tu vas recevoir le châtiment de tes forfaits. Tu es condamné à mourir de faim dans ce cercueil; il te rappellera l'exécrable festin que tu as préparé à ma mère. Ronge ta chair, bourreau, jusqu'à ce que ton âme damnée s'en aille dans les enfers. »

Aussitôt il fit un signe aux hommes armés, qui couchèrent Paolo dans le cercueil, l'y garrotèrent, et le descendirent dans un caveau.

Tous les jours, pendant dix jours, à l'heure même où s'était accompli le drame de Roccasparviera, la trappe du caveau s'ouvrait, et le neveu de Paolo, montrant au misérable affamé des quartiers de sanglier qu'il retirait aussitôt, lui criait: — « Monseigneur, le dîner est prêt. »

Le onzième jour, Paolo mourut.

Alors le jeune baron rassembla ses amis et ses vassaux, et marcha à leur tête contre les Sarrasins qu'il extermina.

Comme il avait fait vœu de raser le château, théâtre de ces atrocités, il tint son serment. Le château et le village furent livrés aux flammes, et démolis de fond en comble. Ainsi furent réalisées les paroles prophétiques de la chanson.

Les habitants se répandirent dans le voisinage, où ils fondèrent de petits hameaux, parmi lesquels Langalion, La Pala et Duranus.

Quant à l'héritier de Roccasparviera, ayant ainsi vengé sa famille, il s'en alla en pélérinage à Jérusalem, où il mourut.

Dieu veuille avoir son âme!



DEUXIÈME LEGENDE.

La Tina de li Fada.

II.

Après la mort de Raphaël, l'inspiration du maître ne s'éteignit pas avec lui; l'Italie devint la patrie féconde d'une foule d'artistes qui continuèrent les traditions du divin Sanzio.

Vers le milieu du seizième siècle, un des jeunes élèves de cette école, nommé Luigi Randazzo, était venu passer l'hiver à Nice pour soigner sa santé altérée.

C'était un jeune homme d'une constitution faible et maladive, mais d'une imagination ardente. La souffrance physique avait développé en lui la sensibilité nerveuse et le goût au romanesque et au merveilleux. Il était, du reste, profondément érudit, amoureux des antiquités romaines, et capable de reconstruire, par le crayon, sur la seule vue de l'emplacement, toute nne cité anéantie.

On comprend que Cimiers, la ville romaine détruite, devait être le but favori de ses promenades; il interrogeait curieusement les rnines; il fouillait du regard la moindre crevasse du sol, comme si, par cette déchirure, allait apparaître une de ces belles statues mutilées, comme en rêvent les antiquaires; mais c'était surtout dans l'ancien cirqne qu'il passait de longues journées, prolongeant ses rêveries bien après le coucher du soleil. Souvent la nuit noire l'avait surpris, assis sur un gradin de l'amphithéâtre, et écoutant dans les bruits du vent comme un mystérieux écho du passé.

Les ruines du cirque ont donné lieu à maintes traditions superstitieuses. La nuit, au clair de la lune, les âmes des jeunes filles livrées au supplice reviennent dans l'arène, et ce sont leurs plaintes qu'on entend sous les arceaux brisés. Il n'est pas rare qu'on trouve le matin les épis encore couchés par la danse des fantômes; un bruit de chaînes accompagne ce bal nocturne.

La forme elliptique du cirque, et les apparitions qui le fréquentent, lui ont fait donner le nom de Tina de li Fada, cuve des fées.

Il paraît qu'aux temps des persécutions une jeune chrétienne, de noble famille, avait été condamnée à être livrée aux bêtes féroces. La foi l'avait soutenue jusqu'à l'heure du supplice, et elle envisageait d'un œil inspiré les palmes du martyre; mais, amenée dans l'arène, quand elle entendit les rugissements des lions et des tigres, quand elle vit ces yeux ardents reluisant dans l'ombre des fosses, ces gueles formidables qui s'ouvraient pour la dévorer, ces dents aiguës qui allaient entrer dans sa chair et briser ses os, elle eut peur; toute sa constance s'évanouit et elle s'écria qu'on l'emmenât, qu'elle abjurait le christianisme et qu'elle sacrifierait sur l'autel des dieux.

Elle ne devait pas jouir longtemps d'une vie achetée par cette apostasie. Le bras de Dieu s'appesantit sur elle, et, peu après, elle mourut, tuée par la honte et les remords.

Cette histoire est restée dans les souvenirs populaires, et le fantôme de l'apostate est bien connu, pour avoir été vu souvent dans l'arène, pleurant et gémissant, comme une âme en peine.

L'esprit du peintre avait été frappé, on ne sait pourquoi, de cette légende; il avait même composé une série de tableaux représentant la jeune fille arrachée à ses parents, puis sereine et forte devant ses juges, puis visitée dans sa prison par un rayon du ciel, puis vaincue par l'effroi dans le cirque, puis, enfin, repentante et désespérée à son lit de mort.

Or, un soir qu'il s'était attardé dans l'amphithéâtre, le bruit des oliviers agités par l'orage et de larges gouttes de pluie, qui commençaient à tomber, l'avertirent de chercher un abri. D'épais

nuages voilaient le ciel où ne brillait pas une étoile, la nuit était tout-à-fait sombre, et les vents sifflaient avec fureur. Il ne fallait pas songer à regagner Nice. Luigi entra dans une de ces fosses où étaient autrefois enfermés les animaux. Il y resta longtemps, car la tempête redoublait de violence et la pluie tombait par torrents.

Peu à peu, ses yeux s'accoutumèrent à l'obscurité, et il put se rendre compte à peu près de l'aspect de la fosse. A un endroit où les pierres s'étaient détachées du mur, il crut apercevoir une espèce de vague lueur; la cavité formée par l'éboulement était assez grande pour qu'il pût s'y engager; il y passa la tête, puis le corps tout entier, et se glissant à travers les décombres comme une couleuvre, il finit par arriver dans un conduit souterrain, où il pouvait marcher en se courbant un peu. Peut-être était-ce un aquéduc, peut-être un chemin secret par où les belluaires pénétraient dans l'amphithéâtre. Quoi qu'il en soit, cette voûte pouvait conduire dans quelque ruine inexplorée; c'était une trop bonne fortune pour être négligée par un antiquaire, aussi Luigi poursuivit-il résolument ses recherches.

Au bout de nombreux détours il trouva le chemin barré par quelque chose comme une porte: il appuya contre l'obstacle, et la porte vermoulue, cédant à la pression, s'ouvrit tout-à-coup et laissa voir des appartements romains pavés de mosaïques, et ornés de magnifiques statues de la meilleure époque. Les murailles étaient couvertes de peintures étrusques, et des lampes, suspendues aux lambris, des candélabres, rangés le long des colonades, éclairaient le tout d'une vive lumière.

Il n'y avait pas à s'y méprendre; c'était bien une maison romaine, la maison d'un sénateur ou d'un consulaire. Mais comment ce palais avait-il échappé aux ravages des Lombards? Comment était-il resté pendant des siècles enfoui sous terre, dans un état parfait de conservation, aussi riche, aussi intact qu'au temps des Césars? Chose plus étrange encore, comment se faisait-il qu'il fût splendidement illuminé, et comment cette huile brûlait-elle depuis 1500 ans?

Comme Luigi, stupéfait, se demandait s'il rêvait ou s'il était

éveillé, une jeune fille se présenta à lui, vêtue de la tunique et du peplum, et tenant une lampe antique à la main.

Pour le coup, Luigi marchait de surprise en surprise; cette jeune patricienne était précisément la vierge de la légende; elle avait les traits sous lesquels il se l'était représentée, le costume qu'il lui avait prêté lui-même dans ses tableaux; enfin, c'était elle, la martyre timide, la chrétienne apostate, le type évoqué par ses pinceaux, ou bien jamais ressemblance n'avait été aussi merveilleuse.

Il serait impossible de dire ce qui se passa dans l'esprit et dans le cœur du jeune peintre, à cet aspect. Mille idées confuses se pressèrent dans son cerveau; ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il perdit toute notion du temps et de la réalité; il ne s'étonna plus de cette aventure incroyable, du lieu où il se trouvait, de la façon dont il y était parvenu; tout lui parut possible, logique et vraisemblable, et, par une bizarrerie encore plus inconcevable, cette apparition éveilla soudainement en lui un amour profond, irresistible, désordonné, ou plutôt les rêves de son imagination d'artiste prirent un corps, la sympathie du peintre pour son idéal devint l'amour passionné d'un jeune homme pour une jeune fille, quand il eut sous ses jeux, vivante et palpable, celle qui n'avait été, jusqu'alors, pour lui, qu'une vision chimérique.

« Je t'aime, » s'écria-t-il, tout-à-coup, en se jetant aux pieds de la vierge romaine, sous l'empire d'une ivresse étrange; « je t'aime, je t'appartiens depuis longtemps, sans le savoir, sans m'être rendu compte de l'instinct qui m'entraînait vers toi. Je t'ai aimée, du jour où on m'a raconté ton histoire; je t'aimais, quand je fixais sur la toile ta poétique et mélancolique figure; c'était l'amour qui conduisait mes pinceaux; je m'étonnais de leur facilité; je ne m'expliquais pas pourquoi ils se mouvaient d'eux-mêmes, et pourquoi ton visage venait se placer tout seul, pour ainsi dire, sur ma toile. Je comprends tout maintenant; je n'étais pas un peintre, j'étais un amant. C'est pourquoi les autres femmes m'étaient indifférentes; c'est pourquoi je passais ici des nuits solitaires; quelque chose me disait que ces ruines n'étaient pas inanimées; que ce sol, fermé pour le vulgaire, cachait dans son sein mon âme, ma vie, ma mys-

térieuse amante. Une force invincible me poussait dans tes bras. Sois à moi! soyons unis à jamais dans la vie ou dans la mort! pour toi je renonce au soleil, à l'air extérieur, à la vue des humains. Nous habiterons ensemble ces portiques souterrains; ces voûtes seront notre monde, ces lampes notre jour radieux, ces statues notre cour. Rien ne troublera nos amours ensevelis dans les entrailles de la terre; je me voue à toi, je me donne corps et âme à toi. »

La jeune fille ne répondit rien; mais elle se pencha vers le peintre agenouillé et déposa un baiser sur son front. Ses lèvres étaient froides comme du marbre, et cependant ce baiser glacé brûla le jeune homme comme un fer chaud; puis elle se releva, lente et silencieuse; ses regards attachés sur ceux de son fiancé, avec une fixité effrayante, brillèrent d'une flamme surnaturelle; d'une main elle releva sa lampe à la hauteur de sa tête, de l'autre elle fit signe au jeune homme de la suivre.

Celui-ci n'hésita pas un instant et s'élança derrière elle; elle ne semblait pas faire un mouvement; ses pieds n'agitaient pas sa robe, et pourtant elle marchait ou plutôt glissait si rapidement sur la mosaïque que Luigi avait peine à ne pas la perdre de vue.

Enfin une porte, gardée par des esclaves muets, s'ouvrit; un courant d'air éteignit la lampe, et Luigi se retrouva, avec son guide mystérieux, dans l'arène de Cimiers, au centre même de l'amphithéâtre.

Mais ce n'était plus l'amphithéâtre ruiné et désert, qu'il avait vu la veille. La tempête avait cessé; la lune, large et pleine, brillait au ciel et éclairait un cirque dont toutes les murailles étaient debout, et dont les gradins, formés de larges dalles, étaient occupés par une multitude d'hommes et de femmes revêtus du costume antique. Seulement, aucune rumeur, aucune voix ne s'élevait du sein de cette foule immobile; on n'entendait qu'un bruit de chaînes, et le rugissement des lions et des panthères, impatients de leur proie.

Les lèvres de la jeune fille s'agitèrent, mais aucun son n'en sortit; elle ne parlait pas et pourtant Luigi entendit distinctement au-dedans de lui-même ces paroles effarées: « Sauve-moi, « et je suis à toi! sauve moi et je renie Dieu! sauve-moi et « je t'attends dans la couche nuptiale! »

A ce moment, les rugissements des bêtes fauves redoublèrent; les grilles de fer roulèrent sur leurs gonds; les fosses béantes s'ouvrirent et vomirent leurs hôtes féroces; les ours, les tigres, les lions, les léopards s'élancèrent dans l'enceinte. La jeune fille, de pâle qu'elle était, devint livide; ses yeux se fermèrent; elle s'affaissa sur elle-même, et tomba dans les bras de son amant.

Celui-ci, résolu à périr avec elle, se jeta au devant des animaux furieux; déjà il allongeait le bras pour l'enfoncer dans la gueule ardente de l'un d'eux, quand par une inspiration soudaine il eut l'idée de faire le signe de la Croix.

Au même instant, la lune disparaissait derrière l'horizon; les premières lueurs de l'aube commençaient à blanchir sur le sommet du Mont-Chauve, et le cri du coq retentissait dans les fermes voisines.

Un vent frais agita les feuilles des arbres et passa délicieusement sur le front de Luigi, qui sembla renaître à la vie.

Cependant les yeux enflammés des tigres pâlissaient, les contours de leurs têtes monstrueuses s'effaçaient peu-à-peu; leurs corps tachetés se décoloraient et devenaient presque diaphanes, si bien que Luigi croyait voir les arbres à travers leurs flancs de moins en moins opaques; les lignes du cirque allaient s'amincissant et perdant leurs formes qui se dégradaient et s'estompaient; les figures des spectateurs n'apparaissaient plus que dans un brouillard, et bientôt ce ne fut en effet qu'une de ces vapeurs du matin qui s'élèvent après une nuit pluvieuse.

Quand le soleil parut, il ne restait plus rien de ce théâtre populeux que les ruines accoutumées. La jeune fille avait disparu comme les tigres, comme les spectateurs, comme les gradins.

En vain le peintre essaya de pénétrer de nouveau dans la cavité où il s'était engagé si témérairement. Il y avait bien un éboulement à cet endroit, mais voilà tout. C'était un creux d'un pied de profondeur, derrière lequel était la terre ferme.

Mon ami, voici ma légende; interprétez-la comme vous l'entendrez: croyez, si vous voulez, que Luigi Randazzo s'était endormi dans la fosse et avait rêvé tout ce drame fantastique; j'y consens. Quant à moi, j'aime mieux croire aux revenants, et je suis d'avis qu'il était grand temps que le coq chantât.

Il y a bien encore, dit-on, des paysages intéressants et pittoresques autour de Nice. On m'a beaucoup parlé de la Magdelaine, du Laghet, du Vallon Obscur, de la vallée du Var, et de bien d'autres. Je me figure des choses ravissantes; mais je dois avouer que je ne les ai pas vues, et, comme je suis surtout véridique, je ne me permettrais pas de rien inventér; je n'ai pas l'imagination de nos modernes romanciers, et je ne dis que ce que je sais. Je laisse donc au lecteur le plaisir de faire lui-même ces découvertes. D'ailleurs, la description la plus poétique ne vaut pas la nature du bon Dieu, et un brin d'herbe en dit plus que les plus belles phrases.

Et maintenant, adieu, terre hospitalière! je te salue du cœur et de la main. Accepte mes remercîments et pardonne-moi quelques plaisanteries inoffensives.

Et vous tous, amis présents ou éloignés, qui avez consolé les heures de mon exil, merci! Grâce à vous, j'ai été plus sensible aux douceurs de la sympathie, qu'aux attaques de la malveillance. Je me souviendrai toute ma vie des unes, et j'ai déjà oublié les autres.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.



